



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

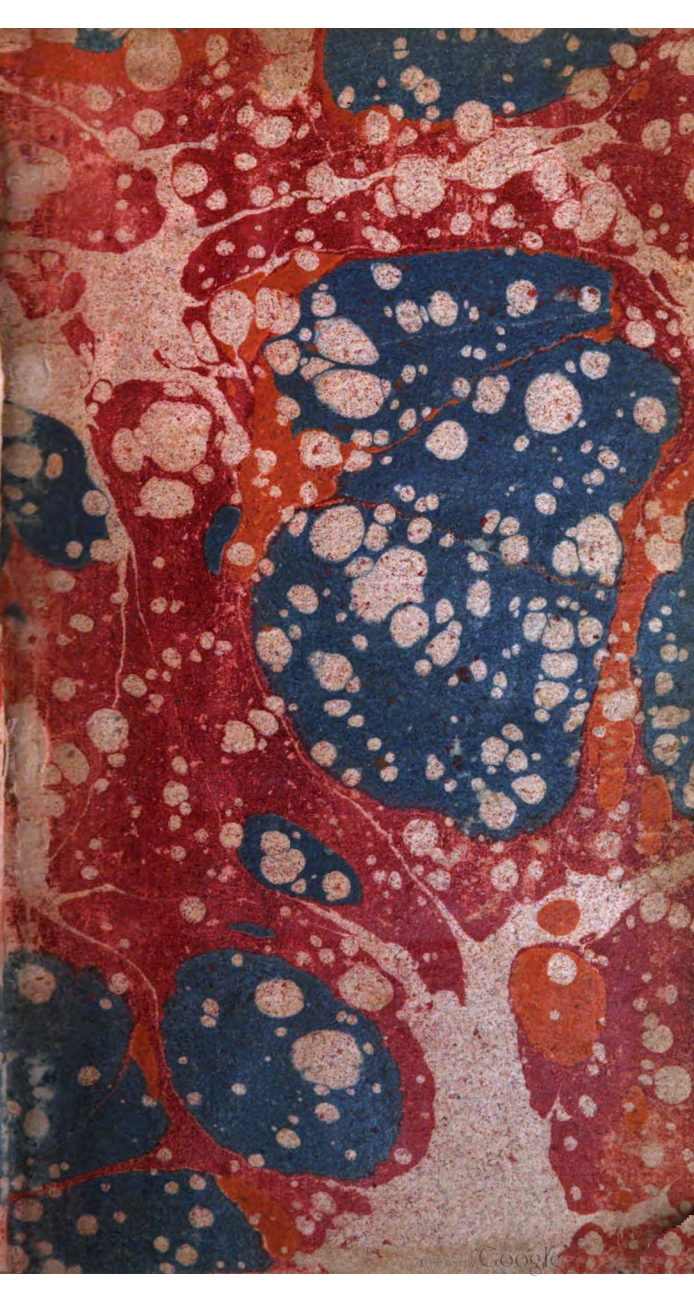
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Vet. Fr. II B. 13 01



LE PAYSAN
PERVERTI,
OU
LES DANGERS
DE LA VILLE;

*HISTOIRE récente, mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

Par N. E. RÉTIF DE LA BRETONNE.

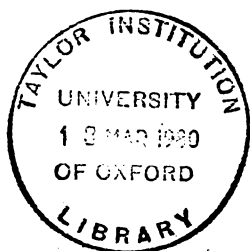
*Tome Quatrième.
Septième Partie.*

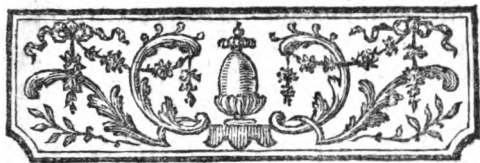


Imprimé À LA H A I E.

Et se trouve à PARIS,
*Chés les Libraires indiqués au frontispice de la
I Partie.*

M. DCC. LXXVI.





LE PAYSAN PERVERTI,

OU LES

DANGERS DE LA VILLE ;
*HISTOIRE récente , mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

SEPTIÈME PARTIE.

C. QUATRE-VINGT-DIXIÈME LETTRE.

LAURE, A URSULE.

[Elle lui apprend la catastrophe qui acheva
la perte d'Edmond.]



A Cousine : C'est pour vous
annoncer la plus triste nouvelle
que je mets la main à la plume.
À peine madame de Sarra a-t-
elle été inhumée , que deux Collatéraux
ont paru , accompagnés d'un Commis-

A 2

4 LE PAYSAN PERVERTI ;

faire , d'un Exempt , & de la Garde. On s'est jeté sur M. Gaudet , & on lui a mis les menottes ; Edmond a en-même-temps été saisi par deux Soldats qui l'ont tenu , sans le lier. Le premier est accusé de s'être défait de M.^{me} De-Sarra par le poison ; & le second , soupçonné de l'avoir su. On les alait traîner en prison : Zéphire (cette Dame dont vous devez avoir entendu parler) est entrée dans ce moment avec M.^{me} Parangon. La première est demeurée immobile , les mains à-demi-étendues ; la seconde n'a pu retenir ses larmes. — Qu'a-t-il fait ? que lui veut-on-- (s'est écriée Zéphire , en courant à Edmond). On lui a répondu avec politesse , qu'il était soupçonné... — Soupçonné , lui ! d'une action si noire ! cela ne se peut pas ; car je l'aime ; & j'ai pour le crime & la bassesse une horreur inexprimable : Il est innocent ; je m'offre pour sa caution , & ma vie répondra de la sienne-- . On lui a répondu , que les Lois de France n'admettaient pas de caution pour les Criminels. L'agitation de Zéphire ne saurait se dépeindre. Lorsqu'elle les a vus prêts à partir , elle s'est élancée pour en empêcher : M.^{me} Parangon n'a poussé qu'un profond soupir , & s'est évanouie ; Zéphire & moi , nous l'avons secourue. En la voyant mourante , Edmond , qui n'avait encore rien dit , mais

VII.^{me} P A R T I E. 3

sur le visage duquel règnait une horreur sombre , Edmond a secoué les deux Gardes qui le tenaient , & s'en est débarrassé , pour venir à sa Cousine : cinq-à-six se sont jetés sur lui. Un lion en fureur est moins terrible. — Ah ! monstres , s'est-il écrié , Hommes lâches & vils , vous ne me permettez pas de la secourir ! le Ciel armé de sa foudre ne vous soustrairait pas à mon indignation--. Il s'est enparé d'une bayonnette ; en un clin d'œil , il en a poignardé trois. M. Gaudet , cet Homme prudent jusqu'alors , qui avoit répondu avec le plus grand sens-froid , les choses les plus raisonnables quand on l'avoit arrêté , M. Gaudet a perdu la raison : & soit que des craintes bien fondées lui fissent appréhender les regards sévères de la Justice , soit que le Ciel las de ses crimes..... Se voyant abandonné de ses Gardes , qui tous s'étaient précipités pour saisir Edmond , il est tombé sur eux par-derrière , en a desarmé un , & sans leur donner le temps de se reconnaître , il a fait mordre la poussière à quatre Hommes de l'escouade , à l'Exempt , & au Commissaire. Il ne s'est pas jeté en cri , si ce n'est que le Commissaire effrayé , a voulu apeler : Gaudet l'a traîné sanglant dans un cabinet où il l'a enfermé. Mais ce qui faisait horreur à voir & à entendre , c'étaient les

6 LE PAYSAN PERVERTI ;
trépignemens des Mourans ; les cris de
fureur , mais étouffés du malheureux Ed-
mond ; les *meurs* , *infame* , que pronon-
çait tout-bas le forcené Gaudet ; les san-
glots déchirans de Zéphire qui se traî-
nit entre les poignards & les cadavres p
racher d'arrêr Edmond & son Complice.
C'est en ce moment que M.^{me} Parangon
est revenue à elle-même : elle voit Ed-
mond couvert de sang ; elle se lève ; elle
fait un effort pour aler à lui , & tombe à
ses piéds. . . L'Infortuné veut la relever ;
il se sent retenu ; il frappe , sans se retour-
ner , sans voir... C'était Zéphire... —Sau-
ve-toi , lui dit Gaudet effrayé de ce coup :
sauve-toi : tu peux vivre encore : pour
moi , je touche le bout de la carrière--.
Tout était disposé de-façon , que ni
les deux Collatéraux , qui mouraient de
peur , ni personne des Témoins de cette
horrible scène , ne pouvaient ouvrir la
porte : mais Gaudet l'a eu bientôt débar-
raissée ; il a poussé dehors son Ami , puis
il l'a refermée : C'est alors que les deux
Auteurs de tout le mal ont poussé d'ef-
froyables cris. —Ah ! misérables ! (leur
a dit Gaudet en fureur), vous ne jouirez
pas de votre crime , du malheur de mon
Ami , & de ma mort : il faut périr--. Et
il les a poignardés. Jugez , ma Cousine ,
de l'état où se trouvaient trois Femmes ,

VII.^{me} P A R T I E. 7

dont une était mourante de sa blessure, l'autre de sa douleur , & la troisième occupée à les secourir ! — Je suis content (a poursuivi le Furieux :) allons mourir à-présent. Il est sorti ; & fondant sur *le Sentinel* , qui voulait retenir Edmond , il a fait échaper son Ami. Mais deux nouvelles escouades ont alors paru , avec un nouveau Commissaire : Gaudet est rentré dans la maison , il les a tranquillement attendus , & lorsqu'ils sont entrés , il est venu se poignarder à leurs pieds. L'on commençait à s'adresser à nous , quand quelques uns des Affacinés , qui respiraient encore, ont montré Gaudet , comme le véritable auteur de cette boucherie. J'ai prié qu'on me permît d'aller chercher des secours pour la Blessée : mais comme j'alais sortir , plusieurs Chirurgiens sont entrés , parmi lesquels était celui de M. Trismégiste : j'en ai été charmée : il ne s'est occupé que de Zéphire , & sa connaissance nous a été fort utile auprès du Commissaire : il a jugé la blessure mortelle. Zéphire vient cependant de recouvrer la parole. Je lui ai dit exprès , & sans le savoir , qu'Edmond était en sûreté. Elle a légèrement souri , en disant d'une voix tombante : — Chère... voila le dernier de tes bienfaits-- ! J'ai cru que c'était un reproche , & je lui ai

A 3

8 *LE PAYSAN PERVERTI ;*

représenté qu'il falait qu'elle lui pardonnât. Elle ne m'a pas répondu ; mais elle a baisé le portrait de son Meurtrier que M.^{me} Parangon avait mis le matin à un de ses brasselets. Elle a dit à cette Dame : —Ma chère, sa douleur, mon Fils... Je vous recommande sa douleur & mon Fils. Pour M.^{me} Parangon dont le silence & les larmes taries marquaient le profond desespoir, elle levait les yeux vers le Ciel, avec une expression qui me perçait le cœur.

Cependant on visitait les Blessés. On a donné des secours à M. Gaudet comme aux autres ; car le Malheureux l'est assés pour respirer encore. Mais il faut espérer que l'agitation qu'il se donne pour r'ouvrir ses plaies, ne permettra pas qu'on arrête le sang qu'il perd en abondance.

Le nouveau Commissaire s'est emparé des derniers momens des Mourans ; & c'est après les avoir entendus, qu'il nous a déclaré que nous étions libres, à la charge de nous représenter toutes les fois que nous serons mandées : ensuite, il nous a fait promettre le secret, à-cause des places que les Coupables ont remplies. Madame Parangon n'a répondu que par un signe-de-tête : & au moment où je m'y attendais le moins, elle s'est levée, a baisé deux fois la bouche de

VII.^{me} P A R T I E. ,

Zéphire expirante, & lui a dit : — Je te laisse, & je vais où tu desires-. Elle est partie comme un trait, sans que j'aye eu le temps, ni même la pensée de la faire expliquer !

Ma Cousine ! quelle horrible catastrophe ! & qui l'aurait attendue, telle qu'elle vient d'arriver !



C X C I.^{ME}

M. TRISMÉGISTE, à M. LOISEAU.

[Suite de la précédente.]

MADAME Paraigon me charge, Monsieur, d'achever de vous faire le récit du malheur qui nous est arrivé, en continuant où l'on en est resté dans la Lettre à mademoiselle Ursule; & je vous satisferai d'autant plus volontiers là dessus, que je fais que vous mêlerez vos larmes aux nôtres.

Vous avez pris les mariages qu'ont fait M. Edmond & M. Gaudet, & l'on vous a instruit des tristes suites qu'ont eues ces deux alliances : Vous avez encore entendu parler d'une Dame nommée Zéphire ; c'est mon Epouse ; & que M. Edmond avait été fort lié avec elle. Je vais à-présent reprendre les choses à l'époque des dernières nouvelles que vous avez reçues.

L'infortuné M. Edmond, après tous les meurtres qui venaient de se commettre chés lui, s'était échapé, plutôt par conplaisance pour son Ami, que par desir de conserver sa vie : M. Gaudet son complice, qui sacrifiait la sienne sans répugnance, était descendu pour faciliter sa fuite : M. Edmond échapa, & M. Gaudet se laissa prendre, comme vous savez. Dès que madame Parangon put sortir, elle vola sur les traces d'Edmond. Elle le joignit au faubourg Saintmarceau dans une maison de leur connaissance, où elle présuma qu'il pouvait s'être retiré. En la voyant, il se jeta à genoux : —Grand Dieu ! (s'écria t-il) si tu t'intéresses à ta faible Créature, je te bénis !.... Ma Cousine, je ne fais quelle funeste pensée me revenait sans cesse, que par un crime involontaire, mais que j'aurais puni sur moi-même.... Enfin vous voila, Madame-... Puis s'interompant tout-à-coup : —Que faites-vous, Femme respectable ! qu'êtes-vous venue faire sur les traces d'un Monstre !... Vous voyez bien que l'aimer est un crime poursuivi par la divine Justice, qui le punit sur vous, sur vous la vertu même ? Autrefois, vous futes la victime d'un odieus attentat ; & je vous associe aujourd'hui à des Meurtriers qu'attend l'échafaud. Votre place

VII.^{me} P A R Y I E. II

n'est pas à mes côtés ; fuyez ! je dois vous faire horreur--. Madame Parangon s'est efforcée de le consoler ; mais ses larmes inondaient son visage. Tout-à-coup M. Edmond s'est écrié : — Vous êtes venue seule , Madame !... Pars (dit-il à un Jeune-homme) & rapporte-moi deux mots de sa main —..... Il designait Zéphire. Le Jeune - homme sortit : Zéphire , qu'il trouva mourante , traça deux lignes assés lisiblement , pour lui commander de prendre soin de lui-même , & ne put achever un mot qui commençait la troisième ligne : elle s'évanouit. On tâcha d'y suppléer , & l'on croyait avoir réussi , mais Edmond n'y fut pas trompé. — Elle est morte , dit-il , en achevant de lire , & c'est-elle que j'ai frappée--. Puis feignant une tranquillité aparente en s'adressant à M.^{me} Parangon, — Dites-moi la vérité , ma Cousine : votre bouche adoucira le coup--. Cette Dame lui répondit en montrant son cœur : — C'était-là qu'il fallait fraper-- ! Edmond se leva comme pour sortir ; s'arrêta ; regarda tour-à-tour la porte & sa Cousine , & finit ce cruel combat en se jetant à ses pieds : — Pourquoi vous intéressez-vous à moi (lui dit il en dévorant ses pleurs) ! ah ! pourquoi me reste-t-il un bien aussi précieux que votre amitié ! elle fait mon plus

cruel suplice ! je voudrais être abandonné de toute la nature.... Punis-moi, Dieu tout-puissant, j'implore ta fureur !... Mais, mais, celle qui est l'image de ta bienfaisance, de bonté.... ne mérite-t elle donc pas d'être heureuse !

Madame Parangon surmonta sa propre douleur ; elle parvint (au moins en apparence) à calmer son Cousin ; & jamais elle ne crut avoir eu plus de pouvoir sur lui : elle commandait à son desespoir ; une seule de ses larmes le retenait enchaîné à ses pieds , lorsque sur les dix heures du soir , on enfonça les portes , & l'on menaça le Coupable de faire feu , s'il remuait. — Ne craignez pas de résistance (dit-il aux Gardes) ; vous me rendez service ; & si j'ai quelque grâce à demander à mes Juges , c'est qu'ils fassent couper cette main.... Ah ! je pleure enfin , & je vais jouir de ma douleur.... Ma Cousine , sans vous?... sans vous... O Dieu ! rendez-la heureuse ! je suis un monstre , qui l'ai toute ma vie tourmentée : m'accâblent à-la fois tous les maux qu'elle pourrait souffrir !... Il n'est plus qu'un bonheur pour moi , ce serait de souffrir pour vous , Madame.... Ah-dieu , j'ai poignardé ma seconde Bienfaitrice , & je consume la première de douleur... Chère Moitié de ma vie !...

VII.^{me} P A R T I E. 13

Pleure malheureux , tu va périr tout-entier- !.. On le liait fortement durant ce discours. On l'a enmené. Madame Parangon a voulu l'accompagner ; & ne pouvant descendre avec lui au cachot , elle a habité sa prison : du matin au soir elle restait à gémir dans un lieu qui l'éloignait moins de lui. Que n'a-t-elle pas employé pour le sauver ! toute sa fortune est sacrifiée.

A-présent , un mot de M. Gaudet. Il était un-peu rétabli de la blessure qu'il s'était faite , & en état de parler. A la première comparution devant les Juges , interrogé , S'il n'a pas empoisonné sa Femme ? Il a répondu , *Oui* ; mais qu'Edmond était innocent. On a exhumé , & fait ouvrir les cadavres : les Gens de l'art ont déclaré , qu'il n'y avait point eu de poison. Les Juges ont interrogé de nouveau le Prisonnier : qui tout mourant qu'il était , a souri en répondant , *Ils s'y connaissent !* En-même-temps , il s'est accusé d'avoir commis lui seul tous les meurtres , le jour qu'on l'avait arrêté. On lui a observé qu'il avait un Complice. — *Où sont vos preuves-- ?* (a t il répondu). Il faut vous dire que ni Madame Parangon ni Zéphire n'ont rien vu ; que Laure n'a rien déclaré , & que les Blessés n'avaient désigné que M. Gaudet. On n'a pu citer de Témoins contre Edmond.

14 *LE PAYSAN PERVERTI,*

—Eh-bien, crayez donc le seul qui vous reste : *HABETIS CONFITENTEM REUM*, comme disent vos lois. Interrogé sur son vrai nom, son pays, sa condition, il est tombé dans un état de faiblesse.

On a fait venir Edmond. Cet Infortuné s'est jeté dans les bras de son Ami. On l'en a rudement séparé. —*Etes-vous des Hommes ou des tigres (a prononcé faiblement Gaudet) ? Monstres , vous empêchez deux Malheureux qui vont périr de s'embrasser !... Allez , vous ne méritez plus que je vous parle ; & de ce moment , ma bouche est close pour toujours.*

Edmond , interrogé à son tour , s'est avoué coupable des meurtres , assurant qu'il crayait les avoir tous commis , & qu'il n'était pas probable que son Ami , homme raffiné & raisonnable , se fût porté à cet excès. —*Mais il en est un (a-t-il ajouté) il en est un , pour lequel je vous demande la mort. J'ai frappé , de ce fer que vous me présentez , une Femme..... mes égaremens occasionent le desespoir d'une autre. .. Il n'est point de supplices que je ne mérite.* Les Juges ont bien vu que ce n'étaient pas ici des Coupables ordinaires, de ces Misérables endurcis dans le crime , en qui depuis longtemps tout mouvement d'humanité est éteint. On les a renvoyés en prison.

Enfin ils ont été jugés : Gaudet, que quelques Mourans avaient accusé, a été *condanné à mort*. Edmond, comme *Complice des meurtres, à voir exécuter son Ami, & aux Galères pour neuf années : déchargés néanmoins les deux Acusés du crime de poison. En conséquence, la famille de madame de-Sarra déclarée non recevable à revendiquer les legs faits aux Enfants, &c.*

Lorsqu'on a tiré Gaudet de son cachot, pour lui faire subir son supplice dans la cour de la prison, il était expirant. Un Prêtre s'étant approché, il l'a prié de ne prendre pas une peine inutile, & de s'éloigner. Le Prêtre a insisté. — *Venez donc* (a dit le Patient) : Et ils se sont entretenus un quart-d'heure. A la prière du Prêtre, on a permis qu'Edmond lui parlât, & l'on a envoyé chercher un certain Moine qu'il a nommé *. — *Tu meurs* (a dit Edmond à son Ami) ; *tu n'es plus malheureux ! Moi, je vais vivre dans l'infamie : Ah ! Gaudet ? il est un Dieu vengeur. — Prends courage* (a répondu le Patient) : *je te parle vrai : en ce moment, je suis désintéressé : mon amitié pour toi fut toujours sincère : elle n'eut de règle qu'un dévouement absolu : j'y trouvais mes plaisirs ; je te regardais comme mon Fils & comme mon ouvrage ; je jouissais plus par toi, que par moi-même : voilà la vérité. Ton plus grand malheur,*

* D'Arras.

c'est de me perdre ; mais songe que tu ne t'es jamais avili ; que les Hommes peuvent bien déclarer que tel de leurs semblables est flétri , mais non le flétrir --. Comme il achevait ces mots , le Moine demandé , est arrivé : En le voyant , Edmond a fait un cri de surprise ; Gaudet a fouri : tous-trois se sont embrassés : Le Moine fondait en larmes ; il s'est mis à genoux à côté de Gaudet , & paraissait prier avec beaucoup d'ardeur : ensuite il leur a parlé à tous-deux , en présence du Rapporteur. Une des mains de Gaudet s'est alors trouvée libre , par la manière peu soigneuse dont avait lié un Homme si faible : il l'étend , sans qu'on y fasse attention , & faisait un grand clou resté par hazard au pied de l'échafaud où l'on alait lui abatre la tête : --*Tiens , l'ami (a-t-il dit , en s'adressant au Moine) , voilà le fruit que je tire de ton sermon : Ils ne me tueront pas , & je ferai mon sort —.* En-même-temps il s'est percé la poitrine au-dessus du cœur. Il est expiré sur le champ. Néanmoins , comme il palpitait encore , on lui a coupé la tête. Durant cette triste exécution , Edmond était évanoui au pied de l'échafaud , & tout arrosé du sang de son Ami : on l'a reconduit au cachot , & de-là aux Tournelles , où madame Parangon a eu la liberté de lui parler un instant.

Enfin ,

Enfin , Monsieur , hièr , cet Infortuné est parti pour sa destination , avec la chaîne.... dans un chariot couvert , où sont quelques - autres Caiminels distingués. Mais ce qu'il y a de plus déchirant , c'est la douleur de Madame Parangon : Toute mourante qu'elle est , elle voulait le suivre , pour veiller elle-même sur lui , & prévenir un desespoir dont elle redoute les effets. Le Magistrat lui a fait défense de quitter Paris , si ce n'est pour retourner à Au** : Quelqu'un aura parlé sans-doute ; je pense que c'est le Moine. Elle n'a donc pu que le faire suivre par un Homme chargé de lui rendre tous les services donc il aura besoin. Cette pauvre Dame est absolument ruinée : mais on dirait que la seule chose qui lui fasse supporter la vie , c'est la triste satisfaction d'avoir tout dépensé pour son Cousin. Elle est chés nous ; & nous nous proposons , quand les grandes douleurs seront passées , d'engager cette vertueuse Dame à se charger des trois Enfans , ainsi que de l'administration de leurs biens ; nous travaillons à l'en faire nommer Tutrice , par le Lieutenant - Civil. Il me semble encore , Monsieur , que tout ceci est un songe affreux ; je me surprends à me dire à moi-même , Quand m'éveillerai-je ?

Tome IV.

B

Mon Épouse est à son quarantième jour ; & l'on n'a l'espérance de la sauver que d'avanhièr ; c'est depuis que madame Parangon la voit , & ne la quitte plus. Le fer & l'aimant ne s'attirent pas avec plûs de force que ces deux cœurs ; une fois qu'elles se sont vues , il n'a plus falu parler de les séparer. Je devrai ma Femme à M.^{me} Parangon. Sans elle , j'aurais appréhendé les lumières qui restent à donner à ma Zéphire ; elle crait Edmond en Hollande , & l'on a obtenu qu'il fût permis de lui faire signer une Lettre à sa Cousine comme de ce pays-là (1).

Voilà , mon chér Monsieur , tout ce qui s'est passé. J'ose présenter mes très-humbles salutations à M.^{me} votre Femme : Celle pour quî je tiens la plume doit les faire agréer de la part d'un Inconnu , tel que je suis à votre égard. J'ai l'honneur d'être , &c.

CXCII.^{ME}De Toulon ,
25 Mai.*M. LOISEAU à M.^{ME} PARANGON.*[La véritable amitié nous élève audessus
de l'infamie.]

CONSOLEZ -VOUS , respectable Amie :
Il est encore des cœurs dignes de sentir

(1) Elle est à la fin de la IV.^e Partie.

comme vous , & d'aimer à votre manière. Mon premier dessein était de voler auprès de vous : un peu de réflexion m'a fait penser que je vous servirais mieux, en venant ici. J'ai vu l'*Ami* ; je l'ai fortifié contre son desespoir : Je l'ai bien convaincu , que fût-il coupable , nous ne l'en aimions pas moins : Eh ! qu'est - ce que l'amitié qui peut s'éteindre par les fautes de l'*Ami* ? Tant que ce dernier est heureux & vertueux , comment sauta-t-il si c'est lui que j'aime , ou le plaisir de la dissipation que ses entretiens me procurent ; l'honneur de sa place ; l'agrément de ses talens ? Il ne faut pas souhaiter , comme le Misanthrope , qu'un *Ami* ait besoin de nous ; mais qu'il est doux , qu'il est glorieux , lorsque le malheur est arrivé , de lui prouver la pureté de notre attachement ! Voici tout le mal que j'y trouve , c'est qu'on est trop heureux, tandis que l'*Ami* souffre.

Ma conduite avec le chér Edmond , s'est réglée d'après cette façon de penser , madame ; je partage la honte de ses flétrissures , ou plutôt , elles m'honorent : l'on me voit avec lui sur le Port , dans la Ville , & ne le quitter qu'où je ne puis le suivre. Encore , si je pouvais partager..... Ah ! respectable *Amie* ! les Hommes sont méchants,

dumoins on le dit ; & cependant ils me vénèrent ici comme un Dieu. Si je passe seul , j'entens qu'on me montre avec attendrissement , *Voilà l'Ami du Galérien !* Aussitôt l'intérêt le plus obligeant se peint sur tout les visages ; on me salue , on m'acoste , & personne ne me parle que d'un ton affectueux mêlé de respect. Jamais on ne m'interroge sur mon Ami ; tant il est vrai que les égards , la politesse la plus délicate sont naturels à tous les Hommes , quand ils estiment véritablement. Je me suis donc ouvert de moi-même , sans trop m'étendre , & les mots vrais d'*accident* , de *crime involontaire* sont sortis de ma bouche. Ceci contraste un-peu avec les discours obscurs d'Edmond , qui dit toujours , *Qu'on lui a fait grâce ; qu'il méritait la mort , ou tout au moins qu'on lui coupât cette main qui a commis un crime horrible.* Cependant ces discours ne tournent pas contre lui ; aucontraire , on l'écoute avidement ; on le plaint ; on le croit innocent , aumoins à-demi , & j'ai la double satisfaction de le dérober à la misère & au mépris.... Mais , madame , & c'est un sentiment qui s'échape encore de la plénitude de mon cœur ; je ne fais si je ne dois pas plûs à Edmond qu'il ne me doit : je n'aurais jamais imaginé

qu'il y eût tant de plaisir à servir les Infortunés !

Que ces nouvelles , aussi heureuses qu'elles peuvent l'être , vous tranquillisent : sinon , j'emploierai une dernière ressource..... Je différerais de vous dire , que je ne suis pas le seul Ami d'Edmond qui le console : le P. d'Arras l'a suivi ; c'est lui qui la servi en route , au lieu de votre Homme ; mais depuis que je suis ici , il se cache : on m'a assuré qu'on le voyait toujours dans les larmes. ...

D' E D M O N D.

Si le Monstre qui trace cette ligne n'était pas né , vous seriez heureuse.

Madame, Edmond vient d'entrer ; cette ligne est de sa main. Adieu , ô la plus digne des Femmes !... Le temps ne viendra-t-il jamais !... Je suis , &c.

P. S. J'évite de lui parler de tout ce qui s'est passé : je n'en ai pas dit un mot ; & j'observe qu'il ne m'interroge pas.



CXCIII.^{ME}

De Paris .
1 Juin

Réponse de M.^{ME} PARANGON.

[Sentimens généreux de cette bonne Dame.]

LE Mari auprès d'Edmond , & la Femme dans mes bras : Ah ! mes chers

Amis ! vous me faites apercevoir que j'ai encore un cœur ! Votre Lettre , mon chér Loiseau , m'a tirée de mon anéantissement.... Je la relis à-tout-moment , & crains toujours la lire pour la première-fois... Oh ! comme j'ai pleuré !... mais ce n'était plus de ces larmes amères qui déchirent le cœur.... Votre action , chér Ami , votre belle action les a adoucies.. Vous aviez raison ; vous avez pris la véritable route ; c'était à Toulon que j'étais : Cependant tous-deux quitter votre maison , vos Enfans.... Mais plûs le sacrifice est grand , plûs je vous dois... Achevez votre ouvrage ; remettez l'âme d'un Infortuné , qui n'est plus à lui-même... Ah-Dieu ! quel état !... Parle-t il de Zéphire depuis votre Lettre ? S'il en parle , dites-lui qu'elle vit. S'il n'en parle pas.... parlez-en le premier.

O mon Ami ! qu'est-ce donc que de nous !... Votre Epouse vous le dira , une Femme sans principes , qui fut dans l'état le plûs infâme , mais sans en connaître l'infamie , cette Femme me fait rougir de moi-même : c'est la vertu , c'est la générosité , c'est l'amour , c'est la divine Amitié , notre Déesse tutélaire , c'est tout cela personifié.... Soyez à-présent fières de votre vertu de hasard , Femmes orgueilleuses , Prudes altières...

Toute la famille d'Edmond est dans un état qui fait horreur. Ursule , dont les passions sont aussi violentes que celles de son malheureux Frère , est tombée dans le délire ; le bon Vieillard R^{re} est descendu couvert d'opprobres dans le tombeau... ses vertus ne l'ont pas sauvé de l'opprobre !... & sa Femme l'a suivi deux jours après... Le Frère aîné , un homme qui se fesait honneur dans son pays , & qui en était lui-même l'honneur , est d'agradé , insulté ! La vertu , la Religion ne lui servent de rien , & le Ciel même est injuste à son égard... Grand Dieu ! pardonnez-moi ce blasphème !... mais s'il peut supporter son malheur (car quel courage n'a pas le vrai Chrétien !) ses Enfans , sa Femme le supporteront-ils !... Sa Femme est le mérite même , & la voila avilie !... Zéphire le bon M. Trismégiste & moi , nous avons formé la résolution de les prendre ici tous , & votre chère Epouse doit les y déterminer... Voila des consolations pour ceux qui restent ; mais ce Père vénérable , cette Mère si bonne , si pieuse... Être tués par la douleur !... tandis qu'un Gaudet est mort en fouriant !... est mort en héros de l'Amitié qu'il a profanée... C'est , mon Ami , je le sens , que Dieu est la recompense du Juste.

Je suis la Tutrice & la Gouvernante des trois Enfans. Ils doivent m'être chers , chacun a des titres différens. Vous connaissez le premier ; la seconde a Edmond pour Père ; & la plus jeune est le lien indissoluble qui m'attache pour toute ma vie à un Homme plus malheureux , que criminel. La fortune dont ils jouissent est assés considérable ; mais est-elle honnête ? Les moyens qui la leur ont procurée me font rougir ; c'est le crime , c'est l'abus des engagemens les plus saints. . . N'est-ce pas rendre ces aimables Enfans complices d'un Homme (je parle de Gaudet) , qui avait secoué le joug de toutes les lois ?

Nous avons déjà eu une petite altercation au sujet de l'une des Enfans. Laure voulait que je lui remîsse la sienne. Je l'aurais fait : mais sa conduite présente m'en empêche ; & madame Trismégiste , son Amie particulière , m'a déclaré que si j'avais consenti à rendre la petite Laurette , elle l'aurait gardée malgré moi.

En voila beaucoup , mon Ami , beaucoup plûs que je n'aurais pu en écrire , si votre belle action n'avait un-peu ranimé les ressorts d'une machine qui s'affaîsse. Votre chère Femme vous embrasse un milion de fois. Je suis , &c.

P. S. Remettez ces deux mots à l'Infortuné.

Pour

POUR EDMOND.

Mon Cousin , ce n'est pas au fond de votre cœur qu'est la plus grande douleur ; c'est ici. Zéphire va mieux. Elle commence à sortir , & ne me parle que de vous : elle ne fait pas encore tous nos malheurs , & vous craint en Hollande. Adieu , mon Cousin. Je vous embrasse.

[Cette Lettre ne parvint à M. Loiseau qu'à son retour de Toulon ; de-sorte qu'Edmond ne la vit pas , non-plûs que les deux mots , qui étaient pour lui.]

CXCIV.^{ME}PIERROT , à M.^{ME} PARANGON.

[Je la remercie des offres qu'elle m'a fait-faire.]

GRACES , ma respectable Dame , grâces très-humbles de toutes les offres que nous fait de votre part & de celle de vos Amis , la bonne Dame Loiseau ! Ces offres m'ont pénétré de reconnaissance : Mais je n'abandonnerai pas la terre où reposent les cendres de mon digne Père , de ma bonne Mère , non , je ne l'abandonnerai pas ; je ne me déroberai pas au bras de Dieu qui s'apesantit sur moi ; où fuirais-je ? Dieu est par-tout. Je suis humilié ; eh-bien ! je le mérite : J'ai toujours eu de l'orgueil , & j'ai toujours souhaité que mon Frère eût des honneurs & des distinctions , pour m'en

Tome IV.

C

prévaloir. Il en a eu , & je m'en suis prévalu , & m'en voila puni : Dieu est juste ; que son saint nom soit béni. Et s'il me venait , comme au saint-homme Job , des Amis des quatre coins du Royaume , pour me reprendre de mon orgueil , & m'exciter à confesser que je suis coupable , je ne disputerais pas avec eux , & je conviendrais sur le champ de mes torts. Insensés que nous sommes , d'être arrogans envers les autres , & de leur faire sentir leur faiblesse , quand nous avons quelque pouvoir en main ! Et voila qu'on nous en fait autant avec juste raison ! Les petits Enfans ne veulent plus jouer avec les miens ; nos Voisines fuient ma Femme ; les Hommes ne m'acostent plus en venant de l'Eglise , ou de par-les-champs. Je les salue toujours , moi , & ils ne me le rendent plus ; mais je les salue toujours , & je m'enveloppe de ma confusion. Et je dis à ma Femme le mot de l'Evangile : — Si nous ne salvons que ceux qui nous saluent , quel mérite aurons-nous ? Tout le monde nous saluait autrefois — ... Et elle me répond par un soupir qui me fend le cœur. Et je lui dis : — Nous nous plaignions de ce que nos Enfans s'échappaient trop souvent pour aller folâtrer avec les autres , & que ça nous empê-

chait de les instruire —. Ét elle me répond en pleurant : — Ils n'iront plus ! — Ét je lui dis : — Ma Femme , ils s'instruiront mieux sous la verge du Seigneur : Venez , lisons un chapitre de Job —. Et nous le lisons : la sainte Ecriture la fortifie ; & elle m'enbrasse quand je finis , quasi toute consolée. Ét puis je lui remets sous les yeux ce passage d'Isaïe : *Il a esté mis a rang des Scélérats , & il a esté frappé pour les péchés des autres ; & ceux qui l'ont veu , l'ont méconnu , tant il estoit défiguré par la douleur.* Ét tout ça la rassérmit un-peu. Ét chaque soir nous alons ensemble sur les tombes de mon Père & de ma Mère , de son Père & de sa Mère , & nous y crions à Dieu merci. Ét ça nous soulage , & nous nous en revenons quasi sereins & coisés. Un soir , en en revenant , j'entendis un pauvre Garçon , qui gagnait autrefois sa vie chés nous , se disputer contre des Gens du pays qui nous méprisaient ; & il se mit à leur dire : — Pouvez - vous dire ça , langues que vous êtes ! des Gens si bons , si serviables , qui prêtent à un-chacun , & qui donnent quand ils le peuvent — ! Ét il se mit à pleurer , & à les maudire. — Ne les maudis pas , ô M'lo* , lui criai-je , ils ne me font que ce que je mérite —. Et il

* Edme.

LE PAYSAN PERVERTI,

s maudit plus. Ainsi, madame, il
est ici, pour souffrir ce que j'ai
été, & pour effacer par du bien, le
qu'a fait mon pauvre Frère; je ne
sais moi que ce remède à nos maux.
C'est pas en cachant sa tête, comme
la vache, qu'on se dérobe au Chasseur.
Mais, madame, avec une reconnais-
sance que rien ne peut égaler que mon
frère;

Votre, &c.
C'est chose qui m'a fait bien de la peine,
c'est que depuis notre malheur, on a
pris la vigne à nos Frères Geor-
& Bertrand; & que la Justice d'ici
a remis sur le tapis l'affaire de mon
pauvre Cousin Jacquot, accusé de
vol. J'apprens d'Au** qu'Ursule
me le dira mieux.

CXCV.^{ME}

PHIRE, à madame PARANGON.
[lui a déconvert le triste sort d'Edmond.]

JE tout appris, & ne me cache-t-
il rien?... O ma tendre, mon uni-
Amie! il vit, il respire! un Ami le
voit!... Il voulait qu'on ôrât la main!
Où?... Il nous aime... nous
errons: l'on peut adoucir son sort,
passer le temps!... Dès que mes forces
me permettront, j'y veux aller; je
vous le ramener, chère Amie. Il

fera votre épous... Chimères , & pour vous & pour moi que le prétendu deshonneur... Je le verrai donc heureux !... & vous me recevrez quelquefois pour tiers dans votre intimité.... Ah ! mon Ami ! quand ce temps fortuné sera-il présent !

Oui , je consens à votre proposition d'hier : vous aurez mon Fils sous votre conduite ; M. Trismégiste n'attend que votre retour de Mesnil-montant : Bien-plûs , Madame **** vous confiera sa Fille (1) : vous aurez tout Edmond (2) ; vous serez sa souveraine , l'arbitre de son sort ,... & du mien. Mille baisers sur votre jolie bouche.



C X C V I . ^{ME}

D'Au** 1763.

URSULE , à Madame PARANGON.

[Elle consulte M.^{me} Parangon sur sa conduite
avenir.]

VOUS avez tant souffert à notre occasion , Madame , que nous devrions être tous des monstres à vos yeux ; moi , surtout , dont les égaremens ont attiré sur mon Frère , & sur toute ma Famille , la vengeance céleste. J'ose pourtant encore vous consulter sur mon sort. Depuis notre dernier malheur , M. le Conseiller , que mes refus paraissaient avoir absolu-

(1) C'est la même dont il sera parlé Let. CCXVII.

(2) Expression échappée , qui ne fut pas comprise alors.

ment décidé, me presse plûs que jamais. J'objecte le deshonneur. Il me répond que c'est pout l'affaiblir, & donner quelque consolation à ma Famille affligée, abreuvée de la coupe de l'humiliation, qu'il veut unir son sort au mien. Je ne fais que résoudre, non par-raport à moi, l'amertume & la honte doivent être mon partage, mais à-cause de ma Famille, de mes Sœurs à établir, de mes Frères, & des Enfans, de ceux qui sont mariés. Il me semble que l'honneur qu'on veut me faire aplanirait bien des difficultés, & ferait taire bien des langues; sur-tout M. le Conseiller se fesant donner la place de Chef de notre petite Juridiction, comme il en est le maître. Voila des considérations pour; mais combien n'y en a-t-il pas contre? Vous les connaissez, ma respectable Amie; à l'exception d'une qu'il faut vous révéler.

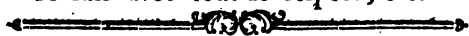
Il y a quelques jours que M. le Marquis De ***, étant à sa terre de Chitri, qui n'est qu'à trois lieues de notre Ville, m'envoya ce chér Fils que la Contesse sa Mère avoit fait disparaître, lorsqu'elle eut formé le dessein de se donner Mademoiselle De **** pour Bru: C'est un aimable Enfant, & j'ai trouvé qu'on l'élevait fort bien pour son âge. Le Marquis m'a fait dire, qu'il était veuf, &

que cet Enfant était un Fils unique , sans s'expliquer davantage. Je déteste le Marquis ; j'ai pour M. le Conseiller les sentimens que ses bontés méritent ; mais un Fils..... Consultez je vous prie , si mon mariage avec le Père le peut légitimer , malgré l'union intermédiaire.... Cette réponse à l'affirmative , & votre avis me décideront sans réplique.

Donnez-moi , je vous prie des nouvelles de celui que vous savez.

Mademoiselle Fanchète s'ennuie beaucoup de votre absence. Elle me disait ce matin , qu'instruire par les *dangers* que j'ai courus (les *dangers* ! elle adoucit bien l'expression !) elle ne veut pas voir en votre absence l'Amant qui a votre aveu. Elle a raison ; & quoique M. Quinci en murmure un-peu , dût-il se décourager tout-à-fait , elle a raison.

Je suis avec tout le respect , &c.



CXCVII.^{ME} Réponse.

[Madame Parangon décide la question de la précédente Lettre].

AVANT que de te répondre , ma chère Fille , j'ai voulu voir le Marquis , de retour ici d'avanhier. C'est un Homme perdu , qui s'est d'abord informé de ta figure. Je l'ai satisfait là-dessus. J'ai vu par la tournure de sa conversation , que

tu te sacrifierais en vain pour le corriger. Cependant, l'Enfant peut-être légitimé, puisque lors de sa conception, & même de sa naissance, vous étiez libres tous-deux. Ainsi, je te dirai : Il est beau qu'une Mère s'inmole à son Fils : j'ajoute, qu'elle le doit. Et voila mon avis, puisque tu l'as demandé,

L'Homme est toujours où tu fais : L'Ami néglige toujours ses affaires pour le servir, & l'Amie ferait encore avec moi, si je ne l'avais renvoyée d'autorité, comme si j'étais encore sa Maitresse. On travaille sans relâche à le rapprocher, & je crois qu'on réussira. Je le desire d'autant plus vivement, qu'il a falu que l'Ami le quittât, pour venir remplir le dû de sa charge, le lendemain de la Trinité.

Enbraffe pour moi ma chère Fanchète : dis-lui que nous ne tarderons pas à nous voir ; & à M. Quinci, que tout ira bien. Mes respects à la chère Tante Canon, qui gronde toujours, & qui a toujours raison de gronder, moi plûs que personne. C'est une bonne Femme, conviens - en, mon Ursule, & sans elle, nous aurions été bien embarrassées : l'excellent cœur ! Adieu, mon Amie. Bien fâchée pour M. le Conseiller : les raisons pour lui sont séduisantes ; mais un Fils est bien plûs que tout cela. Adieu, adieu.

CXCVIII.^{ME} D'Av** 20 Mei:

M. LOISEAU, à madame PARANGON.

[Comme la sainte amitié échauffe un Homme
fraid , & le fait sortir de son caractère.]

IL y a cinq minutes que j'ai reçu votre Lettre , & en même-temps la grâce : elle est entière ; il est seulement défendu d'approcher de dix lieues de la Capitale pendant six mois. Si je l'avais eue huit jours plutôt , Edmond serait ici avec moi : C'est une satisfaction de moins : mais je ne veux pas que notre Ami en fâché une minute plus tard qu'il peut quitter le bain & le port : dans quatre jours je serai à Toulon.

A-présent , chère & respectable Amie ; un-peu de joie ! Permettez-moi d'envisager des jours heureux pour vous , & surtout pour ma Femme & pour moi. Vous ne pourrez demeurer à Paris : à Au** l'on serait trop regardé : je ne vois que ma petite Ville , où nous trouverons ; le Paradis dont le péché nous a bannis. Venez chés votre tout-dévoué , mon Amie ; amenez-nous cette Zéphire incomparable avec son honnête Mari ; Laure , s'il se peut , & vos aimables Elèves ; j'ai trois maisons ; je les fais libérer , sans attendre votre réponse.

tout sera prêt pour vous recevoir , & je charge le premier Sectateur de la sainte Amitié , de vous contraindre par toutes voies dûes & raisonnables , même par reproche d'ingratitude , s'il y échéait , à venir faire notre bonheur. Notre Ville est charmante ; le vin y est bon ; le sang y est beau , le paysage varié ; nous avons des montagnes , qui sans ressembler aux Alpes , ne laissent pas d'être élevées , des bois des prairies , & sur-tout de bonnes-gens. Comme je me promets de dissiper Edmond ! Je veux le rendre chasseur , même un-peu buveur ; le vin , le bon vin bannit ce flègme , cette humeur noire & flagnante source de nos vices. C'est une observation qui n'échapa point à certain Empereur Turc , qui toléra les Cabarets que sa loi défend , & prohiba les Caffés. Vive la gaîté , morbleu ! tout Homme gai a les mœurs pures.

Aprouvez-moi , mon Amie ; dites oui , & vous allez faire je ne fais combien d'heureux : moi , ma Femme , mes Enfans , mes Parens , mes Amis , Edmond , & vous-même. Je suis en attendant le plaisir de vous trouver tous arrivés chés moi , à mon retour de Toulon ,

Votre , &c.



CXCIX.^{ME} Réponse.

OUI, le tableau que vous faites est trop séduisant, chère Ami, pour qu'on vous refuse : oui, pour moi, & pour tous les Invités devant lesquels j'écris, j'accepte....

DE ZÉPHIRE.

Je veux chasser aussi : il me faut un joli fusil, bien léger. Je n'userai pourtant ni poudre, ni plomb : car je ne veux rien tuer....

DE M. TRISMÉGISTE.

De ma vie je ne fus si joyeux. L'Ami, nous boirons ! Vous avez raison, le bon vin épanouit le cœur ; c'est l'Ami de la Vertu.

Voilà une Lettre joliment commencée ! mais elle dit mieux que moi. Nous allons tout disposer pour le voyage, mon Ami. J'espère que vous ne mettrez au vôtre que le temps indispensable : ainsi dans quinze jours peut-être nous serons tous réunis, à l'exception de cette pauvre Laure, à laquelle vous voulez bien vous intéresser, & que nous regrettons tous, pour bien des raisons, dont la Fille est la première. Adieu, mon chère Bienfaiteur. L'indifférence n'a peut-être pas nos peines : mais se doute-t-elle de nos plaisirs !

C C.^{ME}M. LOISEAU, à M.^{ME} PARANGON.

[Fuite d'Edmond.]

L'HOMME propose , & Dieu dispose :
 Il faut se résigner , mon Amie. Edmond
 n'est pas mort , je le crois même en bonne-
 santé , puisqu'il nous fuit. Dès qu'il s'est vu
 libre , il a disparu. Il est échapé au Père
 d'Arras lui même , qui l'attendait , & qui
 vient de partir pour le chercher. Ce pau-
 vre d'Arras ! il se punit bien de ses torts ! il
 vous aurait fait pitié... Ne quittez pas en-
 core votre maison ; qu'on soit attentif chés
 Madame Trismégiste : J'écris un mot à Ur-
 sule & à Pierre , pour les prévenir (1) , &
 leur recommander de le retenir par toutes
 sortes de moyens , s'il paraît chés eux. Mon
 Dieu ! mon Dieu ! quel contretemps , & qui
 s'y serait attendu ! Sans argent , sans habits ,
 il part , & fais que j'arrive ! J'ai fait cher-
 cher par-tout ; mais on a seulement décou-
 vert qu'il avait changé sa casaque contre les
 haillons d'un Gueus. Cette précaution qu'il
 a prise , coupe le fil & m'empêche de
 le designer par-là. J'ai cependant fait
 donner son signalement à toutes les
 Maréchaussées ; s'il est trouvé , on l'ar-
 rêtera , & on nous le rendra. Voila tous
 les moyens qu'on peut employer , je

(1) Ces Lettres disent la même chose que celle-ci

penſe. Je vais encore attendre ici quelque temps , parce que j'ai fait publier par-tout , que ſi quelqu'un découvre un Homme de telle façon , & me l'indique , il y aura dix louis de recompenſe. Si rien ne réuſſit , je partirai , pour me rendre auprès de vous.

[Il y eut deux années d'intervale de cette Lettre à la ſuivante ; & pendant ce temps , le projet d'aler à Au** ſ'accomplit : mais on n'eut aucunes nouvelles d'Edmond : le P. d'Arras, qui ſ'étoit embarqué, pour le chercher auſſi , périt dans le trajet de Toulon à Marseille ; & il arriva à Urſule ce qu'on va lire dans la Lettre qui ſuit.]



C C I.^{ME}

1766.

[Urſule, devenue Marquiſe De***, inſtruit M.^{me} Parangon de ce qui la regarde , & de l'effet que ſon mariage a produit pour notre Famille.]

LE ſacrifice eſt fait, mon Amie , & c'eſt à mon Fils ſeul ; ainſi je ne m'en repens pas : l'état que lui donne un mariage que je différerois depuis près de trois ans , & que , tout triſte qu'il eſt , je ne voulois pas contracter tandis que mon malheureux Frère.... cet état , mon Amie, compenſe tout. Mais , malgré l'affection dont m'honore la Mère de M. le Marquis, malgré l'empreſſement qu'elle a marqué à faire terminer , je ſuis bien loin d'être heureuſe... Mais je dois ſouffrir, ſans m'en plaindre , le mépris trop mérité qu'on a

38 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
pour moi... Puissé-je seulement, ô mon
Amie, vivre assés pour instruire mon Fils,
& le faire trembler sur mes égaremens,
sur ceux de son Père, & sur ceux de l'*In-*
fortuné....

Les biens de mon Mari sont heureu-
sement substitués, sans quoi ils seraient
absorbés depuis longtemps.

Je suis encore une fois la victime.... Et
loin de me plaindre au Ciel, je lui offre
mes souffrances en expiation de mes for-
faits : les premières sont proportionnées aux
seconds ; car Dieu est juste, comme me l'a
dit plusieurs fois notre respectable Aîné.

Oh ! ce chér Frère ! je ne saurais me
laisser d'admirer comment Dieu semble
l'avoir distingué de nous ! Sa vertu a
trionfé dans le pays, sans le secours
des moyens humains. On l'a d'abord ac-
câblé sous le poids de notre deshonneur :
Mais bientôt sa douceur, sa patience,
sa résignation, sa piété, qui le porte
encore tous les soirs à passer un temps
assés long sur le tombeau de ceux qui nous
ont donné la vie.... & que deux de nous
ont tués., sa bienfaisance envers
eux-même qui l'insultaient, ont pro-
duit leur effet naturel ; elles ont desar-
mé la méchanceté, la calomnie atroce ;
on est passé, aujourd'hui, de l'excès
du mépris, à l'excès de la vénération.

J'ai vu , & des larmes d'attendrissement ont coulé de mes yeux ; j'ai vu , dans un seul jour , vingt Habitans venir lui faire excuse , en disant , le chapeau bas : *Piarrot ; vou aingn d'l'honneur peur an beiller à tou lou pèis , car vou éte in saingn : è nou , j'fons des mizehables : peurdounè-nou , è priè Guieu qu'o nou peurdoune. —Peur li , o n'nous peurdouneha qu'trou* (interrompit l'un d'entr'eux) ; *mâ Guieu n'nou peurdouneha qu'raport à li--*. Vous voyez , mon Amie , que ce chér Frère ne doit rien à mon mariage. Il est bien vrai que l'étonnement a été extrême dans tout le canton , comme vous pouvez en être instruite , n'étant qu'à trois lieues. —Qu'est-ce donc qui arrive à cette famille (disait-on) ? elle est tantôt sur le pinâcle , & tantôt cent fois plus bas que terre : voila qu'à-présent une sœur est Marquise ! il faut que ce soit par les prières du Frère aîné , qui est un Saint--. En-conséquence , pour s'allier avec ce bon Frère , chacun s'est empressé de demander mes Sœurs , quoiqu'âgées vieilles filles , & même mes Frères : De-sorte que l'on voit ; pour la première-fois peut-être , que la bonne odeur de la vertu , fait oublier l'infection du vice. Je fais tout cela par le Frère Bertrand , qui a assisté

à mon mariage, au nom de toute la Famille.

Mes amitiés à tous les chers Amis avec lesquels vous vivez. Je fais mon compliment de condoléance à madame Zéphire sur la mort de son Mari; elle devait s'attendre à perdre ce bon, cet estimable Vieillard. Pour monsieur & madame Loiseau, je n'ai que des félicitations à leur faire sur le bonheur qu'ils ont de vous posséder, sur leurs aimables Enfans, & sur la prospérité qui les accompagne en tout. Votre charmante Fanchète est donc enfin mariée? Je félicite M. Quinci. Hélas! cette félicitation est accompagnée d'un soupir.... bien douloureux!... Vous pouvez vous voir souvent, puisque Semur n'est pas loin. Que ne suis-je à-même d'en faire autant!... Mais il faut subir mon sort. J'enbrasse les Enfans. Et vous, mon Amie, puissiez-vous entendre la moitié des choses que je dis chaque jour à votre chère portrait!... Mais non; vous seriez trop sensible à mes larmes.



C C I I.^{ME}

FANCHÈTE, à M.^{ME} PARANGON.

[Elle fait l'aumône à Edmond.]

TOUT-A-L'HEURE sur la brune, un
Pauvre,

VII.^{me} P A R T I E. 41

Pauvre , privé d'un bras m'a demandé l'aumône : une barbe longue & toufue déguisait ses traits : mais le son de sa voix m'a fait impression. Je lui ai donné trois livres , machinalement , & pourtant par l'intérêt qu'il m'inspirait. En les recevant il m'a fixée. Je l'ai vû pâlir , & s'éloigner précipitamment. Jamais je ne me suis sentie si troublée ; malgré l'obscurité , & la timidité naturelle à notre sexe , je l'ai suivi. Une encoignure l'empêchait de me voir ; je l'ai entendu gémir. — Bonhomme (ai - je dit en m'approchant) vous pleurez peut-être de n'avoir pas un gîte ; venez , on vous logera chés nous--. Il m'a remerciée de la main , en me montrant l'écu que je venais de lui donner. Je n'ai pas ôsé insister ; mais je suis retournée bien-vîte à la maison , pour dire à mon Mari qu'il tâchât de l'amener. — J'ai quelques soupçons (ai-je dit) que c'est Edmond--. A ce mot , M. Quinci a couru après lui , avec tous nos Domestiques : on n'a pu le découvrir. Je me hâte de vous envoyer ce Billet , chère Sœur , afin que vous soyiez prévenue , si quelquefois on le voyait dans votre Ville : M. Loiseau pourra y veiller. Je suis , ma chère petite Maman-Sœur ,

Touté à toi ; &c.



Tome IV.

D

C C I I I. ME

PIERROT, à M.^{ME} PARANGON.

[L'Infortuné arrive à son pays.]

AVANTHIER j'ai baisé le seuil de ta porte ; je me suis prosterné devant la demeure de nos vénérables Parens. Je t'ai vu ; & les sanglots m'ont suffoqué. Ton chien est venu pour me mordre ; il a résulé en heurlant , dès qu'il m'a eu senti, comme si j'eusse été une bête féroce : tu l'as sans-doute pensé toi-même ; tu as lancé une pierre ; elle m'a atteint : c'est la première de mon supplice ,.... s'il n'est pas trop doux pour un parricide ! Ta Femme t'a apelé ; vous êtes sortis ensemble , pour aler aux tombeaux. Je vous devançais. Vous avez prié. Et tu as dit à ta Femme , — La rosée est forte , la pierre est trempée ; le serein pourrait te faire mal ; alons nous-en-. La rosée ! c'étaient mes larmes ! Adieu.

EDMOND le malheureux.

(On lisait sur l'enveloppe ,

A Madame
PARANGON.)

VOILA , madame , une Lettre ; elle dit tout. Je vous l'envoie par un Exprès , & vous prie de me la renvoyer. Je suis , &c.



C C I V.^{ME}

EDMOND, à M. LOISEAU.

[L'Infortuné fait le détail de ce qui lui est arrivé : La main du Seigneur l'a frappé ; il le sent , & comme il n'a plus son Corrupteur , pour étouffer ses remords , il se repent ; mais en désespéré : Il faut que la confiance en Dieu tempère toujours l'amertume de notre repentir.]

J'ERRE depuis trois ans , & depuis trois ans je me punis : mais la céleste Justice ne voulait pas une punition vulgaire : elle-même a coupé le bras.... Avez-vous pu croire qu'en me soustrayant au châtiement , vous me soustrairiez à la peine ? Avez-vous pensé que j'abuserais de vos bontés , & de celles.... ? Quî , moi ! je vous aurais associé un infâme Forçat ! en passant dans les rues , par les chemins , on m'aurait montré avec vous , & l'on aurait dit : *Le voila !* Ce mot n'est rien ; c'est la conscience de celui dont on le dit qui le rend foudroyant. Non , monsieur , je ne dois plus être heureux ; & vivre avec vous , avec.... c'eût été l'être. Il faut que le crime demeure flétri ; l'ordre le demande ; & l'ordre & le juste , c'est la même chose. N'alez pas dire que Gaudet m'a perdu : c'est moi qui ai perdu Gaudet & d'Arras. Le moins coupable , hélas ! a subi le dernier supplice. Si j'avais voulu

44 LE PAYSAN PERVERTI,
être vertueux, Gaudet l'aurait été : Je ne
fais quel charme secret il trouvait à m'ai-
mer ; mais je le subjuguais, je le maîtri-
sais ; tous les jours il me surprenait par
une marque nouvelle de son héroïsme
en amitié... Infortuné Gaudet ! si tu vi-
vais encore, tous-deux... Ah ! il est perdu
pour jamais, & je le serai sans-doute avec
lui !...

Il faut vous raconter , Monsieur,
tout ce qui m'est arrivé depuis votre dé-
part de Toulon.

L'éclat de votre vertu luisait encore
sur moi ; mais faible Planète , ce n'était
qu'un éclat emprunté , qui éclairait mes
taches ! Le P. D'Arras augmentait la con-
sidération publique , en s'attachant à
mon sort. J'en rougis. Je ne sortis plus
du baign , pour ne pas voir d'Honnêtes-
gens s'abaisser à me parler. Ma grâce ar-
riva : L'on me dit que j'étais libre : j'en-
tendis que le bruit se répandait que mon
innocence était reconnue. .. *Mon innocence !*... Je sentis que j'avais être ac-
cueilli , par-rapport à vous... Eh ! com-
ment , comment recevoir des compli-
mens que la conscience repousse !...
D'Arras s'avisait de publier par-tout
notre histoire , comme semblable à celle
des deux Amis devant le Tyran de Syra-
cuse ! ah ! quelle différence !... Je ne pus

Supporter l'estime que je ne méritais plus : je m'échapai secrètement le soir même de ma liberté, & je fis dix lieues tout d'une traite : aubout de vingtquatre heures, j'en avais encore fait autant. Le lendemain, parvenu aux environs de Lefdiguières, j'entraî chés un Paysan pour me reposer. On me donna du pain & des figues ; je mangeai, ensuite j'alai me jeter à l'ombre dans un jardin pour dormir. Une vive douleur au bras m'éveilla. Ma main gauche enflait à-vue-d'œil : je me rapelai que c'était la main coupable, qui... A quelque distance, j'aperçus un gros serpent qui se retirait. Je me levai pour le tuer. Dans ce moment, un petit Garçon qui m'avait vu mordre, parce que c'était lui qui avait irrité le serpent, parut avec son Père & sa Mère : ils me dirent de courir chés un Chirurgien, & m'y accompagnèrent. Cet Homme voyant que l'enflure gagnait prodigieusement vite, ne trouva pas d'autre remède que de me couper le bras ; & il le fit sur-le-champ. La Dame du lieu, à qui on parla de mon accident, me fit porter chés son Fermier, qu'elle chargea de me donner le nécessaire : je demeurai chés ces gens ; mais je ne recevais que le Chirurgien, & ne voulais parler à Personne. Je guéris, parce que je desi-

rais de mourir , & que je n'étais bon à rien ; un Homme utile serait mort.

J'étais convalescent , & je me disposais à partir , lorsqu'un matin je vis rentrer la Fermière toute en larmes , en s'écriant que le Village venait de perdre sa bonne Dame. On préparait ses funérailles ; j'y voulus assister avant mon départ , pour lui donner des larmes de reconnaissance. Mais quelle fut ma surprise , d'entendre nommer la Marquise De *** ! Je tombai dans un abattement stupide , qui frapa tout le monde ; je répétais , comme si j'eusse été seul , *la Marquise De *** !* L'on m'environna ; on me demanda ce que j'étais , & pourquoi je m'intéressais si fort à cette Dame , confinée par son Mari dans cette terre en vertu d'un ordre de la Cour , à cause de ses déportemens ? On ajouta , que le mort allait terminer sans-doute un procès en cassation de mariage , que le Marquis avait intenté , dans la vue d'épouser une Maîtresse , dont il avait eu un Enfant. Je répondis à tout cela , que je n'étais rien qu'un Infortuné , qui avais connu la Marquise à Paris.

En quittant cet endroit , je traversai le Gévaudan , & me rendis à Lyon , d'où je suis venu dans ma province. Comme je passais par Semur , en demandant l'aumône , un jeune Dame me donna

un écu : je ne reçois pas de si grosses charités , & j'alais le lui rendre , lorsque je la reconnus pour M.^{lle} Fanchète. Je me troublai si fort , que je me retirai à quelques pas derrière un mur , pour cacher mes larmes. Elle revint , elle m'offrit un asile. Mon cœur bondit , en entendant le son de sa voix si ressemblant à celui.... Je m'éloignai : dès cette même nuit , j'alai dans votre Ville. Je regardai vos fenêtres , parce que j'y vis de la lumière. Je m'approchai de la plus basse de celles qui donnent sur la rue ; & j'entendis , ou plutôt je crus entendre bien distinctement la voix.... de celle dont ma bouche profane ne prononcera plus le nom ; ma main criminelle ne l'écrira plus..... L'imagination échauffée , troublée par cette voix enchanteresse , je m'oubliais moi-même : j'écoutai encore , & j'entendais , non pas ce qu'on disait , mais ce que mon imagination alumée me présentait : Tous les évènements de ma vie se retraçaient fortement , & si fortement que je les croyais présens : Je voyais Gaudet ; je lui parlais , il me répondait : son spectre s'avancait pour m'embrasser ; j'étendais les bras , & n'étreignais rien : Je voyais... je la voyais.... dans cette scène d'horreur que vous ignorez peut-être... à mes genoux... Cessez , cessez , m'écriai-je ,

48 *LE PAYSAN PERVERTI*,
déchirantes images, cessez. En ce moment, je crus entendre celle dont j'ai tranché l'innocente vie, Zéphire ; elle disait (me semblait-il) : *Comment ! comment ! si près de nous , il nous échapperait ! Ah ! nous ne sommes que des Femmes , mais courons , courons ; mon cœur me dit que nous allons le trouver.* Je croyais cela si vrai , que je fis un mouvement pour m'enfuir. Une vision me retint : Je crus apercevoir à la fenêtre , tout près de moi , le fantôme courroucé de Zéphire, & à côté d'elle... Je me suis jeté à deux genoux , & j'ai dit : O chère Ombre , pardonne , pardonne ; ma main seule était coupable , & je ne l'ai plus ! Et vous . . . intercédez pour moi !... Il m'a semblé qu'après ces derniers mots , ma prière la desarmait : je ne les ai plus vues : les lumières se sont éteintes , & je me suis retiré.

Tout harassé que j'étais , j'ai fait encore trois lieues , pour me rendre à mon pays : à un quart-de-lieue est un petit bois , où dans ma jeunesse , nous allions souvent mes Frères & moi ; je m'y suis caché tout le jour ; j'y ai mangé du pain qu'on m'avait donné la veille, & j'y ai bu de l'eau que je savais y trouver dans le creux de quelques vieux troncs. Ah ! Monsieur ! quels souvenirs me sont revenus !

nus dans cet endroit solitaire , & que j'ai répandu de larmes !... Mais ce n'étoit rien : le soir à la chute du jour , je me suis rendu à la porte de mon Frère : Il revenait de son travail , & rentrait avec son chien , qui m'a presque fait découvrir par ses aboiemens. J'ai été de-là sur la tombe de mon Père & de ma Mère. Il semble qu'alors il se soit créé en moi deux sources de larmes !.... O Dieu ! quelles ont été amères !.... Mon Frère aîné & son Épouse sont venus ; la pierre était humide ; ils l'ont senti ! ils l'ont senti !... Qui pourrait avoir arrosé de tant de larmes le tombeau de ton Père , ô mon Frère ! si ce n'est un Fils parricide !... Je n'ai quitté ma patrie que le matin : j'en ai fait le tour , dans les ténèbres , & au lieu de ses Habitans , je n'ai vu que les oiseaux nocturnes ; je n'ai entendu que leurs chants funèbres ; l'horreur de leurs cris ajoutait à la sombre horreur qui régnait dans mon âme ; & j'ai-
 mais cette horreur : Vers le matin , la lumière , la céleste lumière , m'a chassé comme eux ; je me suis sauvé dans les bois.

Le soir j'ai lentement gagné Au**.
 Personne n'a pu m'y reconnaître. Je n'ai visité que les tombeaux. O Manon ! ton coupable Épous , avili , flétri , mu-

Tome IV.

E



50 LE PAYSAN PERVERTI ,
rilé , ton coupable Épous a poussé des
cris sur tes cendres inanimées. Un Prêtre
a paru : — Chassez ce Gueus , qui a le
cerveau fêlé—. Et l'on m'a chassé rude-
ment. Je me suis tourné vers la chapelle
où est le-tombeau, & j'ai crié : *L'on m'ôte
donc jusqu'à cette consolation ! & je l'ai
mérité !* Mon cœur s'est rompu. Je suis
tombé en faiblesse : une sueur fraide ,
& semblable à celle qui précède la mort ,
a persuadé que je touchais à mon heure
dernière ; un Soldat & un Homme-de-
rivière , ont dit en jurant : — *Mais cet
Homme-là s'meurt , monf l'Abbé !* Ils
m'ont fait un brancard de leurs bras , &
ils mont porté à l'Hôpital. Mais j'en suis
sorti aubout d'une heure , après y avoir
pris quelque nourriture.

Je n'étais qu'à deux pas de-là quand
j'ai rencontré Madelon & ses Sœurs. Ma
pâleur , ma barbe hérissée , mes vêtemens
comme ceux des *Virgines squalidæ* du
Prophète Jérémie , leur ont fait détour-
ner la vue : Et j'ai dit : *Viderunt me ,
& horruerunt* (1) : & avec Job , *Mise-
remini meî , miseremini meî , saltem vos
Amici mei* (2) !

(1) Ils m'ont vu , & je leur ai fait horreur.

(2) Ayez pitié de moi , ayez pitié de moi ,
vous du moins qui futes mes Amis.

J'ai passé devant la porte de Georget & de Bertrand ; leurs Enfants s'y jouaient ensemble : leur jeunesse, leur innocence m'ont rapelé des temps pareils ; un d'eux sur-tout avait mes traits ; une des Filles ressemblait à Edmée : je les regardais avidement : je leur ai fait peur ; ils sont rentrés avec précipitation. Leurs Mères sont sorties ; elles m'ont vu ; mais j'avais la main sur mes yeux ; elles ne m'ont pas reconnu , elles m'ont fait l'aumône , sans que je la demandasse ; & j'ai été manger à l'écart , en le trempant de mes larmes , ce qu'elles m'avaient donné. *Viderunt me proximi mei , & non agnoverunt me , quia manus Domini tetigit me* (1).

Delà , toujours savourant ma douleur , j'ai été devant la maison où j'ai demeuré , où je vous ai connu , Monsieur ; où votre Femme m'a vu ; que je n'étais pas encore un misérable. Je me suis assis sur les degrés de pierre ; j'y ai demeuré longtemps sans m'en apercevoir , tant la multitude des pensées qui se succédaient , occupait mon attention : enfin j'ai entendu qu'une jeune Demoiselle disait à une Servante , qu'il fallait me faire ôter , parce que je n'étais

(1) Mes Proches m'ont vu, & ils m'ont méconnu ; parce que la main du Seigneur m'a frappé :

52 *LE PAYSAN PERVERTI,*

pas propre. Je me suis retré, en me rapelant d'en avoir un jour dit autant à un Pauvre assis au même endroit.

D'Au**, je me suis rendu à Paris. C'est ici que tout m'a retracé des souvenirs chers & cruels. Je ne sortais qu'à la brune, pour errer dans les rues, & gémir, en revoiyant mon ancienne demeure ; la maison où , Fanchète & ma Sœur ont vécu ; j'ai frissonné d'horreur, en passant devant celle où Ursule perdue. Je me suis attendri, en voyant celle où Zéphire m'a secouru ; celle où j'ai joui d'une gloire passagère ; & je me suis méprisé, en me rapelant le mariage auquel l'intérêt m'a fait consentir, ma conduite avec mon Épouse, & mes débauches.

J'ai revu des Femmes qui ont partagé mes crimes ; je les ai vues, mais elles ne m'ont pas vu ; leurs yeus ne se fixent que sur ce qui brille, & telle d'entr'elles vit depuis des années à Paris, qui ne fait pas s'il y a d'autres Hommes que ceux qui sont dorés. J'ai revu Obscurophile ; sûr de n'en pas être reconnu, je me suis aproché fort près d'elle, comme elle entrait à l'Opéra, & je m'en suis fait remarquer ; je me suis aperçu, qu'elle me voyait, à son flacon qu'elle a respiré. Le lendemain je lui ai écrit ces mots :

SORTEZ de l'enchantement où vous êtes, Mademoiselle ; le chemin du vice n'est pas toujours semé de roses : Le Gueux que vous vîtes hiér si près de vous , & qui vous fit recourir à votre flacon , vous l'avez aimé ; il a partagé vos criminels plaisirs ; votre bouche s'est colée sur la sienne , & de vos bràs , il a passé par ce qu'il y a de plus infamant. Il est pauvre aujourd'hui ; sa jeunesse est flétrie par la crime & par la douleur ; il lui manque un bras ; & les larmes qu'il verse , ont affaibli sa vue : Soulagez-le ; non par des bienfaits qu'il refuserait , mais en réformant votre conduite. Adieu , Mademoiselle : Vos charmes sont bien diminués , depuis que je ne vous ai vue !

Je desirais vivement de savoir ce qu'étoit devenue l'infortunée Laure : je m'informai d'elle aux endroits où elle avait demeuré : l'on en parla comme d'une Femme perdue. Je ne l'en cherchai que plus soigneusement encore. Enfin un soir en passant rue des-Anglais , j'aperçus deux Malheureuses qui racrochaient les Passans ; je m'approchai , frappé du son de voix de l'une d'entr'elles ; c'était la Femme-de-chambre de Laure. Je lui demandai ce que sa Maîtresse étoit devenue ? Après quelques marques de dédain (car la boue même me mé-

54 *LE PAYSAN PERVERTI*,
prise) elle me dit que sa Maitresse s'en
donnait, & que tout malôtru que j'étais,
si j'étais-mis, je pourrais la voir rue Tique-
tone, à une maison qu'elle designa. Je
me retirai, après avoir fait quelques re-
montrances à cette Fille, qui me valu-
rent une gourmade, & j'alai me cacher
dans mon repaire, cour d'Albret, où
dans une espèce d'écurie, couchaient sur
la paille, d'autres Malheureux comme
je le suis, mais moins coupables que moi.
Le lendemain, dès qu'il fut jour, j'écrivis
à Laure à-peu-près ce qui suit.

L'AUTEUR de vos égaremens est puni,
ma Cousine ; il l'est par les lois par la
perte d'un bras, par ses remords déchirans,
& sur-tout par le desordre où vous
vivez. Quel plaisir, ma chère Laure,
trouvez-vous donc encore au sein du
crime ? quoi ! il ne vous lasse pas ! vous
n'en êtes pas rebutée, fatiguée ! J'ai vu
l'un de vos deux Complices périr sur un
échafaud ; l'autre qui vous écrit à-pré-
sent, est flétri par la peine qu'on inflige
aux Scélérats, & il ne saurait se dire à
lui-même qu'il ne l'a pas méritée, quoi-
que l'accusation principale se soit trouvée
fausse : de combien d'autres crimes n'é-
tions nous pas chargés, moi, Gaudet,
vous-même ! Laure, j'aurais à vous citer
l'exemple d'Ursule, si te mien, si l'es-

VII.^{me} P A R T I E. 33

froi qu'il vous doit causer n'était pas plus
gae suffisant ; j'aurais l'exemple de Zé-
phire . . . Mais n'alez pas vous comparer à
celle-ci ; elle était honnête , lors même que
ses actions étaient infâmes ; son corps était
souillé , mais son âme était pure ; & la céleste
Justice n'a pas permis qu'elle finît dans l'é-
tat de dégradation. Néanmoins ma Cousi-
ne , si vous pensez à qui vous a perdue , que
vous vivriez innocente dans votre pa-
trie ; que Gaudet , par amitié pour moi , en-
ploya tout l'esprit que le Ciel lui avait dé-
parti pour un meilleur usage , à vous sédui-
re , à vous corrompre , vous comprendrez que
vous pouvez peut-être vous relever aussi
haut que Zephire. Songez-y bien , ô Lau-
re ! Il est un asile qui pourrait vous être
ouvert , & qui m'est fermé. Adieu.

Je fis porter ce Billet par un Gueus
de mes Camarades. Voici la Réponse
de Laure.

*V*I E N S , non pour me prêcher , mais
pour goûter encore dans mes bras une vo-
lupté qui chassera ta noire mélancolie :
La morale n'est que le fruit du chagrin ,
& de l'impuissance de se livrer aux plai-
sirs. Je veux te rendre à toi-même. Nous
donnerons , si tu veux , des larmes à
Gaudet , mais en sablant du campagne ;
& feu mon pauvre Mari ne sera que le
squélète du festin de Trimalcion. J'invi-

Voyez
Pétronc.

156 LE PAYSAN PERVERTI ,
terai Obscurophile. Comme on m'a dit
que tes habits n'étaient pas en état , je
t'envoie un Tailleur. Adieu , chère Ed-
mond. En vérité l'envie que j'ai de te voir
passe tout. LAURE.

J'en suis là aujourd'hui , Monsieur :
Je porterai moi-même la Réponse à ce
Billet. Je veux que ma figure , ma misè-
re , mes remords , mes larmes , mes cris
épouvantent ces deux Mondaines , &
les guérissent pour jamais de l'envie de
plaisanter , sur-tout avec moi.

Adieu. . . . Mais encore un mot. Que
fait-elle ? Est elle contente ? ou du moins
dans un état supportable ? Et ma
sœur Ursule ? Et les Enfans ? Et votre
Femme ?... Tiennète ! Tiennète ! où est
le temps que je vous apelaïs de ce nom-
là ! où Elle nous faisait tenir tous deux à
ses côtés ?... Rien pour Elle ; je n'ose ,
mais je me jète à ses pieds. . . . Enpêchez-
la tous de parler de moi , de penser à
moi. EDMOND le malheureux.

P. S. Adressez-moi votre Réponse rue
Tiquetone , maison du Perruquier ,
chez Laure : Ne songez pas à venir ; je
vous fuirais , & vous me rendriez plus
malheureux. Votre Réponse par le pre-
mier ordinaire , où je ne l'attens plus.



C C V.^{ME}PIERROT , à M.^{ME} PARANGON.

[Affacinat d'Ursule.]

O Madame ! voila un mot de Lettre que je reçois de M. le Marquis.

*M*ON chère Pierre ; je vous écris desespéré : ma Femme , votre chère Sœur , vient d'être affacinée... Le 25 jour de Noël , un Scélerat s'est aproché d'elle , comme elle descendait de carosse , en revenant de visiter & servir les Pauvres & les Prisonniers , suivant son usage , & il lui a plongé dans le sein un large couteau ; elle est morte sur-le-champ. Monsieur Pierre , ses vertus m'avaient touché depuis quelque temps , je secondais ses pieuses intentions , & l'on nous voyait souvent sortir ensemble. Je ne la méritais plus ! Mais mon Fils !... Il perd beaucoup. Je ne suis pas en état de le former , comme elle commençait à le faire ; les progrès de cet Enfant étaient sensibles entre ses mains ; elle s'en était fait adorer. Adieu , M. Pierre. Je n'ajouterai rien à cette triste nouvelle , que le témoignage de ma douleur , & l'assurance de mon attachement pour vous.

Mondieu ! mondieu ! quel coup ! Et ce pauvre Enfant ! & ma pauvre Sœur !

58 *LE PAYSAN PERVERTI ;*
Elle venait de servir les Pauvres ! Ce
mot pourtant , ce mot-là a bien soulagé
mon triste cœur ! Que Dieu oublie les
fautes , & qu'il veuille ne se souvenir
que de ces Pauvres qu'elle a servis ! O
mon Dieu ! vous étiez en prison , & elle
vous a visité ; vous avez eu faim , & elle
vous a donné à manger ; vous avez eu
soif , & elle vous a donné à boire ; faites-
lui miséricorde , mon Dieu , & regar-
dez son pauvre Fils. . . . Pardon , ma
chère Dame , au lieu de vous parler , je
parle à notre Père. S'il y a quelque chose
que je puisse faire pour M. le Marquis ,
pour l'Enfant , conseillez-moi , s'il vous
plaît , Madame.

Je suis avec respect , &c.

C C V I. ME Réponse
De M. LOISEAU , à PIERROT.

[On soupçonne le Marquis.]

NOS Amis & moi , nous patageons
votre peine , chère & respectable Pierre
Je ne mets pas dans ce nombre Madame
Parangon ; sa douleur passe la vôtre ; ce
nouveau coup l'accâblera peut-être
tout-à-fait. Elle venait de verser un tor-
rent de larmes , en lisant le papier que
je vous envoie ; c'est une Lettre qu'Ed-
cciv. mond m'a écrite* : elle l'achevait pour la

seconde fois, quand votre Exprès est entré. J'ai lu le premier, par une forte de présentiment; j'ai voulu m'arrêter: Elle lisait avec moi: Un cri perçant a précédé une longue faiblesse.

Voulez-vous, mon chér Pierre, que je vous dise ce que pensent nos Amis, & sur-tout Fanchète, qui ne quitte plus sa Sœur, depuis qu'Edmond a paru dans nos quartiers? Ils soupçonnent le Marquis d'avoir fait le coup, ou de l'avoir ordonné. Dans ce cas, adorons les desseins de Dieu; mais taisons-nous, à cause du petit Comte votre Neveu. Voilà notre avis à tous. Du reste, si vos affaires vous le permettent, faites le voyage; je m'offre, ou plutôt, je veux absolument vous accompagner.



CCXV I.^{ME} Réponse

du Même, à la Lettre d'EDMOND.

[Sans le savoir, il donne au *Malheureux* une lumière terrible.]

AURAS TU donc toujours la cruauté de nous fuir? Ta Lettre nous a fait tous fondre en larmes, & la fin sur tout nous a desespérés. Ingrat! n'ès-tu plus sensible à rien? Veux-tu donc ajouter à tes fautes passées, le malheur de tous tes Amis?... Hélas! une circonstance inat-

tendue aurait rendu ta présence ici bien nécessaire ! l'on n'a pu t'instruire de ce qui se passe depuis bien longtemps : Ursule était mariée ; elle avait épousé le Marquis ; la Mère de ce Seigneur avait été jusqu'à faire le voyage d'Av** pour aler la chercher, afin de légitimer le petit De *** : les Collatéraux eux-mêmes, qui tous n'ont que des Filles, avaient formé le même vœu, & ont rétabli les affaires délabrées du Chef de leur Maison : ton Neveu, à présent M. le Comte De ***, est héritier légitime & reconnu d'une grande Maison. Ursule, dans son nouvel état, n'a montré que des vertus ; madame Parangon était l'âme de sa conduite. Mais il semble que le Ciel ne veuille que des victimes innocentes, ou du moins purifiées ; Ursule vient de périr assassinée. . . . & madame Parangon se meurt. L'on soupçonne le Marquis d'avoir attenté aux jours d'une Femme qu'il n'aimait plus, & qu'il n'avait épousée, qu'à-cause de son Fils.

Je t'avouerai, ingrat Ami, que l'intérêt qui commence à naître dans ton cœur pour ceux qui t'aiment, nous avait d'abord flatés ; mais ton *post-scriptum* a tout détruit ; & la mort de la plus méritante des Femmes & des Amies mettra le comble à toutes nos peines. Ce-

VII.^{me} P A R T I E

pendant , encore de tes Lettres. Je te jure , sur mon honneur , de ne pas faire une démarche qui puisse te déplaire. Écris-moi sans crainte. . . . sans crainte ! Edmond craindrait mon amitié !

Je cesse ; on a besoin de moi. Il y a une Personne ici que tu serais bien étonné d'y voir ! Si tu veux le savoir , viens-y , ou jamais tu ne le sauras. LOISEAU.
Vois ce nom-là ; c'est celui de ton plus ancien Ami , que tu affliges.

CCVIII.^{ME}

Avant que d'avoir
reçu la précédente.

EDMOND , à M. LOISEAU.

[Infortuné avoue son Fratricide.]

FURIES ! ne me poursuivez plus ! . . . Elles m'environnent , elles m'environnent ! mais je les brave ; . . . J'en'ai fait qu'une action vertueuse . . . Vertueuse ! . . . Je ne saurais régler ma main ; elle tremble , & ne forme que des traits confus . . . Écrivons pourtant . . . J'ai confondu les Effrontées sans pudeur ; je les ai confondues . . . au lieu d'une , . . . j'en ai puni trois ! . . . Tu fais bien ce que je te disais de Laure ? L'Ami , t'en souviens-tu ? . . . Mes idées s'embrouillent . . . Les riennes seront plus netes . . . J'ai porté hier . . . Non , c'était ce matin . . . Que le temps est long ! . . . Mais c'est ce matin ,

62 LE PAYSAN PERVERTI,
à dix, ou onze heures, ou midi, je ne
fais lequel ; j'ai porté ma Réponse écrite
avec du sang. . . écrite, je voulais dire,
d'une manière sanglante. . . . On vient !
c'est pour m'arrêter, je crais ! . . . Voici
la Lettre :

*V*ous voulez voir Edmond ; il faut
vous satisfaire, Mesdames : il va s'offrir
à vos yeux. Puisse sa présence ne pas vous
en faire repentir ! Le Porteur vous le
montrera. Adieu.

EDMOND le malheureux.

— Où est-il ? qu'il paraisse, — se sont
écriées les deux Femmes ! — Envérité,
à poursuivi Obscurophile, Edmond ne
fait guère vivre de nous envoyer certe
hideuse Figure ! — Il s'est envoyé lui-
même (ai-je répondu) ; c'est Edmond
qui vous parle. A ces mots, elles ont
fait un cri perçant. Deux Laquais, celui
de Laure & celui d'Obscurophile, sont
accourus avec les deux Femmes — de-
chambre : ils sont tombés sur moi, &
començaient à me maltraiter en me
chassant : Laure s'est écriée & leur a fait
lâcher prise ; elle leur a ordonné de se
retirer. Lorsque nous avons été seuls, elle
m'a demandé pourquoi j'avais refusé de
me mettre décentement avant que de
venir. — Pour te montrer mieux les ra-

vages du vice (ai-je répondu) : J'ai mérité l'état où tu me vois, & tu en mérites autant, si tu ne changes. Voi ce désordre extérieur ? Il est moindre que celui de mon âme & de la tienne. O ma Cousine ! j'ai, comme toi, trouvé le crime agréable & riant, jusqu'à l'instant où de piège en piège, il m'a traitreusement poussé au fond du précipice. Réponds-moi ; dans ta situation, est-il quelque crime que tu ne commisses, si le plaisir ou l'intérêt te le commandaient ? Refuserais-tu la plus avilissante bébaûche ? Craindrais-tu de ruiner un Père de famille, de réduire sa Femme au désespoir, & ses Enfans à la misère ? Dis-moi, Connais-tu quelque frein ? Non : pour mériter le dernier supplice, il ne te manque que l'occasion. Dis-moi encore : Rentres-tu volontiers en toi-même ; t'y complais-tu ? Non : tu ne cherches que la dissipation ; tu te fuis ; tu ferais horreur, si tu t'envisageais. Écoute : tu es ma parente ; je te veus du bien : Profites de mes fautes, & du châtiement terrible qu'elles m'ont attiré : Regarde moi bien ; je suis un livre vivant où le Seigneur a écrit le destin des Scélérats & des Impudiques ; regarde, & ne détourne pas la vue. Elle s'est mise à pleurer : — O Edmond (a-t-elle dit)

comme te voila— ! Obscurophile l'a interrompue : —Ma-foi , ma chère , je ne l'aurais jamais remis ! mais vous avez peut-être quelque chose à vous dire ? je vous laisse. Armide ! (c'est sa Femme-de-chambre) alons , partons ; je ne dînerai pas ; mes vapeurs viennent de me prendre. —Adieu (lui-ai-je dit) aussi-bien tu ne mérites pas de m'entendre. —Ah ! comme cet Homme est grossier , insolent— ! La colère m'a transporté ; je l'ai poussée dehors. Cette conduite de ma part a choqué Laure ; notre conversation est devenue fort vive ; elle était fâchée que je la brouillasse avec une Amie de l'importance d'Obscurophile , qui l'avait fait recevoir parmi les *Sur-numéraires* , & la mettait à l'abri de tout inconvénient. Je ne suis pas convertisseur , & ne mérite pas de l'être ; je me suis emporté ; j'ai cité l'exemple de ma Sœur , qui , . . . L'on ne m'a pas laissé finir : —Qui vit avec le Marquis De ***. Vous vous trompez ; elle est à Au**. —Je la vis l'un de ces jours dans son carosse ; je l'ai parfaitement reconnue ; elle & le Marquis De *** étaient tous-deux dans le même fond. Va , mon pauvre Edmond , va convertir ta Sœur , avant de songer à moi—. Je n'ai répondu que
pas

VII.^{me} P A R T I E. 65

par un soupir de fureur. Mes pas , comme malgré moi , se sont tournés du côté de l'hôtel De***. Le jour tombait ; mais j'ai vu de mes yeux , j'ai vu ma Sœur parée , quoique modestement descendant du carosse. . . . Un transport de rage , dont je n'ai pas été maître... Non , ce ne peut être un forfait. . . . O Mânes sacrées de mes Parens , recevez cette Victime. . . . Pourquoi , pourquoi son sang. . . . Mais il aurait souillé votre cendre... On parle d'Oreste , de ses remords , des Furies qui le poursuivaient ! on dit le vrai , ou du moins le vraisemblable : tout en m'approuvant , je tremble , je frémis. . . . On n'a pu me voir... Ursule m'a reconnu sans-doute ; elle est tombée sans jeter un cri. Il ne me restait qu'un bras... n'est-il pas de trop !

CCIX.^{ME}

PIERROT , à LOISEAU.

J [Le Seigneur nous a chatié dans sa fureur.]
 E pleure & je me récrie. Ah ! mon chère Monsieur ! mon chère Monsieur ! que faut-il devenir ! Je dis à Dieu : Est-ce assés , est-ce assés , Seigneur mon Dieu ! Prenez plutôt la vie de votre Serviteur ! ôtez le de ce monde ; car vous lui avez rendu la vie un fardeau insupportable.

Trme IV.

F

66 LE PAYSAN PERVERTI,
table. Voyez, mon chère Monsieur, voyez
ce Billet ;

Il n'est plus de termes pour me nommer... Pierre! le monstre a tué sa Sœur ;... il l'a tuée vertueuse, innocente... il l'a poignardée.... il s'est baigné dans son sang.... Eh ! vous ne m'engloutissez pas, gouffres de l'enfer, qui m'avez vomé !... Il l'a tuée ! le Monstre l'a tuée ! Edmond, le monstre : le furieux, le forcené, l'infame qui vous a deshonoré tous, il l'a tuée !... Justice des hommes, prépare un bucher ; qu'il y périsse, par un supplice lent, affreux !... J'y vais, j'y cours... Adieu... On en accuserait un autre peut-être. Ah ! quelqu'autre que moi est-il capable de mes forfaits !... Adieu..... Qu'un bras.... Eh ! pourquoi, Justice céleste, pourquoi ne me les avoir pas ôtés tous-deux !... Adieu.. Le MONSTRE.

O mon chère Monsieur ! que faut-il faire ? La première chose est irréparable ; & la seconde... l'est peut-être aussi.... Le Misérable se fera livré !... Que devenir.... J'attendrai votre Réponse, mon bon Monsieur.

C C X. ME

Réponse.

[M. Loiseau vole à notre secours.]

JE vous écris sans descendre de cheval :

je partais quand votre Homme est arrivé; la funeste nouvelle m'était parvenue avant que vous l'eussiez. Demeurez tranquille; je ferai seul autant que nous-deux. Demain je serai à Paris. Je ne vous offre pas des consolations: un Homme aussi religieux que vous, les trouvera dans sa résignation aux ordres de la Divinité.

 CCXI.^{ME}

De Paris.

M. LOISEAU, à sa FEMME.

[Le Marquis a fait conduire Edmond en Angleterre: M. Loiseau visite Laure, & la fait rentrer en elle-même.]

MA chère Femme; je me hâte de t'informer de ce que j'ai fait depuis mon arrivée. Je suis descendu chés M. le Marquis: je l'ai trouvé dans la plus grande affliction. Je me suis fait connaître. Après les explications nécessaires, il m'a répondu: — Mon chér Monsieur, je suis bien triste, bien malheureux! le Coupable est venu ici; il m'a effrayé. Il me demandait la mort; il s'est jeté sur le cercueil de sa Sœur, qui n'était pas encore inhumée; il se roulait par terre, & voulait se tuer. J'ai compris par ses discours sans liaison, qu'il l'avait crue dans le désordre. Eh-mondieu! ne

68 *LE PAYSAN PERVERTI ;*

faut-il donc que retourner à la vertu ; pour que tous les maux comme en foule tombent sur nous ! La pauvre Marquise n'a eu que des peines , depuis que sa conduite est exemplaire.... Elle commençait à respirer : elle m'avait entraîné par son mérite , & je la perds !... Que fallait il faire de l'Infortuné , Monsieur ? Pour moi , je l'ai fait porter dans ma chaise par deux de mes Gens , & l'ai fait conduire chés l'Étranger. Il est à Londres : il a de l'argent : un Homme à moi le veille , & l'empêchera de revenir.—Vous nous rendez la vie , me suis-je écrié dans un premier mouvement. Ah ! Monsieur... —Ce n'est pas-là tout (a t-il repris) ; je savais que si ma Femme avait eu à remettre son Fils en d'autres mains que les siennes , ç'aurait été à Madame Parangon qu'elle l'aurait confié : Priez la de s'en charger , & de faire cette bonne-œuvre ; non pour moi , qui ne mérite rien de sa part ; mais pour son Amie ; mais pour l'objet de la tendresse & des complaisances d'Ursule : car je sens que de la manière dont l'éducation de mon Fils a été commencée , il faut qu'elle soit continuée dans le même esprit ; sans quoi il en ferait de lui comme d'un Enfant qu'on ôterait d'une bonne Nourrice , pour le donner à une mauvaise ; il serait pis que

f'il avait toujours eue cette dernière. — Si elle vit (ai-je répondu) elle le fera, Monsieur, soyez en sûr : mais voila de terribles assauts ! & je crains bien qu'elle n'y succombe ! — Écrivez-lui donc vite ma proposition : je crains , vu son amitié pour ma Femme , qu'elle fera impression sur elle , & la distraira de ses chagrins par l'envie d'être utile à sa chère Ursule audelà du tombeau—. Ainsi , ma chère Femme , essaye de cette recète : tâche de la retirer de son anéantissement , par cette admirable disposition où elle est toujours , de consacrer sa vie à ceux qui lui sont chers.

Tu vois que j'ai peu de choses à faire à-présent ici. Je fus hiér voir Laure , qu'heureusement je trouvai seule. Comme elle ne me connaît pas ; elle prit l'air d'usage pour me recevoir. — Mademoiselle (lui dis-je) mon nom est *Loiseau* ; Gaudet & le malheureux Edmond vous auront sûrement parlé de moi—? Elle m'a répondu par un compliment — J'aurais bien des plaintes à vous faire de vous à vous-même (ai-je continué ;) si des plaintes & des reproches pouvaient réparer un malheur—. Puis , au lieu de rien détailler , j'ai tiré la Lettre d'Edmond. Elle l'a lue : je l'ai vue frissonner , pâlir , & pleurer. Sans dire un mot , je lui ai

70 LE PAYSAN PERVERTI ;

donné sur-le-champ celle de Pierre, où
 était inclus le Billet d'Edmond. — C'en
 est trop ! (a-t-elle dit en me le rendant).
 Ah-dieu ! j'ai causé la mort de ma Cou-
 sine, & le crime d'Edmond ! . . . Vous
 verrez, Monsieur, si j'ai le cœur sensi-
 ble—! Comme elle achevait ces mots,
 une belle Dame est entrée. J'ai compris
 que c'était Obscurophile. Laure l'a mise
 au-fait en deux mots. — Ah-bondieu !
 (s'est écriée la Danseuse) . . . Mais il faut
 faire pendre cet Homme-là ! . . . Dis-
 donc l'Amie ? je ne remettrai plus les
 piéds chés toi, je t'en avertis : s'il y venait
 encore, je mourrais de peur : si donc ! un
 Affacin ! mais c'est horrible—! La Tê-
 vide a parlé quelques minutes sur ce ton-
 là, sans qu'on l'ait interrompue ; ensuite
 elle s'est levée : — Tu pleures ! ah-bien ;
 je te laisse : adieu, *les Voisins, nous ne*
sommes plus ensemble—. Laure l'a recon-
 duite, pour lui dire, qu'elle l'obligerait
 de l'oublier. La Danseuse a répondu par
 quelques lazzis fort bêtes, & s'en est alée.
 Muis l'air sec dont Laure lui avait parlé,
 m'a fait voir qu'elle était touchée, &
 qu'elle voulait changer. Je l'ai confirmée
 dans sa résolution naissante, en lui fe-
 sant entendre, que pour qu'elle eût un
 effet durable, il fallait quitter Paris, &
 se réunir à sa fille. — Eh ! où est-elle,

Monsieur? — Chés moi, sous la conduite de madame Parangon. — Ah! Monsieur, je vais partir avec vous, si voulez me faire cette grâce—. Ainsi, à-moins qu'elle ne change d'ici à quelques jours (ce que je suis loin d'imaginer), je l'emmènerai : Prévians - en ces Dames, qui sans-doute m'approuveront; c'est la mère de la petite Laure, & une parente d'Edmond, qui s'intéressait à son changement.

Au plaisir de te revoir, ma chère Femme: Il tardera le moins que je pourrai.

(Il y a ici une intervalle de plusieurs mois, durant lesquels le Marquis fut à Av**, avec son Fils, pour engager madame Parangon à se rendre à Paris, afin d'y élever ce Jeune-homme sous les yeux de sa Famille, & aumilieu du grand-monde. Il laissa le jeune Comte pour achever de la gagner, consentant qu'il demeurât quelques temps en province, & de retour à Paris, il reçut la Lettre suivante.)



CCXII.^{ME}

Lettre traduite

de l'Anglais.

A Monsieur, Monsieur

le Marquis De***, à Paris.

M^r. le Marquis De*** : Un Homme logé chés moi, qui se dit François de nation, & valet d'un Meurtrier qui s'est réfugié ici, m'a prié de lui faire expédier un Certificat par le Juge - de - paix du Canton, comme cet Homme s'est

72 LE PAYSAN PERVERTI,

dérobé à lui à son insu : En-conséquence, & pour preuve qu'il ne disait rien que de vrai , ce Domestique a déposé l'argent qu'il a reçu de vous , M. le Marquis , pour les besoins de sondit Maître , afin qu'il vous fût renvoyé fidèlement. Vous pouvez donc , M. le Marquis , faire prendre cette somme à Calais, au Bureau du Paquebot. Je vous salue très-humblement , M. le Marquis ,
ANDREWS POWEL,
Aubergiste du Lion-d'or , à
Portsmouth , proche le Port.

Certificat du Juge-de-paix.

Jl apert, tant par le témoignage d'Andrews Powel, Aubergiste du Lion-d'or de cette ville de Portsmouth , que par le désintéressement du nommé Lajarrie , Français de nation , domestique d'un sieur Edmond , aussi Français , réfugié dans ce Royaume , que c'est contre le gré & à l'insu dudit Domestique , que ledit sieur Edmond a disparu , sans qu'on ait pu découvrir la route qu'il avait prise. En-conséquence , nous avons reçu le dépôt de l'argent dudit sieur Fugitif , pour le faire passer en France à M. le Marquis De... , qui l'a donné. En foi de quoi nous avons signé le présent. Chevalier TURNILL.

APOSTILLE

APOSTILLE du MARQUIS DE*** sur l'en-
velope des deux Pièces précédentes , & l'a-
dresse de M. Loiseau.

VOILA ce que je reçois de Calais ,
mon chère Monsieur : je vous envoie le
tout.

J'enbrasse mon Fils & sa chère Insti-
tutrice , & je suis au comble de la joie
qu'elle prenne un peu le dessus. Dans le
fond , celui qu'elle pleure ne vaut pas
la moitié des larmes qu'elle a versées.
Bien des choses à Madame Loiseau : Je
n'oublierai jamais ses attentions pour
moi durant mon séjour à Av**. Je suis
bien fâché que la jolie Veuve * n'ait pas * Zéphire
voulu de mes consolations : elle est pres-
qu'aussi triste que Madame Parangon : ça
ne va pas à son minois chiffonné ; non ça
ne lui va brin , ça ne lui va brin. Je n'ou-
blie ni la charmante Fanchète , ni la Pé-
nitente *. Quant aux Hommes , ils savent * Laure
bien que je suis leur Ami. . . .

(Intervale de trois années , durant lesquelles
tous les Amis se trouvant ensemble , à Av** ,
& Edmond ne donnant pas de ses nouvelles , il
n'y eut aucune Lettre.)

CCXIII. ME Du Canada , 1768.

EDMOND , à PIERROT.

[Il me fait le récit de sa fuite , & de son séjour
parmi les Sauvages.]

Si tu t'intéresses encore au Monstre ,

Tome IV.

G

74 *LE PAYSAN PÉRVERTI ;*

c'est lui qui t'écrit. Après mon crime, on me fit conduire à Londres; j'espérais que la mer m'engloutirait en passant, & je me laissai embarquer sur le paquebot. La Capitale d'Angleterre ressemble trop à Paris, je m'y crayais encore, j'ai à Portsmouth, où il se faisait un embarquement pour un voyage autour du monde. Je me dérobai à mon Garde, & je donnai de l'argent à un Capitaine, pour qu'il me reçût à bord. Je partis. Arrivé dans la mer du Sud, je crayais que le scorbut m'enporterait; il me respecta; c'est une mort infâme, telle que ma vie, que le Ciel me réserve. Je descendis à terre dans le Pays des *Patagons*, & je me suis vu entre deux de ces grands Hommes, doux comme des Agneaux, parce qu'ils n'ont pas encore nos passions & nos vices. J'ai erré dans un pays couverts d'arbres de haute-futaie; puis j'ai passé une rivière, & j'ai trouvé un pays nud, sans habitans, sans eau-douce, & dont la terre est imprégnée de sel; cette terre maudite me sembla faite pour moi; j'y voulais mourir; on me força d'en sortir: J'ai passé par le *Chili*, la patrie d'Hommes courageux, devenus cruels par les maux qu'on leur a faits; mais aucun d'eux n'a voulu me punir; une marque de réprobation in-

primée sur mon front , comme à Caïn , empêche qu'aucun être vivant ne me touche. J'ai vu l'Île de *Juanfernandès* , & je m'y suis caché pour y être abandonné : je couchais à l'air , & les chiens voraces qui desolent cette terre, heureuse sans les Européens , ne m'ont pas dévoré. On m'a retrouvé , & leurs aboiemens m'ont fait découvrir , comme la bête fauve lancée par le limier ; l'on m'a reporté dans le vaisseau. Enfin j'ai été débarqué dans le Canada , cette nouvelle Colonie Anglaise , qui était Française auparavant. Dès que j'ai joui d'un peu de liberté , je me suis enfui chés les Nations Sauvages : Le Huron , l'Iroquois , l'Illinois , le Sious , l'Algonquin m'ont dédaigné ; mais les Elkimaus m'ont reçu , parce qu'ils étranglent leurs Pères , lorsqu'ils sont caducs : je suis au milieu d'eux ; ils n'ont point horreur d'un parricide : Je vis avec eux comme une bête féroce ; mais je pleure mes crimes ; mes Hôtes n'ont point de remords ; le Vieillard las de la vie , descend gaîment au tombeau , & c'est un acte de piété filiale qu'il exige de ses Enfans , que l'action qui lui donne la mort : mais moi.

Heureux temps , où j'errais dans tes campagnes solitaires , ô S** ! où je ne désirais pas ces plaisirs trompeurs qui

76 *LE PAYSAN PERVERTI,*

m'ont perdu, vous ne reviendrez plus! Repos, tranquillité, contentement intérieur, Je ne vous goûterai plus! mon âme, comme une terre abandonnée à l'avidement Mercenaire, est effétée. . . . Détéstabile urbanité, qui multiplie nos besoins & raffine les plaisirs, ah! que tu fais de malheureux! Prétendue barbarie, précieuse grossièreté, reviens, ah reviens! ramène-nous les glands & les forêts! les Hommes (car ce n'est plus moi) les Hommes y trouveront plutôt le bonheur, que dans ces gouffres de fange, de fumée, de vices & d'horreurs, qu'on nomme Villes, & qui ne sont que les cachots & la malaise du Genre-humain. . . . Ignorance! précieuse ignorance, pourquoi, comme Adam, ai-je voulu te perdre, & acquérir la science du mal & du bien! . . . O mon Père! qu'avez-vous fait? c'est vous qui m'avez arraché de votre sein paternel, pour me jeter loin de vous.... Je ne m'en suis plus rapproché, que pour y porter le poignard.... Malheureux! est-ce à toi de troubler sa cendre! Pardonnez, ô mon Père! pardonnez, . . . Me pardonner! monstre que je suis, ne vois-je pas ma Mère qui l'en empêche, & qui me redemande sa Fille!... Ils ne peuvent pas me pardonner; je suis perdu, perdu pour jamais...

O Seine que ne m'engloutissais-tu , que ne me couvrais-tu de tes ondes , au lieu de me porter dans le séjour des plaisirs perfides , & des remords trop vrais , qui suivent le crime !... Et les mères , les mères n'ont pas ouvert leurs abîmes profonds , pour absorber un Monstre couvert du sang de sa Sœur ; qui s'est inhumainement abreuvé des larmes d'une Amie ,... & qui pour n'avoir rien d'innocent , après avoir deshonoré sa Famille , a poignardé une Femme qui lui avait sauvé la vie... O vous tous qui m'avez fait du bien , vous en êtes punis ; & sans doute cette punition est juste. . . . Il faut étouffer les Méchans... Que de forfaits j'ai commis : si ma pensée s'y arrête , elle erre comme sur un océan immense !... Mes crimes , comme un feu brûlant volaient devant moi , & séchaient sur pied la vertu , l'honneur , tout ce que m'avait donné de biens l'amour & l'amitié. . . . Vous que je ne nommerai plus ! ô vous que j'ai souillée... Manon , dont mes vices ont causé la mort... Infortunée que j'ai corrompue & poignardée !... Zéphire , à qui j'ai arraché la vie ! tous mes Amis que j'ai attristés ; & toi , ô mon... (je ne suis plus ton Frère)... soyez pour mon cœur le plus affreux des supplices... Je n'enbrasse que ton ombre , ô Gaudet !

G 3

78 *LE PAYSAN PERVERTI ;*

je m'attache à ton ombre plaintive ; je la vois dans ces vastes solitudes errer autour de moi , & secouer sur ton malheureux Ami , la rage & le desespoir... Adieu. Dans peu j'aurai passé comme l'ombre : mes jours seront ceux du Méchant , dont il ne reste aucun souvenir.

Apostille. J'ai remis cette Lettre à un Marchand Français qui retourne à Paris , sans espoir qu'elle te soit rendue.

De Paris , *CCXIV.^{ME}* reçue dans le même
le temps que la précédente.

ZÉPHIRE , à Madame LOISEAU.

[Elle fait un voyage à Paris pour affaires , dans le temps que madame Parangon venait de retourner à Av^{us} , après avoir achevé l'éducation du Fils d'Ursule.]

AVEC le temps , les passions s'éteignent , dit-on : C'est aparement l'ordinaire. Pour moi , depuis que je suis à Paris , l'aparente tranquillité dont je jouissais avec vous , s'est évanouie ; tout ici me rappelle Edmond. Je ne l'ai pas revu depuis ce jour ce jour cruel , le commencement de tous les malheurs qui l'ont accablé depuis , & qui l'ont rendu méconnaissable ! . . . Mes yeux se fixent avec avidité sur tous les Infortunés que je rencontre ; il me semble que je vais le découvrir sous la livrée de la plus affreuse misère O mon Amie , mes pressen-

timens ne me trompent guère. Vous vous souvenez de la nuit qu'il passa par Av** ; j'ouvris la fenêtre , tandis qu'on parlait de lui , comme pour le voir arriver , & le Malheureux était audeffous ; l'obscurité m'enpêcha de l'apercevoir. . . . Je ne fais pas si j'ai conservé beaucoup de ces attraites qui me firent autrefois rechercher : quel bonheur ne serait-ce pas pour moi de les employer à faire à Edmond, tel qu'il est, un sort que d'autres pourraient envier ! Ah ! qu'il soit défiguré , mutilé, je n'en serai que plus tendre ! puisse-je, puisse-je lui prouver, que fût-il l'horreur même, je l'adorerai toujours ! . . . Voilà les pensées qui m'occupent à-tout-moment.

Jugez , mon Amie , si d'après cela ; je dois être fort sensible aux cajoleries du Marquis De *** ? Je dis *cajoleries* ; car quoi qu'il soit assez libre , & que je loge chés lui , comme vous m'avez tous engagé à le faire , il n'a pas encore manqué le moins du monde aux égards qu'il devrait à son Égale. Il est vrai que la présence du jeune Comte , de cet aimable Jeune-homme qu'a formé notre incomparable Amie , serait un renpart assuré contre le cynisme du Père. Le Marquis l'adore ; il est fier du mérite d'un pareil Fils. Il songe à le marier. Il

80 *LE PAYSAN PERVERTI,*
le présenta dernièrement à la Cour :
une Duchesse, mère d'une Fille char-
mante, parut le remarquer ; elle l'en-
tretint, & en fut si contente, qu'elle l'en-
mena chés elle, & que depuis ce temps-
là, il y va tous les jours. Je sais qu'il
écrit à sa petite Maman (comme il l'a-
pelle toujours, même ici), & qu'il ne
se conduit encore que d'après ses con-
seils : ainsi l'on ne peut que bien espérer.
Je n'entrerais là-dessus dans aucuns dé-
tails ; vous êtes à l'une des sources.

Mes affaires avec les Fermiers de cam-
pagne, & les Locataires des Maisons
à la Ville de M. Trismégiste sont fort
avancées. J'ai fait des remises aux plus
Pauvres ; & comme je ne puis toucher
aux fonds, qui par la volonté du Défunt,
appartiennent à mon Fils, j'ai, autant que
je l'ai pu, légitimé la possession de cette
fortune, en restituant sur les revenus
aux Héritiers naturels. Je viens de marier
deux Nièces, qui sont les seules Parentes,
assez proches pour hériter, & je leur
donne à chacune vingt mille écus, dont
un tiers comptant, un tiers dans deux
ans, & l'autre tiers dans six. Cela me
gênera ; je ne jouirai de rien ; mais je
crais me devoir à ces privations. J'en
suis même dédomagée dès-à présent, par
les amitiés que je reçois dans les Familles

alliées à celle de mon Mari : auparavant, on ne me regardait qu'avec contrainte.

Ma Chère , mille respects à Madame Parangon ; & dites à nos Amis combien je les desire.



CCXV.^{ME}

Réponse de LAURE.

[Première proposition d'une alliance bien
malheureuse.]

C'EST au nom de Madame Loiseau ; qui est indisposée , que je tiens la plume : N'espere plus rien , ma chère Zéphire ; on vient de recevoir une Lettre par un vaisseau de retour de l'Amérique. Edmond n'est plus pour nous. D'ailleurs , une Autre que toi aurait des droits plus anciens & plus sacrés. Je n'entrerais pas dans de plus grands détails ; tu pourras voir la Lettre ; Pierre en envoie copie à M. le Marquis De*** , dans la vue de l'engager à faire ce qu'il pourra pour l'Infortuné. Mondieu ! que ce Garçon-là fait couler de larmes ! Il est des êtres nés pour le tourment des autres ; encore ne voudrait-on pas , au prix de la félicité la plus complète , être indifférent à ce qui les regarde.

Mon Amie , Madame Loiseau me disait tout-à-l'heure , que l'Infortuné

82 LE PAYSAN PERVERTI,

avait eudès l'instant de la naissance de ma Laure & de Parangon, le projet de les unir un jour. A ce propos-là, il m'est venu une idée : Ton Zéphirin & la charmante Edmée-Colète, ne seraient-ils pas, l'un pour l'autre deux Partis bien assortis ? Vous réuniriez ainsi dans d'autres vous-mêmes, ce que le sort a toujours séparé, le sang d'Edmond, celui de *l'adorable Femme*, & le tien, ma Chère ? Pense à cela : Madame Loiseau est folle de la petite Edmée ; c'est la Maman trait pour trait ; & si elle avait un Fils en âge, je n'oserais parler pour le tien devant elle.

Madame Parangon nous a fait part de ce qui se passe au sujet du jeune Comte. Madame la Duchesse De **** le desire pour Gendre. Mais quoique le Parti soit très-avantageux, que la petite Demoiselle (qui n'a que douze ans) soit de la plus séduisante figure, le Comte a déclaré qu'il ne profiterait de l'honneur qu'on voulait lui faire, qu'autant qu'on retirerait mademoiselle de **** de l'Abaye de Panthemont, où elle était, pour la remettre entre les mains de M.^{me} Parangon. Je l'approuve fort : les Femmes sont charmantes à Paris, mais bien mal-élevées : j'aimerais presque autant la façon de penser qu'on t'avait donnée ; la pudeur y perdrait, mais notre sexe aurait moins d'aigreur & de ce

dangereus panchant à commander ,
qui fait le malheur des deux sexes. Infor-
me-toi si l'on accepte la condition. Je
serais charmée d'être la première à an-
noncer ici une bonne nouvelle.

CCXV I.^{ME} Réplique.

[Madame Parangon est choisie pour élever la
jeune D.^{lle} que le Fils d'Urfule doit épouser.

MA chère Laure : Madame la Duchesse
consent à remettre sa Fille à notre respec-
table Amie. Mais je n'ose te répondre
que cette nouvelle soit bonne , & fort
agréable pour notre société : L'on veut
que Madame Parangon vienne à Paris.
Un côté de l'hôtel , où elle sera parfai-
tement libre avec son Élève , est déjà
meublé : les Jeunes-gens pourront se voir
sous ses yeux , & rester ensemble aussi
longtemps que les devoirs du Com-
te le lui permettront. C'est l'enthou-
siasme que le Marquis a montré , qui a
décidé la Duchesse ; il n'a parlé de Ma-
dame Parangon , qu'en la mettant au-
dessus de l'humanité. S'il s'agissait de
toute autre , il y aurait à craindre que la
trop grande idée qu'il en a fait prendre ,
ne nuisît à son mérite réel ; mais avec
notre Amie , l'on n'a rien de pareil à re-
douter ; elle est au-dessus de l'exagéra-

84 LE PAYSAN PERVERTI,

tion. Je pense qu'elle laissera les Enfans avec vous , jusqu'à ce qu'elle ait vu le train que prendront ici les choses : dumoins c'est mon sentiment. Il est inutile de te dire que son arrivée retardera mon départ d'ici.

Ton idée au sujet d'Edmée-Colère & de Zéphirin m'était déjà venue ; mais je n'ai jamais osé en entretenir Madame Parangon ; un je ne-sais-quoi , mal-aisé à définir , m'en a toujours empêchée. Cependant , c'est ce que je desire à-présent le plus au monde.

M. le Marquis fait des démarches au sujet de l'Infortuné. Il a trouvé à la Cour les Capitaines de deux Vaisseaux destinés pour l'Amérique , qui doivent relâcher sur les côtes du pays où est Edmond : Il leur a fait expédier des ordres pour le ramener de gré ou de force , en leur recommandant néanmoins de le ménager , & de le traiter avec tous les égards possibles. Mais nous attendrons encore longtemps l'effet de ces démarches. Peut-être les fait-on trop tard !

Tu me dis au sujet d'Edmond , qu'une *Autre à des droits*. Je le fais : je subordonne les miens à ces *droits plus sacrés*

Marque-moi le jour du départ : je veux aussi le savoir la première.

CCXVII.^{ME} Répartie.

[Madame Parangon retourne à Paris.]

ELLE part Jeudi 16 : les Enfans nous restent. J'en suis charmée : je tâcherai de faire naître l'attachement que je desire : je ne veux pas que des Étrangers inconnus , viennent un-jour se mêler avec nos Enfans ; d'ailleurs cette innocente passion m'amusera. La Petite **** (1) s'en retourne avec notre Amie , pour être à-portée de sa Mère, qui vient de perdre deux autres-Enfans qu'elle avait. Fanchète accompagnera sa Sœur , & M. Quinci passera le temps de l'absence de sa Femme avec nous. Je ne t'écris que ces deux lignes. Adieu , ma Zéphire.

(1) C'est la Fille qui devait le jour à la tromperie dont il est parlé, Lettres CXLIV , CXLV & CXLVI.

CCXVIII.^{ME}

Z É P H I R E , à L A U R E .

[Succès de madame Parangon avec son Élève : Il continue d'être question d'un mariage auquel on ne devait pas songer.]

TOUT se passe ici comme je l'avais prévu : notre Amie est adorée : La petite Demoiselle commence à lui être aussi attachée que peuvent l'être Edmée-Colè-

te, Laure, & le jeune Comte. Les Instructions solides sont égayées par les Arts agréables, sur-tout par la peinture, & Madame la Duchesse est enchantée des progrès de sa Fille. Elle laisse notre Amie maîtresse absolue, depuis qu'elle connaît parfaitement sa manière; & lorsqu'elle mène la Jeune-personne en ville, toujours la Gouvernante l'accompagne.

Tu auras beau-champ pour ce que tu projètes; Madame Parangon est si occupée auprès de Mademoiselle de***, qu'elle différera longtemps encore à demander les Enfans. Elle panchait néanmoins pour prendre Edmée-Colète; mais elle a fait réflexion que sortant souvent avec la Duchesse, il y aurait un égal inconvénient à mener cette Enfant avec son Élève, ou à la laisser seule. Elle avait bien bien jeté les yeux sur moi; mais comme je ne saurais m'enpêcher de souhaiter vivement l'exécution de ton projet, pour mon Fils, avec la Fille d'une Personne que j'estime plus que tout au monde, je ne me suis pas prêtée; j'ai dit que je comptais m'en retourner bientôt. Fanchète, de son côté, ne peut rester longtemps ici; ainsi la Petite vous demeurera d'autant plus sûrement, que notre Amie dit elle-même, que ce n'est que pour la satisfaction qu'elle la voulait

avoir, puisqu'elle la trouve aussi-bien sous la conduite de madame Loiseau, que sous ses yeux à elle même.

On serait assés tranquille ici : mais... tout y rappelle l'Infortuné. Les vaisseaux sont partis : quand reviendront-ils?... Je r'enbrasse bien tendrement, ma chère Laure.

(Intervale de six mois, sans Lettres qui se soient retrouvées. Il y en eut cependant quelques-unes, à ce que je sus dans le temps, de madame Parangon & de M. Loiseau, ainsi que de Zéphire & Laure.)



C C X I X . M E

PIERROT, à M. ME PARANGON. •

[Tableau trouvé dans l'Eglise de S* *.]

MLADAME : Voici une chose qui vient de me surprendre étrangement, ainsi que tout le Village. Ce matin, on a trouvé ouverte la grande porte de notre Église, qui ne ferme en - dedans qu'au verrou. On a soigneusement regardé s'il n'y avait pas quelque desordre de commis : point : mais on a apperçu à l'Autel Saint-Edme, un Tableau de quatre piéds de haut, sur deux & demi de large, représentant un Homme qui poignardait une Femme. L'Homme ressemble à l'Infortuné ; la Femme à Ursule. Il y a encore trois au-

tres Figures dans le Tableau, deux de Femmes; dont l'une vous intéresse, madame, & l'autre Madame Zéphire. En-haut est un Ange qui tient une épée flamboyante : les deux Femmes tendent les mains en suppliant pour détourner le coup qu'il va porter : au-bas, sous les pieds de l'Infortuné, on voit un gouffre de feu qui s'entr'ouvre. Je ne fais, ma chère Dame, que penser, ni que dire : Qui peut avoir mis-là ce Tableau, si ce n'est le Malheureux ? . . . Mais peut-il être en France ? est-il possible qu'il y soit revenu ! Je ne le fais pas, ignorant les distances & quels moyens l'on peut avoir, pour passer du Nouveau-monde & de chés les Elkimaus, dans celui-ci, & jusqu'à notre pauvre pays. M. le Curé & M. le Bailli (c'est M. le Conseiller, qui vient exprès rendre ici la justice tous les mois, & qui nous fait beaucoup d'amitiés à moi & toute notre famille) ont dit que le Tableau fesait un beau morceau. Quant à moi, je ne m'y connais pas, mais je trouve que les Personages (comme disent ces Messieurs) sont tout-comme s'ils étaient en vie, & l'on dirait qu'ils vont parler. Or, il me semble que mon pauvre Frère n'ayant qu'une main, & ayant négligé si longtemps son état, ne peut guères l'avoir fait. Mais au surplûs, Madame

tout

tout ça , comme sur le reste , je ne me crais pas en état de rien décider. Dieu peut tout. J'ai cru vous devoir informer au plutôt de tout ça , ma chère & bonne Dame, à-celle-fin de vous demander , si vous consentez que le Tableau reste là où il est. M. le Curé panche pour qu'il reste ; mais M. le Bailli pense qu'on ne peut rien faire sans votre aveu , à-cause de ressemblances. Ainsi , Madame , c'est à vous qu'on s'en rapporte là-dessus. J'ai l'honneur d'être , en attendant votre décision , Madame ,

Votre , &c.



CCXX.^{ME}

Réponse de ZÉPHIRE.

[Madame Parangon demande le Tableau.]

JE vous écris au lieu de notre respectable Anie, mon chér Pierre ; & je commence par vous témoigner notre étonnement à toutes-deux : il est égal au vôtre. Cependant nous ne croyons pas pouvoir douter que le Tableau ne soit d'Edmond ; sûrement il est de retour. Cela peut être , selon Monsieur le Marquis : les gens d'un Vaisseau peuvent avoir trouvé l'Infortuné parmi les Sauvages , l'avoir pris , & l'avoir débarqué ; il peut être venu à Paris , avoir fait le Tableau , l'avoir porté , roulé jusqu'à S** , où il aura

Tome IV.

H

90 LE PAYSAN PERVERTI,

mis le cadre , & l'aura placé : mais tout cela n'en est pas moins surprenant. M.^{me} Parangon pense que le Tableau doit rester où il a été consacré. Mais elle souhaiterait le voir , & qu'on le lui fît parvenir , en prenant les plus grandes précautions pour qu'il n'y arrive aucun accident ; afin de voir & faire juger par les Maîtres de l'Art , s'il est aussi beau qu'on le dit : il sera très-religieusement renvoyé.

A-présent , mon chér Pierre , que je vous parle un-peu en mon nom. Je crains que mon Amie ne veuille avoir le Tableau , que pour donner un aliment à sa douleur : cette douleur est son seul plaisir (passez-moi l'expression). Tous les momens que lui laisse son Élève , elle les employe à servir les Pauvres dans les Hôpitaux & dans les Prisons. Je l'accompagne. A chaque visage nouveau , je la vois tressaillir , le fixer , & détourner les yeux chargés de larmes. Je suis tendre , sensible , mais notre respectable Amie est une mère , comparée à un faible ruisseau. Je crains pourtant que nous pourrions bien chercher Edmond où il n'est plus : s'il peint , s'il a repris l'exercice de son Art , & qu'il y excelle , sa façon-de-penser est donc un peu moins renbrunie ? Sans en parler à Madame Parangon ,

ferai des informations parmi les Artistes : & si je le découvre , je fais bien ce qu'il faudra faire.

Adieu , mon chér Pierre. J'embrasse votre Femme de tout mon cœur , ainsi que vos aimables Enfans. L'Aîné commence à vous seconder , je crains ? votre Fille qui le suit , me paraît être le portrait de sa Mère : elle ne connaît pas le prix de ses charmes ; qu'elle l'ignore toujours : le premier mouvement de vanité qu'ils inspirent à une Jeune-personne , est un pas vers la corruption. Je suis, &c.

CCXXI.^{ME}

PIERROT , à M.^{ME} PARANGON.

[Rencontre que je fais en venant des Tombeaux : sculpture que j'y vois : j'envoie le Tableau.]

MADAME : Si le Tableau n'est pas de l'Infortuné , c'est au moins lui qui l'a apporté , car il est dans le pays. Un de ces soirs , en revenant des tombes de nos Père & Mère , j'entendis marcher derrière moi. Je m'arrêtai ; on s'arrêtait ; je marchai , on marchait ; & ça par trois fois différentes. Je ne suis pas peureux de mon naturel ; & puis d'ailleurs , Madame , Dieu voit tout ; je retournai sur mes pas ; ça se jeta de côté pour me laisser passer ; & quand je fus passé ,

j'entendis proche la marre , un soupir qui me fit tressauter. — Oh ! est-ce toi , mon malheureux Frère ? me suis-je mis à crier : que je re voye aumoins une fois encore , ne fut-ce que pour te tremper de mes larmes ! Oh viens ! les voila qu'elles coulent , & tu l'entens bien à mes sanglots— ! Et voila , madame , qu'aparement ça s'était éloigné pendant que je parlais en pleurant : car j'entendis d'audelà de la marre , ou je crus entendre , une voix étouffée , qui disait : *Jamais , Jamais !* Je courus de ce côté-là , & je traversai l'eau jusqu'à la ceinture , pour couper au plus court. Mais je n'entendis plus ni marcher , ni soupirer. Je m'en revins dans un pauvre état , ma chère Dame , mais je ne dis rien chés nous... Si j'étais retourné aux tombeaux , comme ça me le disait dans mon intérieur , j'aurais vu une chose bien-plus extraordinaire. Une bonne Veuve , avec son Fils & sa Fille , dont le plus avancé n'a que quinze ans , qui demeurent tout-près du Cimetière , virent sur la tombe de mon pauvre Père , comme une chandelle. Et au lieu d'avertir quelqu'un des Voisins , les voila tous-trois à trembler comme la feuille. La chandelle fut à la même place depuis l'heure à peu - près que j'étais rentré chés moi , jusqu'à un

VII.^{me} P A R T I E. 93

heure avant-jour. Et de temps à autre, on entendait comme de petits coups de marteau : ce qui redoublait bien la frayeur de la Veuve & de ses deux Enfans, qui ne dormirent pas de la nuit. Sur le matin quand il fut bien jour, voila qu'ils ont été, non pas voir ce que c'était, mais avertir les Voisins, qui sont venus me chercher. Je suis alé avec eux, & nous avons trouvé attaché & scellé sur la tombe de mon pauvre Père, une petite double figure en marbre, dont la première couchée, languissante & décharnée, représentait le respectable Vieillard; & l'autre à ses pieds le visage prosterné sur la poussière, était l'Infortuné lui-même : & sur la base ou piédestal étaient ces mots ici : *PARRICIDA FURIIS AGITATUS, INDIGNUSQUE VENIA, POSUIT OPT. PAR. SIGNUM PÆNIT.* Ce que Monsieur le Curé a expliqué : *Le Parricide, agité des Furies, & indigne de pardon, a mis sur la tombe de son bon Père, ce signe de repentir.* Et sur la tombe de notre bonne & vénérable Mère, était aussi en marbre & scellé, un Serpent, qui mordait au sein une figure de Femme mourante, avec ces mots : *QUEM FOVIT SINU, INTEREMIT MORSU : Il a déchiré le sein qui l'a porté.* Je ne saurais vous exprimer l'étonnement

94 *LE PAYSAN PERVERTI,*

de tout le monde, Madame : pour moi, les larmes me sont coulées le long des joues comme deux ruisseaux : je me suis mis à genoux, pour prier nos Père & Mère pour l'Infortuné & pour moi. Je vous envoie le Tableau, Madame : peut-être souhaiteriez-vous de voir les deux Sculptures ; mais comme elle sont scellées, je n'ose porter le marteau sur les Tombes de mes Père & Mère, ni attenter au vœu de l'Infortuné. Je suis, &c.



CCXXXII. ME

Réponse de ZÉPHIRE.

[Mérite du Tableau : Edmond traîne sa vie dans la misère.]

LE Tableau est réellement un chef-d'œuvre ; on l'a jugé tel ici. Rien n'y manque, coloris, vigueur, grâces, beauté de têtes, vagues des draperies, mollesse de pinceau, & le reste ; tous les Artistes l'ont admiré. Le Marquis voulait le garder, en faisant à votre Église un présent assez considérable, qui en aurait tenu lieu ; mais Madame Parangon regarderait cela comme une sorte de sacrilège ; elle veut qu'il soit renvoyé, après qu'elle y aura fait mettre un riche cadre, autour de celui de bois, qu'on laissera par respect. Mon Amie, en le voyant, n'a

VII.^{me} P A R T I E. 95

pas douté qu'il ne fut d'Edmond ; elle y a reconnu sa manière perfectionnée. Mais si elle en avait pu douter , ce que j'ai trouvé en desasant le câdre , l'en aurait convaincue ; c'est le nom d'Edmond , avec l'épithète de *Monstre*, qu'il se donne depuis la mort d'Ursule.

Ce que vous nous marquez de votre rencontre nocturne , nous a causé une forte de terreur. Si les Sculptures valent le Tableau , elles doivent faire des morceaux excélens. Mais vous avez bien fait de n'y pas toucher.

Nous crayons qu'Edmond est à Paris ; mais jusqu'à-présent nous n'avons pu rien découvrir ; on ne connaît pas d'Homme privé d'un bras dans tous les Artistes de la Capitale : nous nous sommes assurées qu'à l'... où il a travaillé autrefois , du temps que je fis sa connaissance , l'on ne peut se passer de ses deux mains. L'on vit bien , il y a quelques semaines , un Homme mal-vêtu , qui paraissait étranger , s'arrêter devant l'Hôtel de M. le Marquis , & regarder curieusement ; mais cet Homme n'avait qu'un œil & deux bras. Ce n'était donc pas lui. Moi-même , l'un de ces jours , j'ai dans un galetas porter quelques secours à un Moribond , dont la vue me causa beaucoup d'émotion , une barbe rouffue lui cachait le visage ; mais il avait un son de

96 *LE PAYSAN PERVERTI,*

voix nazillard & sépulcral qui ne ressembloit en rien à la voix d'Edmond : & d'ailleurs , mon cœur ne l'aurait-il pas reconnu ? Ce Malheureux ne me voyait pas ; il agissait naturellement. Cependant je me sentis agitée.... Mais ce ne pouvait être Edmond. Je revins le jour suivant ; ce Pauvre n'y était plus ; l'on ne savait ce qu'il était devenu. — Mais il est mourant (dis je à l'Hôtesse ? — Madame (répondit-elle) depuis que cet Homme loge ici , je l'ai vu dix-fois comme prêt à rendre l'âme , & se lever quelques heures après pour travailler à la Peinture. — A la Peinture ! (me suis-je écriée.) — Et à la bonne Peinture (a repris l'Hôtesse :) jé suis bien fâchée qu'il m'ait quittée ; car je comptais me faire tirer. — Mais a-t-il deux bras ? — Il est incomodé du gauche , à ce qu'il semble—. Edmond ne l'a pas du-tout. Mondieu ! je suis desolée de n'avoir pas retrouvé cet Homme. J'ai bien engagé la Femme à me faire avertir , s'il revenait , ou qu'elle pût le découvrir. Enfin hier , mon Amie revenait à pied avec sa Sœur d'une maison voisine ; elle sentit qu'on touchait sa robe ; en se retournant , elle vit un Homme qui portait le bord à sa bouche. Mais cet Homme avait ses deux bras. Il se retira sur-le-champ & fort-vîte. Fanchère , qui le vit très-bien , assure que ce n'était pas le même

VII.^{me} P A R T I E. 97

même qui passa par Semur. Voila tout, jusqu'à-présent, mon chère Pierre. Il paraît que vous avez été plus proche que moi de l'Infortuné; mais qu'il nous évite tous également. Je suis, &c.



CCXXIII.^{ME}

LAURE, à ZÉPHIRE.

[Les Enfans reçoivent leurs portraits d'un Pauvre privé d'un œil & d'un bras.]

EDMOND est en France, il est ici; rien n'est plus sûr; & c'est lui que vous avez secouru, je crains; il s'occupait à la peinture, par les motifs que vous avez vus. Hier nos Jeunes-gens se promenaient seuls dans le verger; les Enfans de M. Loiseau n'étant pas avec eux. Un Homme qui n'avait qu'un bras véritable, mais dont le gauche était postiche, s'est présenté à un endroit où le mur est tombé depuis quelques jours, & leur a demandé l'aumône en pleurant. Ils en ont tous été si émus, qu'ils n'ont jamais rien éprouvé de pareil. Parangon s'est avancé le premier, & a enhardi les trois autres; il lui a donné une pièce de monnaie. Ma Laure n'en ayant pas, & ne sachant que donner, lui a présenté un mouchoir tout neuf, & fort beau; Edmée Colète, cette charmante Enfant, lui a dit:—Bon Vieillard,

Tome IV.

I

98 *LE PAYSAN PERVERTI,*

ne pleurez pas tant ; vous n'avez plus qu'un œil , & il est bien rouge ; vous pouvez le perdre comme l'autre : tenez , voilà mon étui d'argent , & mon brasselet ; & si vous voulez mes boucles...

— Non , mon Enfant (a répondu l'Homme) je n'accepte qu'une chose , c'est votre brasselet—... Elle le lui a donné ; & le Pauvre , en le recevant , l'a baisé. — Et moi , a dit votre Fils , ne donnerai-je donc rien au Bonhomme ? Voilà ma Montre ; elle ne va pas , mais elle coûte plus de vingt-quatre sous : Oh ! que je voudrais qu'elle fût de l'argent , ou de l'or , elle serait toujours pour vous , Bonhomme , car vous êtes bien pauvre , & bien affligé ! — Vous l'avez dit , mon Enfant (a répondu l'Homme :) mais je ne veux pas recevoir de vous , sans vous donner aussi : tenez , mes charmans Enfans , voilà de petits Tableaux qui vous feront plaisir : Voudriez-vous me dire auparavant vos noms—? Parangon s'est nommé ; & le Pauvre s'est couvert le visage de sa main. Ensuite ma Laure : il a levé les yeux vers le Ciel en soupirant (car il n'échappait rien aux Enfans de tout ce qu'il faisait.) Edmée-Colète a dit à son tour : — Et moi , bon Père , je suis Edmée-Colète ; ma chère Maman m'a laissée ici avec sa bonne Amie madame Loiseau ,

qui m'aime de tout son cœur , & la Maman de ma bonne amie Laure , qui m'aime bien aussi : si je n'avais pas une Maman comme je l'ai , je ne souhaiterais rien ; mais.... je desire bien Maman !.... Si vous la connaissiez !.. Ah ! si elle vous voyait , elle vous ferait du bien , car elle aime tous ceux qui souffrent.... Mon-dieu (a-t-elle dit aux autres) que nous sommes simples ! Nous n'avons qu'à mener ce bon Père à la maison : on le soulagera , comme on fait tout le monde qui en a besoin—. Le Pauvre a remercié , & a demandé le nom de votre Fils ; qui lui a répondu , que sa Maman était Madame Zéphire , & qu'elle était à Paris avec la Maman de sa chère Edmée-Colète. Le Pauvre a dit : —Je ne vous entens pas , mon Fils : votre Maman—? Et l'Enfant a répété. Parangon voyant l'étonnement du Pauvre , a confirmé ce que disait votre Fils. —Elle est morte (a repris le Pauvre). —Dites , qu'elle a manqué de mourir (a répondu Parangon) : elle fut blessée par mégarde , de la main d'un Homme qu'elle pleure , & que nous pleurons tous ; il crut l'avoir tuée ; mais elle a guéri. — C'était donc elle—! (a dit le Pauvre à-demi-bas.) Il a donné les petits Tableaux , & s'est retiré précipitamment. Les Enfans les ont

admirés d'abord , sans s'y reconnaître : mais enfin Parangon qui regardait celui de Laure , lui a dit : — Mais c'est ton portrait , mon Amie ! & c'est aussi le mien que j'ai — ! Edmée-Colète s'est écriée : — Voilà celui de Zéphirin ! & celui-ci me ressemble — ! Chacun avait son portrait en miniature , mais admirablement peint. Malheureusement nos Jeunes-gens se sont amusés fort longtemps à les considérer , avant que de nous les venir montrer : en-outre , il n'y avait à la maison que madame Loiseau & moi ; son Mari étant à l'Audience , M. Quinci à la chasse , & les Domestiques occupés aux travaux de la campagne. Il est même assez probable qu'Edmond , si c'est lui , comme on n'en saurait presque douter , avait profité de toutes ces circonstances , dont il s'était facilement instruit.

Voilà , ma chère Zéphire , de quoi vous guider dans les recherches que vous ferez désormais.

L'inclination de ton Fils & de la petite Edmée Colète se développe de jour en jour davantage : madame Loiseau & moi , nous n'entretiens Zéphirin que d'Edmée-Colète , & réciproquement celle-ci , que des qualités de Zéphirin. Je suis sûre que nous réussirons ; & puisque ce projet te flatte , tu peux y compter. Mais

VII.^{me} P A R T I E. 101

j'approuve qu'on n'en parle pas de si-tôt à Madame Parangon : il faut lui ménager le plaisir de la surprise.



CCXXIV.^{me} Réponse.

[Zéphire a vu Edmond sans le reconnaître :
elle raconte un songe.]

IL n'avait qu'un œil !... Ah-dieu ! je l'ai vu , & mon cœur ne l'a pas reconnu ! Jamais je ne m'en consolerais !... Il croyait m'avoir ôté la vie !... Si j'en juge par mon cœur , qu'il doit avoir souffert de cette cruelle idée !... Ma chère Laure ! cette nuit , occupée de ta Lettre , de cet instinct de la nature qui a porté nos Enfans à secourir leur Père , la jeune Edmée-Colète , à montrer à celui pour qui sa Mère a des sentimens si tendres , une compassion plus vive que la liaison du sang elle-même n'en inspire , cette nuit j'ai fait un songe que je ne puis me rapeler sans horreur. Eh ! qu'est-ce qu'un songe ? me diras-tu. Mon Amie , je fais bien que c'est une illusion vaine : mais enfin , cette illusion est dans la classe des possibles , & après ce qui nous est arrivé , il faut s'attendre à tout.

Il me semblait qu'on fesait les préparatifs du mariage d'Edmond & de sa Cousine : Tout était prêt ; la joie qui régnait dans nos cœurs , se peignait sur

nos visages : A cet instant même , deux Monstres hideus se sont avancés ; l'un a faisi Edmond , & lui montrant sa Cousine avec un rire affreux, il l'en a séparé , pour l'aler dévorer à ses yeux : l'autre , se plaisait à tourmenter madame Parangon elle-même , & malgré nos cris & nos efforts pour la délivrer , il l'a jetée dans un gouffre sans fond. Ces Monstres sont ensuite revenus sur Edmée-Colète & sur Zéphirin ; ils alaient les dévorer tous-deux à-la-fois : j'ai voulu les secourir ; ils m'ont frappée moi-même. Je me sentais défaillir ; l'excès de ma douleur m'a réveillée ; mais l'impresion était si profonde , que j'ai eu peine à me persuader que ce ne fût qu'une illusion.

Ma Laure , il est inutile de te recommander , ainsi qu'à tous nos Amis , de faire une garde exacte , pour tâcher de surprendre ce cruel & chér Homme qui nous fuit , & se punit trop des fautes de l'ivresse & de la fragilité. De notre côté, nous ne négligeons rien ici. Adieu , ma Laure. Je suis bien triste !

P. S. Je r'ouvre ma Lettre que j'avais déjà fermée , pour te faire part d'une étrange aventure qui vient d'arriver : Je revenais de faire les bonnes-œuvres de notre respectable Amie , lorsqu'au coin de la rue des Prouvaires & de celle des deux-

Écus, j'ai vu beaucoup de monde ras-
semblé ; je me suis approchée : c'était
une Femme qui venait de tomber par
la fenêtre ; en voulant fuir un Homme
qui la poursuivait pour la fraper ou la
tuer peut-être , à-cause de l'état où
elle avait mis sa santé. J'ai voulu voir
s'il n'y a pas quelques secours à donner à
l'Infortunée ; elle respirait encore ; je l'ai
fait promptement remonter chés elle , &
j'ai envoyé avertir un Chirurgien & un
Médecin habiles. Mais , ma chère Laure,
qu'i penfes-tu qu'était cette Infortunée ?
Obscurophile. Elle est dans le plus
grand danger , & souffre des douleurs
inexprimables.

C C X X V.^{ME}

La Mème à la Mème.

[Edmond annonce obscurément à Zéphire les
nouvelles afflictions que le Ciel lui envoie.]

MON cœur palpite & ma main trem-
ble. . . . Je viens de recevoir une Lettre
d'Edmond : je t'en envoie une copie
pour sa famille , & pour nos Amis.

LETTRE d'EDMOND , à ZÉPHIRE.

*J'AI pleuré votre mort , Madame ; &
le Ciel vous a conservé la vie.... Il ne m'a
donc pas autant puni que je le croyais !...
Je n'ai plus la main qui vous a poignar-*

dée... Mais celle qui me reste a commis un fratricide ! Dieu vengeur ! sans-doute tu conduisais mon bras , & je n'étais que le vil & criminel instrument que tu vas bientôt jeter au feu ! . . . Ma Sœur était coupable , quoique beaucoup moins que moi : tant qu'elle fut infortunée , le Ciel lui laissa la vie , pour expier ses crimes : elle allait cesser de l'être , & la divine Justice aurait été blessée , si une Femme aussi criminelle avait joui du bonheur ; le Dieu vengeur l'a fait tuer... Et par qui ? ... Par son Corrupteur & son Complice ; qu'il éclaire l'instant d'après ! ... Suis-je assés avili , grand Dieu ! & ta Providence est-elle assés justifiée ! ... Madame , vous sentez-bien qu'un Coupable tel que je suis , ne peut jamais avoir de place parmi les Hommes ; le rang le plus bas est encore audessus de lui ; il faut qu'il subisse un suplice convenable à ses forfaits : il faut que l'Ombre de Gaudet , errante autour de moi , frémissé d'horreur , & se trouve fortunée , en se comparant au Malheureux qui lui fut uni... Amitié ! toi qui adoucis les Hommes , & les rend vertueux ; amitié que j'ai profanée , puisque tu n'as pas fait mon bonheur , tu feras mon suplice , tu empoisonneras ma vie passée , le moment présent & mon dernier soupir... Et toi , qui fus toujours en

VII.^{me} P A R T I E. 105

moi l'exhalaison impure d'un cœur infect, amour qui me tyrannise encore , on va te fermer pour jamais la porte de ce cœur que tu déchires... Adieu , Madame : Oubliez-moi : que votre Amie m'oublie de même : Quand vous recevrez ce Billet , l'Homme que vous avez connu sous le nom d'Edmond , ne sera plus au nombre des Hommes.

Ah Laure! Quand vous recevrez ce Billet, l'Homme que vous avez connu,... ne sera plus! L'Infortuné! il ne fait donc pas... (ah ! il a tout oublié !) il ne fait plus que ma vie. . . . est attachée à la sienne ! . . . il ne fait plus que ma divine Amie ne lui survivra pas ! . . . Tout est donc fini ! . . . J'espérais encore , jusqu'à ce moment ! . . . je n'espère plus... O mon Amie ! ô vous tous que j'ai aimés , ne vous en fâchez pas : je croyais vous être attachée ; je croyais vous devoir quelques agrémens dont mes tristes jours étaient égayés : je m'abusais ; ce moment-ci m'éclaire ; je ne les devais qu'à l'espoir toujours renaissant de voir Edmond au milieu de notre société ; lui seul , malgré son absence , y donnait tout le charme qui m'a séduite... Il est dissipé , ce charme trompeur : la vie me pèse , ma gaiété est tout-à-fait éclipsee... Je veux m'attacher à tous les pas

106 LE PAYSAN PERVERTI,
de Madame Parangon & devenir son ombre : je nourrirai ma douleur avec la sienne , & je mourrai en lui parlant d'Edmond.



CCXXVI.^{ME}

*dictée par M^{lle} PARANGON à ZÉPHIRE,
pour P I E R R O T.*

[Madame Parangon , persuadée de la mort d'Edmond , fonde deux *services* pour lui , & me recommande de les faire célébrer.]

L'INFORTUNÉ n'est plus sans-doute à cet instant , mon chère Pierre.... Voila donc la vie ! les avantages de l'esprit , de la figure , les talens multipliés ; que dis-je ! un bon cœur , n'ont pu le préserver ! sa jeunesse s'est fanée comme une tendre fleur ; il n'aura pas vu le commencement de son été ; l'âge qui mûrit n'aura pas été pour lui ! Et le Ciel a puni les bouillonnemens de la jeunesse , comme la malice profonde de la maturité.... Ah ! je veux pleurer , je veux gémir , & consacrer aux larmes les restes de ma vie. Malheureuse ! je ne suis pas innocente ! j'ai nourri de coupables feux.... dans un temps.... & ce sont autant mes fautes que les siennes , que le Ciel a punies sur lui-seul !.... Du moins il a souffert , & le Dieu juste ne punit pas

deux-fois : Edmond sans-doute est dans le séjour des Saints. . . . Mon vertueux Ami, mon chère Pierre, il faut nous acquitter envers lui des tristes devoirs que nous ne pouvons rendre qu'à la partie immortelle, puisque l'autre nous est dérobée : Faites je vous prie, usage de ce que j'envoie, pour fonder dans votre Église deux *services* perpétuels de six en six mois, qu'on célébrera sur l'autel Saint-Edme, auquel on remettra le tableau après ma mort; . . . car je ne saurais m'en priver. . . . Mon Ami, mon Frère ! nous lui survivons ! . . . Je ne l'aurais pas cru, pour ce qui me regarde. . . . O mon Ami ! je vous ferais pitié. . . . Quoi ! tout est fini ! ma vie n'a été qu'une attente, ou plutôt qu'un songe, & la mort est venue. . . . Car il est mort ; son Billet le dit, . . . & plus encore mon cœur.

Faites venir au *service* tous les Enfants ; tous, la mienne comme les autres, & qu'ils soient tous-quatre en grand-deuil : Dites-leur : *Il est mort : priez Dieu pour lui* : mais ne vous expliquez pas davantage pour le présent. . . . Il est mort ! . . . Eh ! qui l'a donc perdu ! Un cœur si droit, un esprit si juste ! . . . environné d'Amis qui tous le chérissaient ? La Ville & ses plaisirs, Gaudet, moi, mille autres ! . . . Pleure, Malheureuse, pleure :

108 **LE PAYSAN PERVERTI.**

tous les coups sont portés Eh !
qu'aurais-je à redouter encore ? . . . Mais
ce dernier est accâblant . . . Suis-je assés
punie , ô mon Dieu ! suis-je assés punie !...
Il me semble entendre une voix terrible ,
qui me dit , *Non* S'il faut ma vie ,
je suis prête.

Il ne me reste ici que Zéphire : Je ne
fais quel lien secret m'attache à elle si
fort , que je ne saurais la perdre de vue ,
sans une accâblante inquiétude . . . Elle
va m'être ôtée peut-être , & le Ciel se
prépare à m'enlever le dernier asile où
je trouve encore gravée l'image d'Ed-
mond *Dieu est juste* . . . Bénissons-
le , chère Pierre , & priez pour moi.

FIN de la Septième Partie.



LE PAYSAN
PERVERTI,
OU LES
DANGERS DE LA VILLE;
*HISTOIRE récente, mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

HUITIÈME PARTIE.

DEUX-C. VINGT-SEPT. ME LETTRE.

Réponse

de PIERROT, à Madame PARANGON.

[Je lui rends compte de ce qui s'est passé au
service d'Edmond]

Vos pieuses intentions viennent d'être remplies, Madame : tout le Village a assisté au service : C'est pour Edmond ! on entendait tout-par-tout répéter, C'est pour Edmond. Je n'ai vu personne qui ne donnât

des larmes à l'Infortuné O ma respectable Amie, comme le cœur me saignait !... Ma Femme, toutes nos Sœurs, & les Femmes de nos Frères ont été à l'offrande : On aurait dit des Madeleines éplorées ; mais sur tout ma pauvre Femme, & celle de Bertrand, la pauvre Edmée. Et voila que quand toutes y ont eu été, Edmée a vu encore une offrande de reste ; & elle l'a été prendre fondant en larmes, en disant, *Ne voyez-vous pas que c'est l'offrande d'Ursule ?* & elle l'a portée. Mais à ce mot, que je n'attendais pas, il m'a pris un serrement de cœur, & je me suis récrié : & ce n'a plus été qu'un cri ; car ce souvenir nous a navré l'âme à tous. Et on ne fait comment ça s'est fait qu'il y eût cette offrande de trop.

A-présent, Madame, je vais vous parler des Enfans. Ils ont assisté tous-quatre au *service* en grand deuil. Parangon m'a demandé. — Quî donc est mort — ? J'ai répondu ce que vous m'aviez recommandé. Et le Jeune-homme a paru s'en contenter. Edmée-Colète m'a fait la même demande ; & je lui ai dit : — Mon Enfant, c'est un Homme qui fut toujours malheureux, & qui pouvait être le plus heureux des Hommes, car il était aimé de votre Maman : Priez Dieu pour lui—. Et la chère Petite a repris : — Je

VIII.^{me} P A R T I E. III

vois que c'est le Pauvre qui nous a donné nos portraits : Ah ! que j'en suis fâchée ! Je m'étais bien préparée à lui parler , s'il était revenu—. Les deux autres Enfans m'ont fait aussi des questions ; & craient , comme Edmée - Colète , sans l'avoir entendue , que c'est l'Homme qui leur a donné leurs portraits.

Après le *service* , toute la Famille s'est rassemblée : mais on n'a pu manger. Tous disaient : *Il ne manque ici qu'Edmond ; il ne manque ici qu'Ursule ; & nos chers Père & Mère.* Et l'on pleurait au lieu de manger. Des Pauvres sont entrés dans la cour ; & on leur a donné le dîner. Et voila qu'Edmée - Colète voyant tous le monde pleuter , s'est mise à dire : —Mondieu ! que vous êtes affligés ! Je voudrais pouvoir vous dire , quelque chose pour vous consoler , comme je faisais à Maman quand elle pleurait : mais je ne suis pas assez instruite des causes de votre excessive affliction , que je vois bien que la mort seule n'a pas causée—. En achevant cela , elle a été chercher tous nos Enfans ; elle nous les a amenés , & leur a dit comme il fallait nous caresser : Et malgré nous , une Enfant de treize à quatorze ans , a diminué l'amertume de notre profonde douleur , & adouci nos larmes.



Que cette aimable Enfant vous console donc aussi, Madame : Si vous m'en crayiez, vous la prendriez auprès de vous : elle est si aimable, si raisonnable, si sensible, qu'elle vous donnera mille petites consolations inattendues. Elle le desire bien, la charmante Petite, & demande la même grâce pour Zéphirin. Je me joins à elle, Madame & respectable Amie ; & suis avec une respectueuse affection &c.

CCXXVIII. ME *Replique.*

[Caractère du jeune Comte & de sa Prétendue.]

J'AI partagé vos pleurs, mon vertueux Ami, & c'est le seul plaisir que j'aie goûté depuis longtemps. Oh ! comme cette pauvre Edmée m'a attendrie ! Je craais la voir, un nuage de larmes dans les yeux, & comme hors d'elle-même porter cette offrande oubliée Mon Ami, nos deux cœurs ont eu le même mouvement : vous vous êtes écrié en entendant nommer Ursule : j'en ai fait de-même en lisant son nom dans votre Lettre. & avant de continuer, j'ai dit, *Ursule ! Ursule ! ô mon Amie ! c'est Edmond & moi, qui t'avons assassinée !* . . . , Il fallait mon chér Pierre la fin de votre Lettre, pour adoucir ces déchirantes idées : oh !
que

VIII.^{me} P A R T I E. 119

que votre fin de Lettre est consolante pour une Mère Cette chère Enfant , à tant de titres ! . . . Oui , vous avez raison , il faut la prendre avec moi : mais ce ne saurait être encore à-présent ; le mariage du jeune Comte va se faire ; il n'est pas à-propos que ma Fille soit ici dans un temps comme celui-là. La Mère de Zéphirin compte aussi qu'il viendra avec Edmée-Colète.

Mon chère Frère (permettez - moi ce nom si doux) s'il était des consolations efficaces , sans-doute que j'en éprouverais de la-part de mes deux Élèves : votre chère Neveu a la plus belle âme ; c'est celle de sa Mère commençant & finissant. La jeune Demoiselle est un petit prodige , de l'esprit ; un peu trop de vivacité ; de la beauté , de la douceur ; de la sensibilité ; peut-être trop aussi ; car il n'en faut pas trop avoir ! . . . Elle acquiert avec une merveilleuse facilité tous les talens. Ajoutez que le désir qu'elle a de plaire au Comte , perce dans tout ce qu'elle fait : ce qui marque assez à quel point lui-même a déjà plu. Les deux Mères , celle de M. le Marquis & madame la Duchesse se disputent à qui aimera davantage cette charmante Personne : je crains un-peu les louanges excessives qu'elles lui donnent : je redoute même pour mon Élève celles

Tome IV.

J

114 LE PAYSAN PERVERTI ,

qu'on me prodigue ; tout cela enfle le cœur , diminue la circonspection , & relâche , en dépit des meilleures résolutions , l'attachement aux devoirs.

Mais , mon Ami , je puis toujours dire qu'un heureux mariage est sur le point de s'accomplir ; & ce mariage , est celui du Fils d'Ursule. Voilà , mon chère Pierre , la seule idée riante qui ne me déplaît pas. Cette idée , d'ailleurs , par ma façon de la prendre , rentre dans ma situation : Je me dis : *O ma chère Ursule ! si tu voyais ton Fils !* & je m'attendris ; les sanglots succèdent ; l'image d'Edmond se mêle à tout cela ; & cette idée , si douce d'abord , finit par être déchirante. . . . Mon chère Pierre ! *Il est mort !* ... Que ce mot me dit de choses ! ... Adieu. Mille amitiés à votre chère Femme : sa sensibilité m'a vivement touchée !



CCXXIX.^{ME}

EDMÉE-COLÈTE , à sa MÈRE.

[Elle emploie toute sa petite éloquence pour engager sa Maman à la prendre avec elle.]

MA chère petite Maman ;

Votre éloignement n'aura-t-il donc point de terme ? Ah ! si vous saviez combien je vous desire , vous auriez pitié de votre pauvre petite , qui ne fait que languir loin de vous , malgré toutes les

bontés qu'on a pour elle. Il me semble, mon adorable Maman, que j'ai quelque confiance à vous faire ; & quand je veux distinctement voir ce que c'est, je ne me trouve que des idées embrouillées. Je ne suis pas dans mon assiette ordinaire ; voila ce qui est sûr ; j'ai des inquiétudes ; mon sommeil , si tranquille quand vous étiez ici , est à-présent interrompu , soit par des songes tristes , soit par la multitude de mes idées. Je ne retrouve un peu de tranquillité, que lorsque je suis avec Zéphirin. Je voudrais bien qu'il fût le plus âgé ; il me semble qu'alors j'aurais plus de confiance dans son amitié , & qu'en lui faisant part de mes peines , je les diminuerais des trois-quarts. Ma charmante & adorée Maman , je vous dirai que la troisième nuit après la cérémonie funèbre que vous avez ordonnée ici , m'étant endormie assés tard , il m'a semblé que je voyais le Pauvre , qui nous prenait par la main Zéphirin & moi ; & qu'après nous avoir caressé en pleurant , l'œil qui lui restait , s'était aussi-tôt éteint , & que ne voyant plus clair, il nous avait prié de le conduire. Nous lui avons pris chacun une main , & come nous marchions dans un sentier bien étroit , bien étroit , il a fait un faux-pas , & nous a entraînés avec lui dans un précipice : J'ai aussitôt perdu de

vue le Pauvre, & je me suis trouvée dans l'abîme seule avec Zéphirin, qui s'était fait en tombant une blessure dont il est mort entre mes bras. J'ai poussé des cris de desespoir : le Pauvre a reparu, & me regardant d'un œil sévère, sans me parler, il a pris le corps de Zéphirin, & s'est enfoncé avec lui dans un abîme plus profond : J'alais me précipiter pour les suivre, lorsque je me suis éveillée, toute couverte d'une sueur froide. Est-il rien de plus effrayant ?

Ma chère bonne petite Maman, je vous prie de me faire aler auprès de vous; & je prie en-même-temps la Maman de Zéphirin de mander son Fils; car il ne faut pas nous séparer; j'en aurais du chagrin, & je crains que Zéphirin en mourrait d'ennui. D'ailleurs, il desire sa Maman comme je desire la mienne. Il me dit quelquefois : — Sans toi, Edmée-Colète, malgré toutes les amitiés qu'on me fait ici, je ne pourrais supporter l'absence de Maman; mais ta vue répand un charme secret sur la douleur même que je ressens—. Vous voyez ma petite Maman, combien une séparation le chagrinerait & moi aussi. Je suis, en attendant le bonheur de vous embrasser cent mille millions de fois, chère bonne petite Maman,

Votre, &c.

C C X X X.^{ME} Réponse.

[Sages avis de madame Parangon à sa Fille.]

IV LA Fille : J'aurai toujours bien du plaisir à recevoir les témoignages de votre tendresse , sur laquelle je compte , parce que je la mérite : Mais ceux de votre soumission ne me sont pas moins agréables : Si vous aimez votre Maman , comme je n'en doute aucunement, si vous avez en elle la confiance que sa qualité de Mère & son expérience lui donnent, vous vous en rapporterez à elle pour votre conduite , & pour le choix de votre séjour. Il ne faut pas , ma chère Fille , que votre esprit , au lieu de ses devoirs , & des choses que vous avez à apprendre , & qui demandent toute votre attention , s'occupe de ces inutilités-là : que penseriez-vous d'un bonhomme de Jardinier , qui au lieu de cultiver son Jardin & de l'arroser, resterait assis tout le jour , & ne s'amuserait qu'à désirer la pluie & le beau temps ? Ma chère Enfant , vous êtes encore dans l'âge heureux où on pense pour vous à toutes les choses essentielles, & où vous ne devez songer qu'à vous instruire : ne vous consommez donc point en vains desirs , qui n'avanceront pas d'une minute les choses que vous souhaitez , & qui

118 *LE PAYSAN PERVERTI*,
 mettront par cette raison même un levain
 d'impatience dans votre caractère. C'est
 le plus grand défaut d'une Femme que
 l'impatience; parce que la vertu contraire
 est celle dont notre sexe a le plus de be-
 soin. Je songe à vous, ma Fille, & je
 desire notre réunion : qui l'empêcherait
 donc, si elle était à propos? Sois donc
 soumise à ta Mère, mon Enfant, puis-
 que tu dois l'être toute ta vie, soit à elle,
 soit à un Mari. Ton amitié pour Zéphirin
 me fait plaisir; elle marque que tu as un
 cœur sensible & un bon naturel : mais il
 ne faut point trop de familiarité à pré-
 sent; vous n'êtes plus des Enfants, & vous
 n'êtes pas du même sexe; la décence te
 défend d'être toujours avec lui. Quant à
 ton songe; c'est un rêve, & par consé-
 quent une vaine imagination, qui ne
 doit point laisser de traces dans un esprit
 raisonnable. Adieu, ma chère Fille. Je
 ne te dis pas combien je t'aime; ce serait
 l'impossible. Ta Maman & ton Amie.

CCXXXI.^{ME}

ZÉPHIRE, à LAURE.

[Zéphire soupçonne des difficultés au sujet du
 mariage d'Edmée Colère & de Zéphirin.]

LE Mariage du jeune Comte est fixé
 à huit jours, mon Amie : Pars le plutôt
 possible, avec Parangon & ta chère Lau-

rète ; ces aimables Enfants seront mariés à leur arrivée ; & Monsieur le Comte , pour présent de noces , donne au Jeune-homme une Charge , qu'on fera exercer en attendant qu'il soit en état. Quant à la Fille de Madame Parangon & à mon Fils , ils resteront sous la conduite de Madame Loiseau , jusqu'à ce que le tumulte & le tracas des mariages soient cessés. Ce n'est pas ici le moment de songer pour eux à ce que tu fais. Je me trompe fort , s'il ne se trouve pas des difficultés que nous ne pouvons deviner : Je dis un mot l'autre jour , comme en passant , à mon Amie , de l'extrême amitié qu'ils ont l'un pour l'autre , & je hasardai d'ajouter , que je crayais qu'il serait aisé de la changer en amour : Elle m'a regardée , & m'a dit d'un air glaçant : *Il ne faut pas cela.* Je n'ai pas relevé ces mots ; parce que je suis sûre qu'elle n'a point encore de vues pour sa Fille ; je les saurais ; elle ne me cache rien. Un de ces jours , elle me dit , à-propos du mariage projeté de ta Laurette : — Je suis bien satisfait de ce mariage ; il va faire une réalité , de ce qui n'est qu'une aparence. — Comment donc ! (lui dis-je ?) — Mon Amie (reprit-elle) je ne veux plus vous dissimuler , ce que je vous ai toujours su à leur sujet : Laure est Fille de l'Infortuné ; mais Pa-

rangon a un autre Père. — J'avais toujours pensé que Laure était Fille de l'Ami d'Edmond ; & que le Jeune homme. . .

— Parangon est Fils de mon Mari , dont il porte le nom , qui est de batême & de famille tout à-la-fois : Laure vous confirmera la moitié de ce que je vous dis ; & quant au reste , j'en suis sûre—. Elle m'a ensuite raconté une partie de l'Histoire d'Edmond. Cette explication m'a surprise ; mais elle ne change rien , comme tu vois , aux arrangemens déjà pris. Nous gardions le silence depuis un moment ; lorsque madame Parangon sortant comme d'une profonde rêverie , m'a dit : — *Il faut séparer nos Enfans , ma Chère* — Pourquoi , mon Amie , (ai-je répondu ?) nous leur ferions beaucoup de peine ; car ils s'aiment comme je vous l'ai dit. — Ils ont raison de s'aimer : mais , mon Amie , ils ne se connaissent pas , & un attachement trop fort peut devenir dangereux. — Ils ne se connaissent pas ! (ai-je repris.) — Je m'entens : comment se connaîtraient-ils ? quoique nous sachions toutes deux séparément ce qui concerne chacun-d'eux , j'ignore cependant tout ce qu'il faudrait que je fusse à leur sujet—. Envérité , je ne comprends pas ce qu'elle a voulu dire. Elle me regardait comme pour m'interroger
sur

sur Zéphirin , & me demander le secret de sa naissance. Peut-elle l'ignorer ? J'attendrai néanmoins qu'elle s'explique plus clairement ; il fut un temps où j'aurais été audevant de ses questions ; mais aujourd'hui. . . D'un autre côté , peut-être n'a-t-elle que des craintes vagues sur les dangers de l'amour ; elle est Mère de la Fille ; c'est notre sexe qui risque le plus , ce me semble , dans ces sortes d'engagemens ; & c'est aux Mères des Filles à donner le plus d'attention au choix , puisque c'est celui d'un Maître. Voilà sûrement ce qui a occasionné ses réponses.

Comunique cette Lettre à Madame Loiseau , pour qu'elle se conforme aux vues de notre respectable Amie , dans la conduite des Enfans. Adieu , ma chère Laure.

(Il y eut une Réponse de Laure qui annonçait son départ ; & un Billet de madame Parangon qui m'invitait à venir au mariage du Comte. Je ne les rapporterai pas.)

CCXXXII.^{ME}

M.^{ME} PARANGON , à PIERROT.

[On lui remet son portrait , qu'elle avait autrefois donné à Edmond,)

MON vertueux Ami : Depuis le temps considérable que je ne vous ai écrit , j'ai

Tome. IV.

K

eu de nouvelles assurances de notre perte. Un pauvre Homme encore malade, qui sortait de l'Hôtel-Dieu, m'a remis mon portrait, que j'avais autrefois donné à Edmond (1). — Y a-t il un Billet? (ai-je dit vivement.) — Non, Madame; le Pauvre qui me chargea il y a six mois de vous remettre cette peinture, n'était pas en état d'écrire; à peine put-il m'indiquer à qu'il je devais la rendre: mais un hôtel de Seigneur se trouve facilement à Paris—. J'ai reconpensé ce Compagnon de la misère d'Edmond, & je lui ai demandé, ce qu'il souhaitait que je fisse pour lui. — M'obtenir ma grâce, si vous le pouvez, Madame; je suis Deserteur: mais j'étais si misérable dans le pays étranger, qu'au risque d'être pris, je suis revenu dans le mien, avec les passeports d'un Homme qui mourut dans un Hopital où j'étais—. Je lui promis de m'y employer, & j'ai eu le bonheur de réussir par le crédit de M. le Comte & de la Mère de Madame son Épouse: cet Homme est resté à l'hôtel, où il a de l'occupation & des gages; c'est une nouvelle source de larmes pour moi: cependant il n'a pu satisfaire mon ardente curiosité; le Malade qui lui a remis le portrait, ne s'est pas même laissé voir; & les recher-

(1) Voyez la LXXV.^{me} Lettre Tome II, page 75.

ches sur les registres n'ont rien découvert ; il aura changé de nom.

Votre chère Neveu , mon Ami , se fait estimer de tout le monde ; & les années qui lui manquent ne servent qu'à faire briller davantage son rare mérite. J'en puis dire autant de sa jeune Épouse : elle n'est plus aussi souvent avec moi qu'elle le voudrait elle-même ; Madame la Duchesse l'entraîne dans le grand-monde. J'espère cependant qu'elle y conservera ses mœurs ; elle aime son Mari ; elle me rend-compte de tout ce qu'elle voit, & l'apprécie fort-bien.

Quant à Laurète & à son nouvel Époux, ils sont ma fidèle compagnie , avec ma Zéphire. Car je n'ai plus Laure, qui vient de s'en retourner , pour m'amener dans quelque temps les deux Enfants qui sont chés nos Amis d'Av** : Mon chère Pierre , quoique nous vivions ici dans une grande tranquillité , elle serait bien plus entière auprès de M.^m Loiseau & de son excellent Mari ; mais le Fils & la Bru d'Ursule me retiennent : Si je ne vois pas d'apparence à recouvrer ma liberté, je ferai des arrangemens pour me fixer à Paris , & y réunir les Enfants & ma Sœur Fanchète. J'ai déjà repris la Petite**** (1), dont sa Mère me laisse abso-

(1) Voyez à son sujet la Note de la Let. ccxvii.

126 *LE PAYSAN PERVERTI*;
lument disposer; je verrai crâître sous
mes yeux ces innocentes Créatures; elles
entretiendront & charmeront ma dou-
leur.

Vous avez raison, chère Ami, de ne
pas vous rendre aux invitations du Com-
te & de la Comtesse; gardez vos Garçons
& vos Filles; faites-en des Hommes &
des Femmes utiles dans l'état le plus né-
cessaire, & par-conséquent le plus hon-
nête: quand ils vivraient ici dans l'aisan-
ce, en seraient-ils plus heureux? Mais le
fussent-ils; bientôt la corruption gagne-
rait leur Postérité, & peut être un jour
tomberait-elle dans les malheurs que
nous pleurons. Vous êtes dans le port;
on n'y fait pas fortune, mais l'on n'y fait
pas naufrage: quoique la comparaison ne
soit pas tout-à-fait juste, elle rend ma
pensée. Je vous communiquerai quelque
jour un projet pour assurer le sort de
tous vos Descendants. Je suis, & serai
jusqu'au dernier soupir, &c.

CCXXXIII. ME Environ 1772.

LAURE, à ZÉPHIRE.

[Elle commet une imprudence à l'égard des En-
fants Edmée-Colète & Zéphirin.]

PENDANT mon séjour à Paris, j'ai
sondé Madame Parangon sur les raisons
qui la portaient à vouloir qu'on séparât

les deux Enfans; & il m'a senblé que ce n'étaient (comme tu me le marquais un jour) que des craintes vagues sur les dangers de l'amour, & sur les ravages qu'il peut causer dans de jeunes cœurs; cette découverte me tranquillise. Quant à toi, ma Chère, je t'ai trouvée trop timide: j'ai donc cru qu'il était de la véritable amitié de faire, sans t'en prévenir, une chose que tu desirais, & dont au fond je craais que Madame Parangon elle-même fera charmée. Les deux Enfans sont unis, & il ne sera plus possible de s'en dédire. Ma Chère, le cœur & les sens avaient parlé: Zéphirin, malgré son extrême jeunesse devenait pressant; Edmée-Colète était souvent enbarassée, & parce qu'elle aime, & parce qu'elle manque d'expérience: J'ai donc préféré un mariage à une chute qui aurait affligé notre vertueuse Amie, ou à une séparation qui eût desespéré Zéphirin & la jeune Maîtresse. Ce mariage est un secret ici pour tout le monde, hors Monsieur & Madame Loiseau, & deux Témoins nécessaires, dont Monsieur Quinci est un. M. le Curé n'a fait aucunes difficultés. Ah! comme ils s'aiment; ce sont deux tourtereaus: si tu voyais comme Edmée-Colète est tendre! comme Zéphirin est tout de feu! mais nous avons soin d'a-

128 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
 ranger les choses de manière qu'ils ne
 soient libres ensemble que lorsque nous
 le voulons , & que le temps que nous
 jugeons à propos. La prudence regle tout
 cela. Je t'écris ces deux mots , pour que
 tes discours & ta conduite avec notre
 Amie , soient en-conséquence. Adieu ,
 ma chère Zéphire. Je suis charmée d'a-
 voir fait quelque chose qui doit te plaire,
 & d'en avoir tout le blâme sur moi (1^{er} il
 y en a.)

CCXXIX.^{ME} Réponse.

[Inquiétudes de Zéphire sur le mariage des
 Enfans.]

VOUS vous êtes bien pressés , mon
 Amie ! Je crains en vérité que ce que vous
 avez fait-là ne donne de grands chagrins
 à Madame Parangon : elle persiste dans
 la résolution de séparer nos Enfans ; &
 plus je lui dis qu'ils s'aiment , plus elle
 s'y affermit. J'ai hasardé une demi-con-
 fidence sur mon Fils. Elle a d'abord pa-
 ru surprise ; ensuite elle a insisté davan-
 tage sur la séparation de ces deux ai-
 mables Créatures, d'une manière si forte,
 que je m'en sens vraiment intimidée. El-
 le me charge de t'écrire de les amener, &
 elle prie Madame Loiseau d'être du voya-
 ge. Je ne crains pas qu'elle nous refuse cet-
 te grâce Je me hâte de fermer ma Lettre.

VIII.^{me} P A R T I E. 129
& de l'envoyer à la poste , afin de ne
pas être exposée à la lui montrer.

CCXXXV.^{ME} *Replique.*

L'autre veut la rassurer.

Nous partirons dans huit ou dix
jours. Mais en vérité , mon Amie , je ne
conçois rien à tes frayeurs. M. Loiseau ,
qui est la prudence même, nous aurait-il
secondé , s'il y avait eu quelque'inconvé-
nient à craindre ? Aureste , la chère Pe-
tite te va rendre bientôt Grand'maman ;
tout en elle annonce le comencemens
de l'état de Femme. J'en suis charmée ,
& je voudrais être plus vieille de cinq à
six mois , ou que la Maman nous eût
mandé six mois plus tard. Obtiens qu'on
diffère ; sinon , & si tu ne nous récris pas ,
il faudra bien partir. Je ne veux pourtant
pas te cacher que Madame Loiseau n'est
plus dans une aussi grande assurance que
moi : elle dit qu'elle connaît trop bien
Madame Parangon pour lui supposer au-
cun caprice , & qu'il faut qu'elle ait
de fortes raisons ; elle se rapelle cer-
taines circonstances & certains discours
de cette Dame . . . (Mais cela n'est pas
possible !) En-conséquence, elle est
fâchée de ce qui s'est fait. Mais il est
trop tard. Espérons que tout ira bien.

K 4

230 *LE PAYSAN PERVERTI,*
Adieu : Au plaisir de t'embrasser , ou de
recevoir promptement de tes nouvelles.

CCXXXVI. ME

PIERROT , à M. ME PARANGON.

Il lui renvoie toutes les Lettres qui composent
ce Recueil.

MA chère Dame : Oh ! qu'alez-vous
dire , en voyant le paquet le Lettres que
je vous envoie ! On les a remises chés
nous dans un moment où il n'y avait que
les plus jeunes Enfants. Ce sont toutes
les Lettres qu'on a écrites à Edmond ,
les vôtres , celles de M. Gaudet , de
M. Loiseau , du P. D'Arras ; les mien-
nes ; toutes celles qui ont été écrites à
M. Gaudet , tant par Edmond que par
Ursule : Il paraît qu'il n'y en manque
pas une. Ma chere Dame , tout y est à
nud ! j'ai vu la marche de tout ! Que
d'horreurs & de crimes ! les Coupables se
montrent-là tels qu'ils sont ; les Gens-de-
bien tels qu'ils sont aussi... J'en suis en-
core dans un étonement stupide... Ed-
mond ! Edmond ! tu as fait pénitence...
Ursule aussi... & d'autres aussi... Mais
Gaudet & un autre... Mon Dieu ! ayez
pitié de nous & d'eux ! O Madame ! ces
infamies-là se font-elles donc habituelle-
ment dans les Villes !.. Je ne vous en dirai

VIII.^{me} P A R T I E. 131

pas davantage sur ce triste sujet : vous avez les Lettres, Madame & respectable Amie ; vous en verrez assés. Je suis, &c.



CCXXXVII.^{me}

ZÉPHIRE, à LAURE.

[Elle est desespérée du mariage des Enfans, après qu'elle a vu les Lettres, dont il est parlé dans la précédente.]

QU'AS-TU fait , mon Amie , oh qu'as-tu fait ! Je ne confierai pas ce secret au papier ; mais je suis au desespoir. . . . Que dira Madame Parangon ! quel nouveau coup-de-poignard ! .. Et j'y ai contribué !.. Ma pauvre Laure , quelle horreur ! nous sommes perdues, & les deux Enfans aussi. Pierre a reçu, l'on ne fait comment , toutes les Lettres écrites à l'Infortuné ; ces Lettres, il les a renvoyées à Madame Parangon : & celle ci , troublée par cette lecture , hors d'état de les achever par les pleurs qui offusquaient sa vue, s'est enfermée avec moi, & m'a priée de lire. Imagine ce que je suis devenue, quand au milieu des horreurs que ces Lettres renferment, j'ai vu ce qui regardait Edmée-Colète. O ma pauvre Laure, ce que nous avons fait , égale les plus grands crimes... C'est ma faute aussi : que ne me suis-je clairement expliquée avec

332 *LE PAYSAN PERVERTI*;
 M^{me} Parangon; elle paraissait le désirer;
 & senblait même instruite à moitié; sans-
 doute elle m'eût rendu confidence pour
 confidence, & je ne serais pas inconsolable
 aujourd'hui !... Des Enfans si mé-
 ritans & si chers ! Ah ! mon dieu !... Que
 va devenir la Mère d'Edmée-Colète ! Il
 faut lui tout révéler... Cependant, ne
 dites rien aux Enfans: leur cœur est pur,
 & s'il est des coupables, ce ne sont
 pas eux.

CCXXVIII. ME

EDMOND, à ZÉPHIRE.

[Il entreprend de provoquer le mépris de ses
 Amis & de sa Famille.]

FEMMES qui m'avez aimé, qui m'a-
 vez estimé ; Parens, qui m'avez plaint,
 qui m'avez pleuré; je vous ai fait le der-
 nier sacrifice que je puisse vous faire....
Vous, ô vous, que je ne nommerai plus,
 & que j'ai juré de ne plus voir, je vous
 ai rendu votre portrait, c'était mon bien
 le plus précieux : Ce n'était pas encore
 assez, je vous ai rendu votre estime; j'ai
 rendu à tous mes Proches leur pitié &
 leur compassion, en mettant toute nue
 sous vos yeus mon âme vile : vous me
 connaissez à-présent : Mais il manquait
 un trait au Tableau ; c'étaient mes pro-

pres Lettres à Gaudet ; les voila. Je suis aujourd'hui devant vous, comme sera le Méchant à la face de tout l'univers, lorsque le grand Juge l'exposera nud devant tous les Peuples & toutes les Nations , qu'il rendra témoins de sa turpitude.

Enfin, vous me regardez comme je mérite de l'être : Je suis sans passions ; la source de la plus extrême de toutes est retranchée ; je n'ai qu'un bras , qu'un œil , ou plutôt je n'en ai plus ; la céleste lumière m'est presque ravie ; d'avilissans travaux achèvent de consumer mes forces ; & je ne suis moins malheureux, que lorsque je le parais davantage. Malgré tout cela, je sens que vous l'enportez encore dans mon cœur : je ne rougis plus de cet aveu ; & je *vous* le fais, à *Vous*... parce qu'il n'est plus l'effet d'une passion desordonnée.... Ah ! il est bien vrai que mon attachement était vicié ; mais le fond en était pur, & tel que *vous* deviez l'inspirer.

Quant à vous , Zéphire , maintenant que j'apprécie tout sans illusion , je ne me trouve coupable à votre égard que d'ingratitude (l'horrible ingratitude est le moindre de tous mes crimes !) En me fondant , je trouve que je vous aime comme un Père aime sa Fille.

Humiliez-moi donc , ô vous tous qui m'avez aimé , en dédaignant mes senti-

234 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
mens : méprisez l'ombre d'homme qui
se survit à lui même ; & sur-tout apprenez
que ce qu'il vient de perdre, ce n'est pas
de son choix, mais la suite de ses anciens
débordemens. O céleste Justice ! rien ne
vous échape !... Après ces aveus, j'ôserai
paraître un-jour devant vous , pour
souffrir le dernier suplice que je mérite,
l'indifférence de mes Proches , & l'hor-
reur de mes Amis.

Le Fils d'Ursule est... heureux & ver-
tueux (c'est la même chose , j'en suis la
preuve) ; il le mérite ; & d'ailleurs , sa
Mère était innocente quand elle le con-
çut ; elle était victime de la calomnie &
de l'aveuglement quand elle est morte :
Mais prenez-garde aux Enfans nés par
le crime !

EDMOND le Monstre.



CCXXXIX. ME

LAURE, à ZÉPHIRE.

[Inquiétudes de Laure sur le mariage des Enfans ;
dont elle ne pénètre pas le vice.]

MON DIEU ! mon Amie , je ne saurais t'exprimer le trouble que me cause ta Lettre ! Mais j'ai beau donner la torture à mon imagination , pour deviner cette horreur dont tu me parles. Envérité , je n'ose partir , ni laisser partir les Enfans dans l'état où les voila... Quel

peut donc être mon crime ? Je fais bien que Zephirin est Fils d'... Mais Edmée-Colète, dont la Mère est la vertu même.....Malheureuse facilité, que vos blancs-signés m'ont laissée ! car il faut vous avouer, que je m'en suis servie pour en imposer au Curé, & à M. & Madame Loiseau eux-mêmes. Je me suis cachée de la Famille de Pierre ; ce dernier n'est même pas encore instruit. Cependant la chose est sur le point d'éclater. Que vais-je faire ? que dirai-je ?... Tout considéré, il vaut mieux que je parte. Dès demain, je me mets en route avec les Enfants. Préviens-en Madame Parangon, je t'en conjure. A notre arrivée, il faudra que je la voye la première, & que j'avale moi seule tout le calice d'amertume. Adieu.

C C X L.^{ME}

EDMOND, à PIERROT.

[Edmond m'avertit de l'inceste.]

As-tu vu le mariage qui vient de se faire ? Non ; tu l'aurais empêché..... Mon Fils.... & ma Fille sont mariés & Femme !... Tu as vu les Lettres & tu fais tout.... J'avoue pourtant, malgré mes crimes, que le courroux du Ciel va trop loin.... Garde ce fatal secret

136 *LE PAYSAN PERVERTI*,
dans ton sein ; passe une nuit sur la tombe de nos Parens ; j'y serai près de toi , mais tu ne me verras pas : nous prierons ensemble ; je marquerai sur la pierre ce que j'aurai pensé ; & tu verras s'il se rapporte à ce que t'auront inspiré les Ombres saintes. Adieu.



C C X L I.^{ME}

Madame PARANGON , à EDMOND.

[Elle presse Edmond de revenir à elle.]

JE mets cette Lettre où l'on a trouvé la vôtre : mais vous parviendra-t-elle ? ... Infortunés que nous sommes ! exemples terribles de la céleste Colère ! Vous me fuyez , & je vous desire ! Tel est , je l'imagine , un des suplices réservés aux Malheureux perdus pour jamais... Ah ! venez , si Dieu lui-même ne vous l'a pas défendu ; venez : notre Fille arrive demain : demain mon cœur sera déchiré par deux contraires, la joie de voir une Fille chérie , & la douleur que me causera l'état de son Père , redoublée par la présence de ce lien qui m'unit à vous....

Zéphire est entrée dans mon cabinet tandis que j'écrivais. Je lui ai montré ma Lettre ; elle a pâli , m'a embrassée , & s'est évanouie ! on a eu mille-peines à rapeler ses sens , & depuis , elle ne fait

que soupirer. Adieu. Si le grand Être le permet, venez tempérer mes peines ; venez recevoir les embrassemens de votre Fille.



C C X L I I.^{ME}

Réponse d'EDMOND, sans adresse.

[Sa douleur est adoucie.]

FEMME trop généreuse, vous n'êtes pas changée ! Quoi ! vous n'avez pas horreur de moi !... Ah ! mon âme roidie s'attendrit enfin ! je sens mes malheurs ; & j'y étais devenu comme insensible.... Ma Cousine ! il est donc vrai, que ma vie a été le poison de la vôtre !... Mais songez-y bien, vous ne desirez ma présence, que pour qu'elle hâte le coup qui doit terminer votre triste sort.... Est-ce à moi de songer que je suis Père, quand le Ciel lui-même vient de marquer son horreur..... Ma Cousine ! recueillez vos forces ; une nouvelle affliction vous est encore réservée ... Ah ! que ne puis-je en supporter seul tout le poids !.... Je vous en conjure, par vos sentimens, par les miens, par nos malheurs, par le desir que j'ai de vous revoir (si ce mot peut me convenir encore) modérez votre affliction ; j'en ai entendu les tristes accens, & j'en suis encore accablé.... Oui, ma Cousine, cet Hom-

138 *LE PAYSAN PERVERTI*,
 me qui travaillait courbé dans ce jardin
 où vous étiez hiér, cet Homme était Ed-
 mond.... Vous seriez-vous doutée que
 cet Objet d'horreur, noirci par un soleil
 brûlant, surmontant par son courage
 l'impuissance où il est de travailler, vous
 seriez-vous doutée que ce pût être Ed-
 mond ? ... Une Lettre que le chér Aîné
 doit vous écrire, vous rendra peut-être
 quelque tranquillité. J'arrivai d'auprès
 de lui avanhiér : ses prières, unies sans-
 doute à celles de nos saints Père & Mère,
 m'ont rendu l'espérance en la divine Mi-
 séricorde, que j'avais perdue.

Je suis avec respect, en attendant le
 moment fixé pour m'offrir à votre vue,
 Votre, &c. *EDMOND.*



CCXLII^{ME}

PIERROT à Madame PARANGON.

[Je lui déclare comment il convient d'agir avec
 les Enfans.]

TOUT se suit, ma respectable Amie :
 car puisque les Enfans sont arrivés, vous
 êtes instruite : Voilà une terrible chose !
 Mais enfin, elle n'est sue que de ceux
 qui l'ont fait-faire à bonne intention, &
 Dieu ne punit pas les fautes d'ignorance.
 Vous savez, Madame, qu'Edmond est
 vivant : Il a passé par-ici ; un mot de
 Lettre

Lettre de sa part, m'en a instruit. Par son ordre (car c'était un ordre) j'ai passé la nuit suivante sur la tombe de nos Père & Mère, & je les ai priés : il devayt y être : & j'ai prié le Seigneur de m'inspirer sa volonté, comme l'Infortuné me l'avait comandé, & je me suis recomandé à nos Père & Mère. Et voila que sur le matin, je me suis senti tout autre que je n'étais : il m'a senblé qu'on me disait dans le fond du cœur, *Qu'il falait laisser les Enfans ensenble.* Et comme mon Frère m'avait donné un renseignement pour savoir sa pensée, au jour, j'ai cherché, & j'ai trouvé écrit sur la tombe de notre Mère, *Qu'ils restent unis.* Par ainsi donc, Madame & respectable Amie, il faut clore la bouche de ceux qui savent le secret, & laisser vivre ces deux Enfans dans leur innocence. Tel est le sentiment de l'Infortuné, le mien, & je crois celui des saintes Âmes de nos Père & Mère. Je suis, avec une respectueuse amitié, &c.

Le matin.

CCXLIV.^{ME} Réponse.

[Madame Parangon-revoit Edmond.]

MON chère Ami : Je me conforme à vos sentimens ; mais je m'impose l'obligation de pleurer le reste de ma vie la faute que nos deux Enfans comettent sans

Tome IV.

L

le savoir ; car la jeune Epouse porte des marques de l'attachement de son Mari , qui ne permettent plus de prendre un autre parti. C'est aussi l'opinion de Persones éclairées, qui, consultées sous des noms empruntés, ont répondu comme le Père & comme vous. Mon chère Pierre , je crains bien que ce nouveau malheur ne me prive pour jamais de *le voir*. J'en avais pourtant conçu l'espérance, par un Billet qu'il me fit parvenir quelques jours avant que je reçusse votre Lettre : sa *féroce* douceur devient plus *humaine* , si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais voudrait-il voir sous ses yeux une union.... Ah ! mon Ami , je ne méritais pas sans doute de jouir des douceurs de la maternité , & de toutes les consolations que me promettaient les qualités de la chère Enfant. Le Ciel m'en prive, & me fait un supplice de ce qui devait être pour moi le spectacle le plus intéressant & le plus doux ; le bonheur de ma Fille, la mutuelle tendresse de deux jeunes Epous.... C'est pour moi seule, c'est pour me punir que ce crime s'est commis : Et peut-être le Fils d'Ursule serait malheureux, si sa Mère vivait encore.... On m'interrompt....

le soir.

Mon chère Pierre ! ô mon Ami ! celui qui m'a interrompu tantôt , c'était *lui* ,

c'était Edmond ! Je l'ai vu ! je l'ai embrassé ! . . . Non , non , ce trop chère & trop malheureux Ami ne m'a point fait horreur Il est entièrement privé de la vue. Il attendait ce malheur , pour ne me plus voir.... Toujours de la férocité ! . . . Il l'attendait pour se punir, & ne pas violer le serment qu'il avait fait !.... Mais je le vois ; sa main repose sur la mienne.... Ah ! mon frère ! ma sensibilité n'est pas usée , elle est plus vive que jamais Je vous quitte pour lui.



CCXLV.^{ME}

Z É P H I R E à P I E R R O T :

[Mariage de madame Parangon & d'Edmond.]

MON chère Pierre : Une suite de scènes les plus attendrissantes & les plus capables de vous émouvoir , viennent de se passer sous nos yeux ; la première est la reconnaissance des Enfants d'Edmond. Cet Homme si désiré était auprès de notre digne Amie : les quatre Enfants sont entrés , Edmée Colète la première. Elle l'envisage : — Ah ! Maman (s'écrit-elle) le voilà ! c'est celui qui nous a donné nos portraits !.... Bon Vieillard , je vous l'avais bien dit , que vous perdriez la vue, si vous pleuriez toujours ! Les autres la suivaient ; tous l'ont remis

L 2

sur-le-champ ; ils l'ont entouré, & commençaient à lui faire une foule de questions. Mais comme nous étions tous rassemblés, M. & Madame Quinci, M. & Madame Loiseau, Laure & moi, Madame Parangon a interrompu les Enfans en nous priant de joindre nos instances aux siennes pour engager Edmond à devenir son Mari. Nous l'en avons pressé avec des instances si vives, qu'il ne s'est presque plus défendu. Point d'autre obstacle de sa part, sinon, que les Lois ne permettaient par une union sans objet. — Mais, si je suis contente (a répondu Madame Parangon) ; s'il faut cette union pour ma satisfaction, pour mon repos — Edmond s'est rendu. En trois jours, toutes les formalités ont été remplies, & la bénédiction vient d'être donnée ce matin dans la Chapelle de l'hôtel de ***, par le Curé de la Paroisse en personne. Madame Parangon vous desirait beaucoup ; & comme elle le témoignait, Edmond lui a dit, avec un soupir, qu'il ne croyait pas que vous dussiez jamais le voir. Cette réponse ne nous a point effrayés ; c'est un reste de cette mélancolie habituelle qu'il nourrit depuis tant d'années.

J'oubliais de vous dire que nous n'avons ici ni le Marquis De ***, ni le jeune Comte, ni son aimable Épouse ; ils sont

à la campagne , dans une fort jolie maison à Madame la Duchesse , située sur la route de Fontainebleau ; on leur a dépêché hier un Exprès , pour les instruire de ce qui se passe.

Aussitôt après la cérémonie, Madame Parangon a déclaré à Laure, qu'Edmond était son Père : & tous les Enfans , sans faire attention aux larmes de celle qui les instruisait , l'ont félicitée , en faisant éclater les transports les plus tendres. La Petite***⁽¹⁾ était aussi présente ; mais on ne l'a pas plus éclairée que Zéphirin & Edmée-Colète. Celle-ci semblait percer le voile ; elle était si émue , elle se montrait si sensible ... Mais revenons à Edmond. Il s'est trouvé comme accablé par le sentiment délicieux auquel son cœur n'est plus fait ; nous avons été obligés de renvoyer les Enfans , & sur-tout les deux que vous savez. Mondieu ! y aura-t-il toujours du mélange à nos satisfactions ! — Vous êtes ma Femme (a dit alors Edmond à notre Amie !) ... Ah ! Dieu ! ... — Ton nom que je porte (a-t-elle répondu) ton nom lave ma honte à mes yeus : Que je suis glorieuse de le porter ! Edmond ! c'était toi seul que j'aimais , c'était ton âme seule ; & cette ingénuité touchante qui en marquait

(1). Dont il est parlé Lettre ccxvii.

toute la beauté, qui me séduisit à la première vue , cette aimable ingénuité a produit le charme que se prolonge encore—.

Dans le cours de la journée , Madame Loiseau , qui ne pouvait se lasser de causer avec Edmond , & qui le suivait partout , l'a prié de nous raconter comment il était revenu en Europe ? Edmond lui a répondu :

J'étais , comme vous savez , chés les Nodwais au Eskimaus. Le bras & l'œil qui me manquaient , me rendaient un phénomène parmi ces Peuples , & ce défaut m'avait attiré leur admiration. Je fus assés longtemps sans m'en apercevoir , n'entendant pas leur langue & n'ayant aucune envie de m'en instruire. Mais une occasion singulière me fit connaître leur façon-de-penser à mon égard. Durant l'hiver que je passai aumilieu d'eux , il arriva que par le peu de prévoyance qui leur est ordinaire , les vivres vinrent à manquer. Dans cette calamité , ils ne s'adressèrent point à UKCOUMA , qui en leur langue signifie le Distributeur de tous les biens ; mais à OUIKKA , Auteur de tous les maux. Il fut résolu qu'on apaiserait la colère de ce méchant Dieu par des prières & des offrandes. Mais tous les Eskimaus se sentant également dignes de sa haine ,

VIII.^{me} P A R T I E. 143

ils ne crurent pouvoir mieux le fléchir, qu'en lui faisant présenter leurs hommages & leurs présens par les mains d'un Etranger aussi singulier que je le leur paraissais. Ils vinrent danc me trouver en foule, & me firent entendre par signes ce qu'ils souhaitaient de moi. Je n'avais-garde d'ajouter à mes autres crimes, le Sacerdoce de l'Idolâtrie. Je me jetai par terre, pour leur faire comprendre que je refusais. Mais cette action produisit un étrange effet; car c'était ainsi qu'on priait Ouikka: Aussi tous les Eskimaus se mirent-ils à pousser des cris-de-joie, & à danser en rond autour de moi. Et ce qui mit le comble, c'est qu'à l'instant même, ils apprirent qu'un Vaisseau Européen venait d'aborder à travers les glaces dans la baie d'Hudson, & qu'il demandait à traiter de leurs fourures pour toutes sortes de provisions de bouche. Je fus donc porté en trionse dans toute la Peuplade, ne sachant si je les avais obligés ou fâchés: ce fut un d'entr'eux qui était à bord du Navire Anglais, & qui servait d'interprète, qui m'aprit tout ce que je viens de vous dire. Vous jugez que d'après cet éclaircissement, je ne crus pas devoir rester au-milieu de ce pauvre Peuple. Je m'enbarquai sur le Vaisseau, qui après avoir achevé de prendre sa cargaison à Québec, mit à la voile pour

146 LE PAYSAN PERVERTI;
*l'Europe, & me laissa à Bordeaux, où
il relâcha pour charger des Vins de ce
pays....*

Edmond en est resté là, parce qu'on
vient d'entendre dans la cour le bruit
d'une voiture, & que l'on craint que c'est
le jeune Comte & la jeune Comtesse.
Edmond & sa Femme vont audevant
d'eux.

Dans nos malheurs, mon chère Pierre,
voici pourtant une satisfaction: Il est vrai
qu'elle est bien mêlée! mais enfin
c'est Edmond que nous possédons. Je
craignais que nous irions tous avec M. & M^{me}
Loiseau réaliser notre ancien projet. Ed-
mond est encore jeune; nos soins ne lui
rendront pas la vue, mais ils fortifieront
son tempérament; il vivra du moins,
& nous vivrons avec lui.....

Ah dieu! quel malheur! Ed-
mond... Il est mort!...

CCXLVI^{ME}

M. LOISEAU, à PIERROT.

[Mort d'Edmond.]

MON chère Ami! le calme apparent n'a
pas été long; & l'Infortuné avait rai-
son de nous dire, que vous ne le ver-
riez jamais!

M. le Comte & sa jeune Épouse arri-
vaient;

vaient : Edmond & sa Femme ont été audevant d'eux , & sont descendus jusques dans la cour : la voiture était arrêtée , & la portière s'ouvrait. Déjà notre respectable Amie disait au Fils d'Ursule — *Voilà votre Oncle Edmond.* Une pierre lancée de la rue , on ne sait pourquoi ni par qui , frappe les chevaux ; ils partent ; le jeune Comte qui descendait trébuche ; Edmond qui ne voit pas & ne pouvait se garantir , est renversé ; les roues lui passent sur la poitrine , & la brisent. Représentez-vous , dans un même moment les cris de la jeune Comtesse ; le desespoir de la nouvelle Épouse d'Edmond , qui ayant vu tomber son Neveu le premier , avait été à lui , & qui , lorsqu'elle s'est retournée , a trouvé son Mari vomissant par la bouche des flots de sang ! . . . Ce spectacle , mon chér Pierre , était affreux , & je n'aurais pu le supporter , si l'envie de sauver l'Infortuné ne m'en avait donné la force. Toutes les douleurs se sont renouvelées , mon Ami ; c'est ici une desolation ! Edmond vient d'expirer

On transportera le corps à S. . , avec le cercueil d'Ursule ; c'est la volonté d'Edmond ; il n'a presque dit que ce mot en expirant , en serrant la main de sa Femme , qu'il attirait à lui de toute la

146 *LE PAYSAN PERVERTI*,
force qui lui restait. Je ne craignais pas qu'il
l'attendît longtemps dans la sombre de-
meure, ou plutôt dans le séjour des Jus-
tes : Car ils ont tous-deux assez souffert ;
pour que les taches de l'humaine faiblesse
soient absolument effacées. . . .

Il est mort sous les roues du même
carrosse Un Domestique l'a dit
Edmond l'a entendu ; il a tourné vers les
Ciel ses yeux éteints , comme pour ado-
rer les decrets de Dieu. C'est le dernier
châtiment sans-doute que ce bon Père
lui inflige.

CCXLVII^{ME}

ZÉPHIRE, à PIERROT.

[Mort de M.^{me} Parangon, devenue M.^{me} R.^{***}.]

Tout est fini ! . . . Elle n'est plus ! . . .
Le même tombeau va les réunir

De M. LOISEAU.

Les sanglots l'étouffent, & je prends la
plume. Notre Amie, cette Femme in-
comparable, qu'un amour involontaire
a rendu malheureuse, mais sans la rendre
criminelle, vient de finir ; elle vient de
s'éteindre dans une mer de douleur.
Voici mon chér Pierre, ses dernières in-
scriptions, dictées par elle même.

DISPOSITIONS TESTAMENTAIRES.

I. Je demande que cette dépouille mortelle soit unie à celle de mon second Mari , & que l'on donne à l'Église de S... la somme que j'ai mis à-part , & que j'ai destinée à faire dire à perpétuité deux services pour moi, comme ceux que j'ai déjà fondés pour mon Mari ; lesquels quatre services seront acquités aux jours de son décès & de sa naissance , & pareillement aux jours de mon décès & de ma naissance : Je prie qu'on nous enterre aux pieds des Père & Mère de mondit Mari. Je recommande à Edmée-Colète , à Zéphirin , à Laure & à Parangon , d'accompagner nos corps jusqu'au lieu de la sépulture : Je prie le chér Frère aîné Pierre , d'inviter & de réunir toute la Famille à la cérémonie des obsèques. II. Je lègue à mondit Frère , pour le remettre à ma Fille après lui , le Tableau déposé à l'autel Saint-Edme , & qui n'y sera pas , attendu que je l'ai obtenu du Défunt : & en-outré , je lui lègue en toute propriété , tout ce que j'avais destiné pour feu son Frère mon Mari habits , montre , & autres bijoux. III. Je lègue à tous mes Frères & Sœurs-chacun une somme de mille livres , à prendre sur le comptant que je laisse. IV. Je donne à ma Sœur , Femme de

148 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
l'Aîné, le tiers de mes bijoux à partager
 avec ma Fille, & ma Sœur Fanchète. V.
 Je laisse à ma Sœur Fanchète Quinci, tous
 les fonds de mon Patrimoine ; & à ma Fille
 les présens dont j'ai été honorée par la Fa-
 mille de M. le Comte De *** , en y compre-
 nant la Terre du Val-D. P. -VI. Je laisse
 sous la direction du sage Frère aîné la gran-
 de Ferme d'Oudun, que je tiens de la libé-
 ralité de Madame la Duchesse De **** ,
 & deux autres Fermes qui sont conti-
 guës , pour qu'on y bâtitse un Bourg ou
 Village, destiné à rassembler les Frères &
 Sœurs de feu M. Edmond R** mon Mari,
 & leurs Familles, pour y vivre suivant les
 Statuts que mondit chër Frère aîné établi-
 ra, & que nous avons concertés ensen-
 ble (1). signé COLÈTE C** V. R**.

De Z É P H I R E.

Mon chër Ami ! plus , plus jamais !...
 Infortunée que je suis ! le Ciel en nais-
 sant ne me donna qu'une Marâtre ; l'o-
 probre & le vice entourèrent mon ber-
 ceau, souillèrent ma jeunesse Un
 Ange me sauva : une autre m'a soutè-
 nue & je les ai perdus !... me

(1) Voyez ces Statuts, & la réalisation de l'Éta-
 blissement dont il est ici question , dans les trois
 dernières Lettres de cet Ouvrage. [N. de l'Éd.]

trouve abandonnée comme lorsque je vins au monde Les biens qui me restent n'ont aucun prix je ne les sens pas ; je ne les sentirai plus.

De M. : L O I S E A U.

Je vais fermer sa Lettre : elle ne se connaît plus.... Cependant , mon chère Pierre , nous espérons lui prouver qu'il lui reste encore des Amis dignes d'elle.

FIN de l'HISTOIRE d'EDMOND.



(Mes Enfans , voila d'étranges évènements ! Je vous les ai mis sous les yeux , non pour satisfaire une curiosité vaine , mais pour que vous profitiez des lumières qu'ils vous ont procurées. Le crime ne reste jamais sans punition ; Manon a été punie ; M. Parangon aussi par une maladie douloureuse ; & Gaudet plus que tous les autres : D'Arras a péri ; Ursule fut châtiée de la main du Seigneur ; la respectable *Femme* fut affligée par Celui qui lui avait plu ; Edmond enfin plus faible que coupable , a été traité selon ses œuvres ; M. le Marquis De *** lui-même , ainsi que sa première-Femme sont tombés sous la verge de l'Ange-Exterminateur. *Dieu est juste.*

Comme les Lettres qui suivent sont relatives à l'Histoire de mon malheureux Frère , j'ai cru devoir les joindre aux autres.)



M.

CCXLVIII.^{ME}*M.^{ME} LOISEAU, à PIERRE.*

[Mort de madame Zéphiré : madame Loiseau me propose des aliances entre nos Enfans.]

IL y a vingt-cinq ans, mon chér Pierre, qu'à pareil jour, feu notre pauvre Edmond arriva chés M. Parangon, ou j'étais alors. Depuis ce moment, le temps qui s'est écoulé comme l'eau, m'a fait voir passer & disparaître ceux avec qui j'ai vécu durant les belles années de ma jeunesse : ma première Amie n'est plus & tout ce qui l'environnait s'est évanoui comme elle ; Manon & M. Parangon l'avaient précédée ; Ursule & Edmond l'ont mise au tombeau ; Laure, & tout le reste de ses Connaissances l'ont suivie : il ne reste plus ici que Fanchète & nous ... car, mon Ami, nous venons de perdre madame Zéphiré. Vous savez combien cette aimable Femme avait de mérite ; sa vie extraordinaire prouve à quel point son âme était naturellement belle. Vous savez aussi combien elle vous aimait, & elle vous en a donné des marques dans ses derniers instans, par un présent assez considérable, qu'elle m'a chargé de vous prier d'accepter au nom d'Edmond & au sien : Elle a demandé, en retour, une grâce,

c'est d'être mise dans le tombeau des deux Époux , & que sa cendre soit confondue avec la leur. Je l'ai promis pour vous.

Mon Amie, si vous saviez quelles accablantes réflexions je fais depuis l'instant où elle a expiré ! Tant que Madame Zéphire m'est restée , il me semblait que je voyais encore Edmond & notre incomparable Amie ; Zéphire les portait dans son cœur , ne parlait que d'eux , & les rapimait pour - ainsi - dire ; ils ne sont morts entièrement pour moi que d'aujourd'hui. Je rends grâces au Ciel de m'avoir donné des Enfans , qui me tirent de l'état d'accablement où je retonbe sans-cesse : si ce n'était eux , & mon Mari , je serais, mon chère Pierre, que je ne pourrais soutenir le poids de mon existence , & le vide où je me trouve.

Mais puisque j'en suis sur mes Enfans, & que d'ailleurs je vais vous parler d'après les vœux de la chère Défunte , permettez que je vous fasse part des projets que nous avons tracés , elle & moi , & dont en mourant , elle m'a recommandé l'exécution. Vous avez une Fille que j'aime beaucoup ; j'ai un Fils que vous connaissez ; unissons le sang d'Edmond & le mien (car je regarderai toujours cet Infortuné comme l'âme de notre âme.) Ma Fille , si vous le voulez , sera pour

452 LE PAYSAN PERVERTI;
votre Fils aîné. Par-là nous remplirons
les intentions de votre respectable Belle-
sœur ; elle m'en a quelquefois parlé.
N'objectez pas que nous sommes plus
riches , & songez seulement que la grâce
que je vous demande , nous est plus pré-
cieuse à mon Mari & à moi , que tous
les biens du monde. Hélas ! si la chère
Zéphire eût joui de la santé huit jours dé-
plus , ç'aurait été de sa bouche que vous
auriez entendu la proposition que je vous
fais : Elle était si fortement attachée à
ce projet , qu'hier elle exigea que dans
la même Lettre où je vous marquerais
son décès , je vous fîsse ce qu'elle nom-
mait *sa proposition*.

Madame Zéphire reçut il y a huit jours
des nouvelles des Enfans , au nombre
desquels je mets le Comte votre Neveu.
Tout va le mieux du monde : la jeune
Comtesse conserve un tendre & religieux
souvenir de sa Tante & de son Institu-
trice : Elle a perdu madame sa Mère , &
lui a succédé dans sa place à la Cour.
Depuis ce temps , elle s'est retirée de
toutes les compagnies vaines ; elle se
borne à remplir ses devoirs auprès d'une
Princesse qui l'estime & qu'elle adore.
L'Épous de Laure exerce sa charge , &
s'y fait honneur. Les deux autres... sont
les plus heureux des Amans , car c'est la

VIII.^{me} P A R T I E. 153

nom qu'il faut toujours leur donner ; ils jouissent de toute la félicité qu'ils méritent, & de toute celle dont eussent joui les Auteurs de leurs jours, sans les malheureuses circonstances où ils se sont trouvés.

Vous voyez, mon chère Pierre, que je tempère les tristes nouvelles par de plus heureuses. Remercions le Ciel de ce que j'ai de ces dernières à vous donner.

Je suis, &c.

[J'ai moi-même à Av**, pour accepter l'honorable proposition, & en témoigner ma reconnaissance.]

CCXLIX.^{me}

EDMÉE-COLÈTE, à PIERRE.

[Zéphirin est attaqué d'une maladie mortelle.]

MON chère second Papa : Venez auprès de moi : venez m'aider de vos conseils, de votre piété, de votre fermeté religieuse. Un coup bien terrible vient de m'être porté : mon Mari est attaqué d'une maladie qu'on a connue trop tard, & l'on n'espère plus... Ah ! Dieu ! dans la fleur de notre jeunesse, nous voir séparés !... Tout le monde paraissait envier notre bonheur... à présent, je fais pitié à tout le monde ! Venez, à mon secours je vous en prie. Je suis, &c.



CCLME Réponse.

[Je reconforte ma chère Nièce , & cherche à lui inspirer de la confiance dans le Seigneur , tout en lui insinuant qu'elle n'est pas dans une situation conforme à la volonté de Dieu.]

JE pars, ma chère Fille : mais crayez que Dieu est juste , & que rien ne se fait que par sa profonde sagesse. Il y a des choses qui blessent le bon-ordre , sans qu'on s'en-doute : Peut-être votre mariage était-il de celles-là , mon Enfant ? Depuis que je suis au monde , & que j'examine les voies de la Providence , je ne l'ai pas encore prisé en défaut. J'ai vu la faute précéder , & les Hommes s'endormir dessus : & j'ai vu que comme un levain dangereux , la faute fermentait , & qu'enfin elle engendrait la peine , quelquefois prompte , plus souvent lente , mais toujours sûre & terrible. Cependant [& voici, ma chère Fille, une consolation que la Religion procure à ceux qui n'en font pas une momerie) ces peines méritées , si elles sont prises en patience , produisent une reconpense éternelle ; & non-seulement la reconpense de l'éternité , mais souvent encore une temporelle. Remarquez, chère Fille , qu'une Personne qui suit cette conduite , & se vainc elle-même , en contracte la salutaire habi-

VIII.^{me} P A R T I E. 155

tude , & qu'elle émouffe par-là les traits les plus poignans : &-puis enfuite observez que le monde l'estime , l'admire , lui fait gracieus accueil. Par-exemple , voila ma pauvre Femme ; elle souffre ; les Enfans , les chagrins , tout cela a produit du dérangement dans son tempérament : Mais si vous la voyiez souffrir ! quelle douceur ! quelle peur de nous inquiéter ! & nous , comme nous nous apercevons de tout ça , & comme nous en sommes touchés ! O ma chère Fille , quand il n'y aurait que cet avantage à retirer d'être bon Chretien , ça ne suffirait-il pas ? Mais il y en a bien d'autres ! Et je n'appèle pas être bon Chretien , que de réciter de longues prières , de faire dire des Messes , d'en entendre deux ou trois par jour , comme j'ai vu des Dévots dans les Villes ; le temps passé à l'Eglise , s'il peut être employé pour sa famille & son manège , s'il peut être utile au Prochain , devient un très-grand péché : Dieu ne veut qu'une prière ; elle commence quand on s'éveille , & finit quand on s'endort ; c'est de faire tout en vue droite : Aimer Dieu , ce n'est pas dire un *Ale-de-charité* , c'est suivre l'ordre qu'il aime , & la justice qu'il commande , & de-plus , sacrifier du sien aux autres : ça n'est pas perdu , ou plutôt ça produit le double ; & si j'étais

156 *LE PAYSAN PERVERTI*,
avare sans aimer Dieu, je voudrais bien-
faire aux hommes par lésinerie. Jetons-
nous donc entre les bras de Dieu, qui
est un si bon Père, qu'il nous impute à
justice les peines involontaires, & même
les peines méritées, quand nous les souf-
frons comme il convient à un Enfant
soumis châtié par son Père.

Mais, ma très-chère Fille, je vous
prêche-là ce que vous savez, & je prends
un temps où vous n'êtes pas trop à vous.
Hélas ! c'est que vous avez tant besoin
de force, que je cherche à vous en indi-
quer la Source, quoique vous la con-
naissiez déjà. Qu'est-ce que les consola-
tions humaines la plupart du temps ? des
paroles vaines ; des mots auxquels ceux
qui les disent, n'attachent aucun sens,
& que ceux qu'on prétend consoler pren-
nent en conséquence.

Mais une chose qui me frappe, en je-
tant les yeux sur ma Lettre, c'est que je
vous y fais comme entendre que vous
seriez coupable. Ce n'est pas là mon in-
tention, ma très-chère Fille ; je connais
votre cœur : mais sans être criminelle,
on est quelquefois dans une position
contraire à la volonté de Dieu, par des
circonstances malheureuses. Mais c'en est
assés là-dessus.

Dans trois jours, ma très-chère En-

fant, je serai auprès de vous. Je suis, en attendant, à une amitié dont vous verrez les preuves, Votre second Père.

C C L L M E

PIERRE, à sa FEMME.

[Je lui rends compte de l'état où sont tous les Enfans d'Edmond, & je récapitule l'histoire de l'Infortuné.]

MA chère Moitié : Notre pauvre Neveu vient de rendre à Dieu son âme, aussi pure qu'il l'avait reçue : ça n'a jamais eu aucun vice ; c'était une âme ardente ; mais comme il a toujours eu, & dès l'enfance, qui aimer, il n'a montré son ardeur que pour ce digne Objet. Il y avait beaucoup de poumon dans sa maladie. Madame la Comtesse a pris sa Cousine chés elle, pour la consoler, ainsi que les deux Enfans. Je suis chargé de tout arranger pendant ce temps-là, & de transporter le domicile dans une autre maison, qui appartient aussi à la jeune Veuve. Tout va bien pour les autres Enfans du malheureux Edmond : la Petite **** (1) aurait été mariée ces jours ici, sans la mort de Zéphirin : sa Mère voudrait avoir Edmée-Colète pour le Frère du Prétendu de sa Fille, & elle offre

(1) Dont il est parlé Lettre CCXVII.

158 LE PAYSAN PERVERSI,
d'attendre tant qu'il faudra. Laure & son
Mari sont les plus heureux du monde :
je trouve qu'ils gâtent un peu leurs En-
fans, & je leur ai dit; ils le prennent
bien, mais n'en tiennent pas grand-
compte, quand le vient au fait & au-
prendre. Quant à M. le Comte, je ne me
connais pas trop aux mœurs des Grands,
mais je le trouve un-peu leste. Ce n'est
pas envers moi, aumoins; il me fête
plus que je ne mérite, & que je ne vou-
drais; il se fait par tout honneur de
moi, comme si j'étais un Maréchal-de-
France; mais il y met une sorte d'ostent-
ation, & je crains qu'elle n'est bonne nulle
part. Ce cher Neveu m'a souvent entre-
tenu du Projet de la très-chère Sœur pour
le Bourg à bâtir : je lui ai dit qu'il était
comencé, & où nous en étions; il veut
contribuer à l'Établissement, & me doit
faire remettre une somme; il se propose
aussi de venir voir tout ça sur les lieux.
Quant à sa jeune & aimable Épouse, elle
est un peu plus fraide; mais je prête
sa manière d'agir avec moi : au moment
où vous croyez qu'elle vous a oublié,
c'est justement où elle vous dit les cho-
ses les plus gracieuses; & ça sans se gê-
ner; c'est une aisance, une bonté;...
ça part du cœur. Elle est grosse de six
mois, & se porte très bien pour son état.

VIII.^{me} P A R T I E. 159

Que tous ces Enfans-là , élevés comme ils l'ont été , feroient de bonnes gens , s'ils n'étaient pas à la Ville ! Mais (& je le dis avec douleur) tous les jours depuis la mort de la respectable *Femme* , ils perdent un peu , & sans s'en apercevoir eux-mêmes. Et ce qui va t'étonner , ma chère Mari-Jeanne , moi-même , je ne suis plus si révolté que les premiers jours de tout ce qui blesse mes yeus ; & non-seulement mes yeus , mais mon esprit , mon cœur , la probité , la décence , la vertu enfin ! Quelle influence ! Edmond , ma pauvre *Femme* n'est donc pas aussi coupable que nous l'avons cru ! Eh ! comment , avec son caractère , sa figure , & tout le reste , aurait-il échappé ! ... Aussi , le Seigneur lui aura-t-il fait miséricorde.

Ma chère *Femme* , d'après tout ce que je vois , je te le dis , si M. & Madame Loiseau demeuraient à Paris , malgré que leur alliance nous soit bien honorable , je craignois que je la refuserais. Raisonons un-peu , même selon le monde , d'après les exemples malheureux que nous venons d'avoir dans notre Famille : Un Jeune-homme en est sorti ; il était spirituel , beau , bienfait , capable de *faire son chemin* , comme on dit ici : Cependant repasse dans ton esprit , ma

chère Femme, tout ce qui lui est arrivé : Quel Paysan pourrait espérer une fortune pareille ? Mais quel Payfan ne préférerait pas de souffrir le froid, le chaud, & de n'avoir du pain qu'à moitié ses dents, à ce qui a suivi cette fortune & ces plaisirs de si courte durée ? Quel Paysan de chés nous n'a pas frémi, en aprenant les maux de l'Infortuné ? Qui ne nous a pas regardé dans notre deshonneur, comme les plus à plaindre de tout le canton ? . . . O ma chère Femme ! si ce malheureux Jeune-homme était resté à la charrue, nos chers Parens & lui n'auraient eu que des jours paisibles ; Dieu aurait béni ses travaux, car il le craignait ; & ceux qui ne sont plus, feraient descendus en paix dans la demeure des Anciens.

Quant à nos aliances, je compte être de retour dans huit ou dix jours ; ainsi que M. & Madame Loiseau ne s'inpatientent pas : & nos mariages ne se feront pourtant pas tout - aussitôt après mon retour ; je veux avoir nos Neveux & Nièces d'ici, & sur-tout la Pauvre Affligée. Je leur en ai fait la proposition à tous ; M. le Comte viendra avec son Épouse. Une chose que je ne fais que d'hier, c'est qu'il a dans son cabinet, les portraits de toute notre Famille & de

de nos Amis, de deux mains bien chères, de celle de notre respectable *Belle-sœur*, qui ne l'a été que quelques heures, & de celle d'Ursule. Tout cela est arrangé pour se conserver des siècles : Si-bien donc qu'un de ces jours, comme nous étions grande compagnie à dîner, voila qu'il a parlé des mariages que nous alons faire ; & il a dit à la Compagnie, qu'il allait leur faire voir ceux que j'alais marier. Nous avons passé dans le cabinet, & il m'a prié de les montrer. Et je les ai montrés, car ils sont on ne saurait plus ressemblans. Tout le monde a demandé, s'ils étaient flatés ? Et j'ai dit qu'un Père ne pouvait guère répondre à ça ; mais que les Enfans de M. & Madame Loiseau ne l'étaient pas. L'on a interprété ça à l'avantage des nôtres, & l'on m'a fait mille complimens. Cette respectable Amie & *Sœur* ! elle ne s'occupait que de nous ! & elle nous donne encore du contentement, même après qu'elle n'est plus ! Ensuite le Comte & la Comtesse ont mené la Compagnie devant une petite niche, cachée par un rideau fort précieux, que le Comte a tiré : & nous avons vu le portrait d'Ursule, de la main d'Edmond. Ah - mon dieu ! qu'elle est belle dans cette peinture ! Quoiqu'elle soit fort découverte, il a donné à son

162 LE PAYSAN PERVERTI,

visage un air si modeste & si innocent ,
qu'on n'est pas choqué de sa nudité :
Tout le monde a dit que c'était un chef-
d'œuvre ; & ce qui a bien flaté le Comte ,
c'est qu'on a retrouvé ses traits dans
ceux de l'Image de sa Mère. Il s'est mis
à genoux devant le portrait durant deux
minutes, avant que de refermer le ri-
deau.

Porte-toi aussi bien que je le desire ,
ma chère Marie-Jeanne : quant à moi ,
tu n'as rien à souhaiter de ce côté-là ;
& si je ne suis pas à mon aise , ce n'est
ni manque de santé , ni manque d'ami-
tiés de la part de ceux qui sont ici ; mais
c'est que tu me manques , & que je
manque où est ma chère Femme & mes
chers Enfans. Je suis ton affectionné
Mari.

(Il y eut ici une Lettre du Comte , qui m'annon-
çait la naissance d'un Fils ; & une autre de ma-
dame**** , qui me faisait-part du mariage de
mademoiselle**** , que la mort de Zéphirin
avait fait différer.)



C C L I I . M E

*La Même , au COMTE D****.*

[Je lui demande le Recueil des Lettres , que
j'avais malheureusement oublié.]

MON SIEUR & très-cher Neveu :
Il m'est arrivé une terrible distraction ;

VIII.^{me} P A R T I E. 163

en rangeant les papiers de votre Cousine Edmée-Colète, j'ai oublié de reprendre les Lettres que vous savez : Elles étaient pourtant toutes préparées dans le secrétaire du cabinet, où la très-respectable *Femme* (1) les avait toutes renfermées. Je me proposais de les enporter, & d'en faire ici quelques copies à mes loisirs, dont une pour vous, une pour M. & Madame Loiseau, une autre pour votre Cousine Laure, & pour d'autres Persones de la Famille. Je vous prie de réparer ma faute, & de vous en emparer sans faire-senblant de rien, à cause de la chère Veuve, & vous savez pourquoi. Vous aurez la bonté de me les envoyer, afin que je réalise mon premier dessein : ou si vous l'aimez mieux, vous pourrez me les apporter, en venant ici vers la mi-juin, pour honorer les mariages de mes Enfans. Elles sont cachetées ; je vous prie de respecter le sceau : je n'en ai pas à vous donner d'autres raison, que celle que vous verrez écrite de la main de la respectable *Femme* : & du-reste, je m'engage à n'en supprimer aucune dans votre copie ; à-moins, ce que je ne crains pas, qu'il n'y eût un ordre exprès de le faire. Ma Femme se joint à moi, pour

(1) Madame Parangon.

164 *LE PAYSAN PERVERTI*,
vous faire mille félicitations, ainsi qu'à
votre très-chère Épouse, sur la naissance
de votre Fils. Puisse-t-il être aussi ver-
tueux que se le montrent ses aimables &
chers Père & Mère. J'ai l'honneur d'être,
&c.

Je souhaite que la chère Demoiselle **** soit heureuse, & que le Frère de son aimable Mari puisse un-peu recon-
soler notre jeune Veuve.



CC LIII. ME

EDMÉE-COLÈTE, à PIERRE.

[Elle découvre par les Lettres, que Zéphirin
était son Frère.]

IN FORTUNÉE que je suis ! le voile
vient de se déchirer ! il me laisse voir la
cause des larmes que ma Mère répandait
sur moi !... Voilà donc pourquoi celle
de mon Ép... me regardait quelquefois
en soupirant, venait à moi, écartait son
Fils !... J'en murmurais... Si notre sort
nous eût été connu, il aurait donc falu
nous séparer !... Seigneur mon Dieu,
vous l'avez fait vous-même... Et nos
deux Fils... mais ils ne m'en sont
que plus chers... Aimables Enfants !
Edmond réunit en vous deux Objets
qu'il aimait, & à chacun desquels il se
devait tout-entier ! Vivez, ô mes En-

VIII.^{me} P A R T I E. 169
fans , aimez-vous , foyez heureux : hélas !
votre Mère consumée par la douleur ne
le verra pas !... Adieu, mon chér Oncle.
Voilà les Lettres fatales. Je vous les ren-
voie. Devenez le Père de mes Fils ; ils
ont sur vous des droits plus sacrés que
tous les autres.



CCLIV.^{ME}

*PIERRE , au COMTE DE ***.*

[Les trois Lettres qu'on va lire , sont un Ta-
bleau de l'Établissement ordonné par le Testa-
ment de madame Parangon & de madame
Zéphire , auquel m. le Comte De *** a bien
voulu contribuer : J'y rends-compte à ce jeune
& estimable Seigneur , de tout ce que j'ai fait ,
d'après les vues de la respectable *Femme* , celles
de madame Zéphire , & les siennes à lui-même.]

MONSIEUR , & très-chér Neveu :
Aussitôt après le mariage de mes Enfants ,
je me suis occupé du Projet favori de
votre chère & respectable Institutrice.
Vous avez vu que j'avais déjà comencé à
le réaliser , en changeant en Bourg muré
une belle ferme voisine de S** , nommée
Oudun , appartenante à des Moines supri-
més. J'ai fait construire sur ce territoire , au-
près d'une fontaine , environ cinq-cinq
maisons uniformes , & marquer la place
de soixante-quinze autres , qui formeront
quatre rues égales : chaque maison a
cour , jardin , & toutes les autres ai-

sances. On y va bâtir une Eglise , & je vous prie , ainsi que votre chère Épouse , de travailler à obtenir qu'elle soit érigée en Paroisse , dont le Curé sera électif par les Habitans , comme les anciens Pasteurs , & choisi entre les plus vertueux de notre Famille. La Cure sera dotée d'un vingtième du produit du territoire actuel ; ce qui peut être évalué à mille livres , sans le Casuel , qui augmentera avec la population. On choisira de-même un Maître-d'école , le plus capable ; & il y aura d'attaché à sa place une ferme , rapportant environ six-cents livres ; conséquemment il enseignera *gratis* , suivant le Règlement qui sera dressé.

Aux terres d'*Oudun* , qui se montent à quatre cents arpens , & à celles des deux Fermes de la *Loge* & de *Vormes* , qui en ont cent chacune , je viens d'ajouter , au moyen de vos libéralités , celles de six petites Métairies des environs , qui entr'elles font autant que les trois premières. J'ai appris que vous aviez traité avec le Propriétaire pour cent arpens de brossailles qui ne rapportent rien , & qui pourront devenir des bois entre nos mains ; c'est un présent considérable que vous faites encore-là à l'Association , & dont je vous témoigne la plus parfaite reconnaissance en son nom & au mien : Quant aux frais qu'entraînera la construction de

l'Eglise, du Presbytère, de la Maîtrise d'Ecole, & de la Maison commune, nous vous prions de modérer vos largesses. Voici comme je me propose de procéder.

Je vais rassembler dans les vingt-cinq maisons construites tous mes Frères, Beauxfrères & Neveux, qui composent ce même nombre de Persones mariées: Savoir, 1 Moi Pierre; 2 & mon Fils aîné, nouvellement marié à Mademoiselle Loiseau; (ma Fille mariée appartient à un autre Famille où il faut qu'elle demeure): 3 Georget Frère; 4 & son Fils aîné qu'on va marier ces jours-ici avec une Nièce du Mari de Christine R.: 5 Bertrand Frère; 6 & son Fils aîné, qui épouse la seconde Fille de M. Loiseau: 7 Augustin Nicolas, Frère: 8 Charles Frère: 9 Jean Marfigni, Beaufrère, & mari de Brigitte R., Sœur aînée; 10 leur Fils aîné, marié; 11 Jaques Berthier, leur gendre; 12 Philippe Mouchou, mari de leur seconde Fille: 13 Batiste, Beaufrère, mari de Christine R.; 14 Leur Fils aîné, à qui l'on va faire épouser la Cousine, Fille de Bertrand; 15 & leur Gendre, nommé Paul Dondaine: 16 Eustache Doré, mari de Marthon R., Sœur; 17 leur Fils aîné; 18 leur Gendre nommé Alexis Garnier: 19 Benigne Graindargent, mari de Mariane R.;

168 *LE PAYSAN PERVERTI,*

Sœur ; 20 leur Fils aîné ; 11 leur Gendre, Thomas Viard : 22 Mathieu Beraut , mari de Claudine R. , Sœur ; 23 leur Fils aîné : 24 Alexandre Boujat , mari de Barbe R. : 25 André Ferlet , mari de Catiche R. , la plus jeune des Sœurs. Chacun de tous ceux que je viens de nommer aura une maison , & une portion de terre.

Voilà où nous en sommes pour le présent ; je vous rendrai-compte de la suite à-mesure que les choses se feront.

Je suis, Monsieur & chère Neveu, &c.



D E R N I È R E L E T T R E.

Le Même au Même.

[Je lui aprens que notre Habitation est en-piéd , & que l'Établissement prospère.]

MON SIEUR & très-chère Neveu : Je commence par vous rendre de très-humbles actions-de-grâces de tout ce que vous avez fait & faites encore pour notre Communauté : Nous avons reçu avec transport la nouvelle que M. l'Evêque s'était prêté à l'éligibilité de notre Curé, aux conditions proposées ; & que d'un autre côté , la Puissance temporelle avait bien voulu autoriser nos Reglemens. Je vous prie de m'en envoyer une copie , pour la faire imprimer à Aur. , comme

vous

vous le desirez , & comme je le souhaitais moi-même : Je veux qu'après les Prières du matin & du soir , ce Règlement soit la première chose que nos Enfans apprennent , & qu'ils le portent à l'Ecole : en-conséquence j'aurai soin de le faire mettre en gros caractères.

Nous avons à-présent deux rues de bâties , formant cinquante maisons : M. Loiseau a bien voulu être notre premier Bailli , & venir demeurer avec nous ; mais non dans notre enceinte ; il a une maison séparée. Quant au Pasteur , je n'ose quasi vous dire ce qu'on m'a proposé , depuis que ma chère Épouse est allée dans le sein de Dieu , recevoir la récompense de ses vertus : Je suis indigne d'un si saint ministère ; je n'ai que du zèle , & il faut encore des lumières : Je me borne à la place importante de Maître-d'École , & je vous prie de nous obtenir pour Curé le saint Prêtre L.* G** , Chanoine d'Au** , à qui j'en ai déjà fait parler : Il formera lui-même son Successeur parmi nos Enfans.

Nous avons fait avanhièr avec beaucoup de joie la répartition de nos Impositions, sur le rôle qui nous a été envoyé de Ton** ; car nous savons qu'il faut payer notre cote-part des charges publiques au Prince qui nous défend des Enemis du

dehors , & nous protège de toutes manières audedans ; nous le regardons comme le Père d'une grande famille , dont nous sommes tous les membres , & nous l'aimons & respectons comme tel. C'est George & Marigni qui sont nos premiers Syndics & Collecteurs ; car cela ne fera qu'une même charge parmi nous , attendu qu'il n'y a point de collecte , & que la masse paye la taxation de M.^{sr} l'Intendant,

J'ai l'honneur d'être , Monsieur & très-
chère Neveu , &c.



[Huit jours après que M. le Comte eut reçu cette Lettre , il me renvoya le RÈGLEMENT qui suit , & que je lui avais remis pour qu'il le fit autoriser. Le Comte y avait seulement fait quelques changemens en faveur de la descendance aînée , qui ont été marqués en caractères *italiques*. Je le lui ai renvoyé un an après tout imprimé , comme on va le voir dans ma Lettre qui sera la dernière de ce Recueil.] *Il serait à souhaiter que la lecture de ce Plan excitât à imiter l'Etablissement d'Oudun , plus parfait que ceux d'Auvergne & des environs d'Orléans. Nous n'offrirons point le Tableau de ces Communautés , existantes en France depuis longtemps ; on le verra bientôt dans un Ouvrage , intitulé , l'ÉCOLE DES PÈRES, Tome I, p. 272, précédé de l'Histoire de la Communauté de Sparte , & de celle des Moraves de la Lusace en Allemagne.*

 S T A T U T S

*du Bourg d' O U D U N , composé de la
Famille R** vivant en comun.*

« *TITRE I. Distribution des biens ;
Constructions , Élection d'un Pasteur , &c.*

« **N** O U S tous soussignés, Fils, Gendre,
& Petits-enfans d'Edme R**, avons arrêté
& statué, entre nous tous, ce qui suit :

» **C** O N S I D É R A N T combien le séjour de
la Ville est dangereux pour les mœurs ,
nous avons résolu de l'interdire à-jamais
à tous ceux de la Famille R** qui n'y
sont point habitués : & pour y parvenir,
nous avons de-concert consenti un Pacte-
de-famille, que tous nos Descendans se-
ront obligés d'observer, sous peine d'ex-
hérédation , aumoins jusqu'à ce que les
portions de biens suffisantes pour les en-
tretienir soient remplies : lequel Pacte-de-
mille comprendra les Articles ci-après ;
savoir :

I. **L** E Bourg sera réglé suivant le mo-
dèle des Familles-unies d'Auvergne: Nous
statuons, qu'il y aura égalité entière entre
nosdits Enfans, tant pour les biens de la
fortune, que pour l'éducation ; & pour
rapeler sans cesse à nosdits Enfans, même
dans les générations les plus éloignées,
qu'ils sont tous Frères, & une même

172 LE PAYSAN PERVERTI ,
famille , entendons qu'ils soient soumis
aux Fils Aînés de l'Aîné de notre Famille ,
lesquels seront come leurs Pères-comuns :
Voulons que les Curés & Maîtres-d'école
à-venir , soient pris entre les plus mé-
ritans des Enfans descendans dudit Aîné ,
s'il s'en trouve de capables ; & à leur dé-
faut , parmi les Enfans du Frère qui le
suit , & ainsi de suite de tous les Frères ;
& passant à leur défaut aux Descendans
de l'Aîné des Filles. Le Père-comun ,
ou Aîné sera Collateur , & présentera le
Sujet digne à l'Évêque , après avoir con-
sulté ses Frères. Le Curé n'aura point de
patrimoine.

» II. DÈS que les terres acquises & à
acquérir seront en état d'être partagées ,
elles seront divisées en cent portions ; &
comme on est parvenu à composer le finage
de mille arpens , sans compter les brossail-
les , les prés & les vignes , chaque por-
tion sera de dix arpens ; ces portions se-
ront réparties à chaque Frère ou Beau-
frère , qui formeront chacun une souche ;
ainsi chaque souche aura huit portions
& trois arpens ; & en-oultre dix arpens ,
dont un en vignes , & les neuf autres en
place à faire vigne , avec trente arpens &
droit de pacage après fauchaison dans la
prairie comune. Il n'y aura point d'autres
cens que ce qui se payera au Curé ; il au-
ra les droits de Seigneur , sans en avoir
le titre.

» III L'Eglise sera construite de façon que le logement du Pasteur & du Maître-d'école s'y trouvent naturellement joints , sans blesser en rien la Majesté du Temple : les Jardins du Presbytère & de la Maîtrise l'entoureront , à l'exception de la partie tout-à-fait au nord , séparée du reste par des murs élevés , qui demeurera destinée aux sépultures. L'Eglise aura trois portes , celle d'*Entrée comune* à l'occident ; celle des *Epousailles* au midi , & celle des *Enterremens* vis-à-vis au nord : ces deux dernières ne s'ouvriront que pour les choses dont elles portent le nom.

» IV. POUR commencer dès à présent le régime de cette petite Sparte , on élira pour premier Curé , M. l'Abbé L*-G** , à défaut de Sujets dans la branche aînée : ce sera un digne Pasteur ; & quant à la place de Maître-d'école , Pierre R** sera prié d'accepter cet importante fonction.

» TITRE II, Des Repas & Divertissemens publics. V. AU MILIEU du Village , à côté de la fontaine , & près de l'Eglise , sera élevé un bâtiment solide , où se trouveront réunis le Four-commun pour la cuisson du pain , construit de manière , que si le feu venait à y prendre , il ne pût se communiquer au reste de l'édifice : à côté du Four , sera une grande Salle , capable de contenir mille Per-

sones , éclairée par cent croisées , percées comme celles des bas-côtés de nos Églises ; ce sera le Refectoire commun : & de l'autre côté , la Chambre pour rendre la justice (qui ne sera qu'arbitrale , n'y pouvant avoir de vraie matière à procès où tout sera commun). Attenant de la Salle du Refectoire , il y en aura une autre plus large , & moins éclairée , ce sera la grange commune, où s'aporteron t tous les grains des récoltes. Audeffus de ces deux Salles , dans une galerie voûtée , seront les greniers pour le bléd , seigle , orge , aveine , pois & lentilles , chaque espèce séparée par une cloison : quant aux foin s & aux pailles , ils seront distribués sur le-champ à chacun , après la récolte ; & à chaque batage , les balles (on nomme ainsi la paille menue qui résulte du vanage) & le son qui proviendra de la mouture , devront être pareillement distribués , à l'exception de ce qui en sera nécessaire pour le com un.

» VI. CHACUN n'aura en propriété que ses meubles , son linge & ses habits , qui seront les mêmes pour tous ; on n'aura que le choix de la couleur & de la façon.

» VII. LES bestiaux seront à la Communauté , quoique repartis chés les Particuliers , pour en tirer le service & le produit.

„ VIII. DEUX Syndics, qui le feront un an, auront l'œil sur le travail, sur les labours, & sur l'entretènement des Animaux : il y aura des humiliations, des peines même, contre les Pareffeux ; & des prix, des distinctions pour les Laborieux, les Actifs, les Industrius.

„ IX. TOUT Chef-de-famille qui aura négligé la culture, mal labouré, mal sarclé, & par-conséquent aura produit une moindre récolte, &c, &c, sera durant l'année, privé de la moitié de sa portion de vin les Dimanches & Fêtes ; & occupera la dernière place vers la porte d'entrée, tant à l'Eglise, qu'au Réfectoire commun. Si l'année suivante, il ne fait pas mieux, on en examinera scrupuleusement la cause, & si c'est sa faute, il demeurera dans son humiliation ; mais si c'était par impuissance, on le soulagera de la moitié, des deux-tiers même de sa culture, jusqu'à qu'il soit en état de la reprendre en entier.

„ X. CELUI qui surpassera les autres en industrie, en goût du travail, en belles récoltes, aura les premières places à l'Eglise & au Réfectoire ; on portera solennellement chés lui, chaque Dimanche, une part de pain-béni ; ses Garçons (s'il en a) serviront par préférence, à ceux des Branches-cadètes, de Clercs à l'Office, &c.

176 *LE PAYSAN PERVERTI,*

„ XI. LE Jeune-homme ou la Jeune-fille qui se distingueront , savoir , dans la première-jeunesse , en aprenant mieux à lire , écrire , & le travail de leur âge , seront différenciés des autres par une cocarde , & des préférences dans les divertissemens publics. Si lorsqu'ils seront plus avancés en âge , comme depuis seize ans audeffus , ils continuent à bien-mériter , le prix sera le plus flateur ; ils auront le droit exclusif , les Garçons , de se choisir eux-mêmes une Epouse ; les Filles , une autre prérogative équivalente , à l'arbitrage des Femmes de la Comunauté assemblées , laquelle sera fixée dans l'Article XLIV.

„ XII. LES Fêtes des Noces dureront trois jours au lieu de deux ; & dans le cas où les Sujets les plus méritans des deux sexes se seraient mutuellement , choisis , les Noces en dureront quatre , & toute la Comunauté célébrera la naissance du premier Enfant , non-seulement par un souper à double portion de vin & de bonne - chère , comme aux autres , mais par un jour entier de réjouissance.

„ XIII. LES occupations dureront cinq jours & demi chaque semaine , & cesseront le samedi à midi : les Dimanches on jouira d'un repos absolu , excepté dans ce qui regarde le soin des animaux.

„ XIV. LES Divertissemens seront pu-

blics, & par-conséquent honnêtes : Ils consisteront , pour les Hommes , en jeux de boule , ou même de cartes pour les plus Anciens , avec une bouteille de vin pour chaque Homme , qui leur sera donnée après les Vêpres.

» XV. LA Messe se dira toujours à neuf heures , pour finir à dix , y compris le prône ; le Dîner public aussitôt ; Vêpres à midi , pour finir à une heure ; le Catéchisme ensuite par le Curé & le Maître-d'école , l'un dans l'Eglise aux Jeunes gens , l'autre à l'École pour les petits Enfans , jusqu'à deux : une heure pour les soins nécessaires : à trois , les jeux comenceront , pour continuer jusqu'au Souper public à huit heures.

» XVI. LES jeux des Grands-garçons , seront le palet ou le disque , la paume , &c : ceux des Petits - garçons , les barres , &c.

» XVII. LES amusemens des Femmes-faites ne seront autres que d'être assises , pour converser entr'elles , en ayant l'œil sur la Jeunesse des deux sexes.

» XVIII. CEUX des Filles & des Jeunes-femmes non Mères , seront la danse , au son de la musette , avec les Garçons qui durant la semaine se seront comportés de manière à mériter cette grâce ; (les Pareseux , les Brutaus , &c , en seront exclus , jusqu'à ce qu'ils se soient corrigés) ;

178 *LE PAYSAN PERVERTI*,
ou des jeux de société , quand il fera
mauvais-temps.

„ XIX. LA Danse sera composée moitié de Nouveaux-mariés , & moitié de Jeunes-gens prêts à l'être : ceux que leur âge éloignera encore de ce lien , ne participeront à ce divertissement , qu'à titre d'Écoliers des Grands, qui les exerceront, & leur apprendront les différentes sortes de Danses en usage.

„ XX. APRÈS la Danse , les Garçons recevront une demi-bouteille de vin ; & les Filles, pareille mesure de cidre ou une jate de beurrée , à leur choix ; les Enfants auront la moitié de cette mesure du régal des Filles.

„ XXI. IL y aura de-plus pour le goûter du Dimanche , une sorte de gâteau ou de fouasse préparée la veille au soir pour chaque Mère-de-famille , & que le Fournier public cuira le Dimanche immédiatement après les Vêpres.

„ XXII. DANS l'hiver , ce sera dans la grand'Salle des repas & dans la Grange commune que l'on s'amusera ; & l'on y fera éclairé par des lampes comme celles dont on se sert aujourd'hui pour les rues de Paris : dans l'été , ce sera dans un espèce de mail , au nord du village , qu'ombragent des muriers & des pomiers ; dans les beaux jours de printemps & d'autone, ce sera dans un lieu pareil qui est au midi.

VIII.^{me} P A R T I E. 179

» XXIII. QUANT à l'aprêt des alimens, chaque semaine, quinze Mères-de-famille, aidée de quinze Filles à marier, prépareront à tour-de-rôle les alimens ; qui consisteront , dans du porc frais & salé , cuit avec différens légumes ; la Communauté entretiendra un troupeau de ces animaux : une fois la semaine , ou les grandes Fêtes ; l'on tuera un bœuf , & quelques moutons des troupeaus de la Communauté ; ce qui en restera , sera pour le Curé & les Malades ; on mettra en-outre de la volaille pour ces derniers. A certains jours , comme à la Fête du Village , à celle de sa fondation , ou à quelques autres , on réglera la Communauté en volaille & en gibier ; on n'en tuera que pour ces occasions - là. Les jours maigres , on servira des œufs , du fromage & des pâtisseries.

» XXIV. LE pain sera bon. Chaque Homme aura sa demi-bouteille à dîner & à souper. Les Femmes , les Filles , & les Enfans boiront de l'eau ; c'est d'ailleurs l'usage de tous les endroits circonvoisins.

» *TITRE III. Du TRAVAIL.* XXV. APRÈS le dîner qui sera à huit heures les jours - d'œuvre , chacun retournera au travail par lequel on aura comencé la journée : à une heure , on délivrera le pain pour le goûter , chacun en prendra

suivant son appétit. A la fin du jour en été, à huit heures en hiver, on soupera : ensuite, on entrera dans l'Eglise, ou le Pasteur montera en chaire pour lire un chapitre de la Bible, un du Nouveau-Testament, une leçon du Catéchisme, & l'Oraison Dominicale, ce qui servira de Prière du soir. Chacun s'en retournera chés soi ; la décence & la tranquillité seront prescrites ; & si, une demi-heure après la cloche qui sonnera la clôture de la journée, quelqu'un était trouvé dans les rues par les Adjudans des Syndics en charge, qui feront leur ronde en silence, il sera puni le lendemain.

» XXVI. LES occupations consisteront dans le travail de la terre, tant à la charue qu'aux vignes : tous feront les mêmes choses en-même-temps, & dans le temps le plus favorable pour cette chose. Les jours de pluie, on racomodera les instrumens d'agriculture, l'on préparera les échaldas pour les vignes, l'on arrangera les fumiers, &c.

» XXVII. DURANT l'hiver, l'on battra les grains, &c. Il n'y aura pas un seul jour où l'on soit inutile.

» *TITRE IV. Instructions physiques.*
XXVIII. CEPENDANT, si par la grande activité des Jeunes-gens, que le régime excitera, l'on se trouve du temps de reste, le Pasteur instruira ses Paroissiens

sur la théorie de l'agriculture : il leur fera la lecture & leur expliquera l'Histoire nature de M. De-Buffon, il les instruira même dès l'enfance sur les vérités physiques les plus communes , comme la stabilité du Soleil, le tournoïement de la Terre & des Planètes : il leur donnera aussi quelques notions de géographie, &c.

» XXIX. CE n'est pas seulement dans ces jours de relâche, qui ne suffiraient pas , qu'il leur donnera ces lumières ; le jeudi , à goûter , l'on quittera l'ouvrage , pour se rassembler à la Chambre commune , où le Pasteur lira d'abord , & commentera ensuite tout ce qui a rapport aux matières dont je viens de parler ; il expliquera les principes des métiers les plus utiles , donnera des conseils suivant les circonstances où l'on se trouvera , & les accidens qui menaceront ou qui seront arrivés , &c. Car le Pasteur sera le vrai Père de son Peuple ; il doit être droit , zélé , en un mot , le chef-d'œuvre de la Religion Chrétienne.

» *TITRE V. Pécule, ou Profits particuliers.* XXX. OUTRE le fond public , qui rend tous les Habitans égaux , chacun aura son pécule , qui consistera soit dans les prix que l'on aura mérités , soit dans le *décompte* , qui résultera du surplus de la vente des grains & autres denrées superflues , les impositions royales & les dé-

182 LE PAYSAN PERVERTI,
pensées communes prélevées : ce décompte
se partagera également , à - moins que
quelqu'un n'ait mérité d'en être privé en
tout ou en partie , par quelque faute con-
sidérable.

» XXXI. Ces condamnations seront
prononcées solennellement par le Juge ,
à la requête du Procureur fiscal , après
que douze Hommes de la Paroisse , tous
Amis du Coupable , l'auront eux-mêmes
condanné.

» XXXII. DE ce pécule , les Habitans
pourront acheter soit des Livres ; des
meubles , &c ; soit des fonds-de-terre
hors du finage ; ou le placer dans le co-
mmerce , pourvu que leur culture particu-
lière n'en souffre pas ; car ils ne pour-
ront faire opérer que par leurs Enfans ,
& ne pourront prendre à leurs gages per-
sone de la Paroisse , encore moins des
Étrangers.

» XXXIII. CE n'est pas que ceux qui
auront beaucoup d'Enfans , les doivent
laisser dans l'inaction , & n'en puissent
retirer d'utilité ; au contraire , ce sera une
vraie richesse , & de plus un grand hon-
neur dans les repas publics , où les Pères
de huit Enfans & au-dessus auront dou-
ble portion de vin , & les premières pla-
ces : ces Enfans surnuméraires seront re-
partis chés les Habitans qui en manque-
ront pour faire leur ouvrage ; ceux-ci

devront les traiter comme , s'ils étaient leurs Enfans ; & ceux-là , respecter en eux l'autorité paternelle dont on les aura revêtus à leur égard : pour reconpense , on donnera aux Pères une portion du pécule de ceux que servent leurs Enfans : par ce moyen , leur maison s'opulentera , & leur Famille se trouvera autant & mieux établie que s'ils avaient eu moins de charge.

» *TITRE VI. Sort des Enfans qui ne pourront habiter le Bourg.* XXXIV. COMME la population doit être nombreuse dans une habitation où les Hommes n'auront aucune inquiétude pour leur nourriture , pour les impôts qui seront payés par les Syndics sur le comun ; où l'existence sera rendue agréable par des divertissemens ; où les Filles en conséquence de l'aisance générale , seront plus belles & plus douces qu'ailleurs ; de pareils Habitans devront chérir leur patrie , & craindre de la quitter : mais le territoire n'est pas immense , & n'étant destiné qu'à cent Familles , ce nombre passé , il faudra refluer ailleurs.

» XXXV. C'EST à quoi l'on pourvoira de bonne-heure , en préparant une nouvelle habitation , à quelque distance de la première , & dans une position non moins agréable.

(Nota. M. le Comte , depuis le renvoi que je lui

ai fait de ce Règlement , a déjà traité avec les Habitans d'un endroit apelé *Paillôt*, qui lui ont cédé leurs habitations , moyennant qu'il les a repartis dans d'autres Paroisses à leur choix, où il leur a donné un équivalent avantageux de tout ce qu'ils lui cédaient : Cette nouvelle Habitation se nommera le *Second-Oudun*, & ne formera qu'une seule Paroisse avec le Premier ; les terres seront cultivées par nos Enfans , & le produit employé à l'achèvement des Édifices publics dont j'ai parlé , ainsi qu'à la construction des maisons pour les Nouveaux-Mariés.)

» *TITRE VII. Fautes & punitions ; Tribunal de Famille. XXXVI.* IL y a lieu de croire qu'il ne se comettra dans les Bourgs de la Communauté aucuns de ces crimes qui excitent l'animadversion des Lois : mais si pourtant il s'en comettrait dans la suite , le Coupable sera expulsé de la Communauté , & livré à la justice Royale la plus prochaine : Et comme tous les Habitans ne forment qu'une seule Famille , dont sera le Criminel , sa faute & sa punition ne jetteront aucune infamie sur ses proches.

» XXXVII. Les fautes graves , comme les querelles suivies de coups , ou d'injures atroces , seront punies par des amendes qui seront prises sur le pécule , dont il a été parlé , Art. XXX ; & en-ou-tre , par la privation des divertissemens.

» XXXVIII. Les fautes légères ; les imprudences répétées , &c ; seront punies
par

VIII.^{me} P A R T I E. 185

par des humiliations dans la salle commune du Réfectoire , & la privation du vin & de certains mêts.

» XXXIX. LA paresse & la négligence dans la culture des terres , le soin des bestiaux &c , seront sévèrement réprimées ; dans les Hommes-faits & mariés , par des injonctions & des privations personnelles , c'est-à-dire , qui ne porteront aucun préjudice à leurs Enfants ; & sur les Jeunes-hommes & les Jeunes-filles , par des pénitences publiques au Réfectoire & même à l'Eglise , la réduction au pain & à l'eau , & la privation de tous les divertissemens , durant lesquels ils seront renfermés seul-à-seul dans un chambre , & condamnés à tel travail qu'on avisera , suivant le degré la faute.

» XL. LES punitions seront infligées par un Tribunal-de Famille , présidé par le Curé , & en son absence par le Maître-d'Ecole , & composé des douze plus anciens Chefs de Famille , des deux Syndics , du Bailli , de son Lieutenant , du Procureur-fiscal , & du Greffier , qui tous auront voix délibérative ; la Sentence fera rédigée à la pluralité : & en cas d'égalité , on fera entrer les douze plus Anciens après les douze qui composeront le Conseil , & sans les instruire du partage , on leur expliquera la

Tome IV.

P

cause , puis l'on ajoutera leurs suffrages à chaque parti des premiers Juges , & la pluralité l'enportera.

» *TITRE VIII. De la Religion.* XLI.

LE Service-divin se fera aux heures prescrites par l'Article XV ; Il *sera chanté par la Famille aînée , tant qu'il y aura des Mâles en état de le faire ; & à son défaut , par les Puînés , toujours en suivant l'ordre de primogéniture : On associera à la Famille aînée , pour un temps seulement , les Enfans qui se distingueront soit à l'Ecole , soit par leur soumission ; ils serviront à l'Eglise en aube ou surplis , & auront des prix en Livres &c.*

Le Pasteur instruira ses Ouailles ; veillera sur leur conduite , & préviendra les scandales : Quand l'Etablissement sera en piéd comme il faut , il y aura un Vicaire ou Coadjuteur , qui résidera dans le second Bourg , & succèdera au Curé. Les Femmes seront séparées des Hommes à l'Eglise : Les Dimanches , tous les Jeunes-hommes & toutes les Jeunes-filles iront baiser la patène à l'Offertoire , sans rien porter , si ce n'est les jours de comunion : ils passeront ainsi en revue devant leurs Parens ; les Coupables de quelques fautes n'iront pas. Les immodesties à l'Eglise seront punies par l'assistance à l'Office à genous au milieu du chœur.

» *TITRE IX. Des Mariages , & du*
chois. XLII. POUR que le relâchement ne
 s'introduise pas , on n'admettra jamais
 aucun Étranger dans les Bourgs de Co-
 munauté ; on ne prendra même plus de
 Femmes ni de Gendres audehors , dès que
 la Parenté sera parvenue au degré où sui-
 vant les lois les Descendants d'une même
 souche peuvent s'aler ensemble. Et
 quant à-présent , on ne s'aliera qu'avec
 des Jeunes-gens & des Jeunes-filles de
 bonnes-mœurs , qui connaîtront le régi-
 me , & s'y seront soumis , après une es-
 pèce de noviciat de deux ans passés
 dans la Communauté , avant le mariage.

» XLIII. COMME les Sujets , tant en
 Garçons qu'en Filles , auront à-peu-
 près le même mérite , les Mariages
 pourront être la suite de l'inclination
 des Jeunes-gens : Mais , cõme il a été
 dit dans l'Article XI , le moyen de pou-
 voir choisir à son gré , sera de remplir
 exactement tous ses devoirs : tout Jeune-
 homme qui aura gagné un prix annuel
 dans chaque genre de travail , savoir le
 labourage , la culture de la vigne , le
 moissonage , le batage & vanage &c ,
 aura le droit , par rang d'ancienneté ,
 de choisir celle des Filles désignées pour
 être mariées dans l'année qui lui con-
 viendra davantage.

» XLIV. CHAQUE année , on desi-

188 *LE PAYSAN PERVERTI,*

gnera le lendemain de la Fête de la *Décolation de Saint-Jean* 29 Août, les Garçons & les Filles à marier dans l'année ; & le surlendemain il y aura examen du mérite dans les deux sexes, & distribution des prix : le premier prix sera celui des *mœurs* ; réuni à celui du *labourage*, il donnera le droit de se choisir une Maîtresse ; séparés, ils procureront la distinction au Réfectoire, à l'Eglise, & dans les Exercices : le prix des *mœurs*, réuni à celui du travail dans les Filles leur donnera, non le droit de choisir, qui n'appartient & ne doit appartenir qu'à l'Homme, mais celui d'ordonner les Divertissemens des Filles durant l'année, & d'exempter un-jour de la punition de deux fautes graves, leur Mari ou leur Fils aîné. Les autres prix seront réglés & déterminés par la sagesse des Vicillards.

TITRE DERNIER. » XLV. LE Bourg commun sera fermé chaque jour à la clôture des travaux, & les portes n'en seront ouvertes que le lendemain, à l'heure d'aler aux champs.

» *Conclusion.* L'EDIT Règlement sera observé à-toujours par la Descendance des R**, pour laquelle il sera une Loi-de-famille inviolable.

» Délibéré & arrêté entre nous tous, les Enfans d'Edme R** & de Barbe DE-Bertro, le.... 17....



Depuis l'Établissement de notre Association, Dieu a répandu ses bénédictions sur nous. Nos Statuts nous rendent une seule & même Famille, par la communauté des biens; sans que cette communauté détruise l'industrie, puisqu'on peut acquérir ailleurs: Nous avons surtout fait aimer la Patrie, au point que la plus grande peine, une peine équivalente à celle de mort pour les autres Hommes, ferait d'en être chassé: l'aisance, les divertissemens, les lumières, fruit de l'instruction, voilà ce qui la rend chère, & fait regarder les autres Endroits avec cette pitié qui n'est pas insultante, mais qui donne du mépris pour leurs coutumes, & sur-tout pour leurs vices. La joie la plus pure règne dans tous nos divertissemens; ils ne sont point empoisonnés par les soins, les inquiétudes; ils ne font pas gémir une Femme de l'absence d'un Mari, qui peut revenir pris de vin, &c; tout le monde se divertit également & sans danger. Ajoutez que les Enfans que nous formons, ne sont pas négligés comme ceux des Campagnes, & sont mieux élevés que dans les Villes, où l'exemple & les fausses maximes combattent à tout-moment les préceptes.

Le Pasteur préside à tout ce qui con-

190 *LE PAYSAN PERVERTI*,
cerne la Religion : le Maître-d'Ecole a la surintendance des divertissemens : le Bailli & le Procureur fiscal , assistés de douze Anciens , règlent tout ce qui est du ressort des Lois judiciaires : les Syndics annuels président aux travaux champêtres , au service des tables , la police , & au partage du pécule ; les Adjudans des Syndics , qui doivent être Syndics eux-mêmes l'année suivante , veillent sur le travail de la maison , à la propreté des rues & des chemins , & sont Marguilliers. Les Vieillards ont une inspection générale & indéterminée sur tout ; mais ils ne peuvent rien ordonner ; ils font leur rapport au Conseil ; & c'est lui qui rend l'Ordonnance , dont le Vieillard qui l'a requise est toujours l'exécuteur.

Comme dans la suite presque tout dépendra des Curés , l'on apportera la plus grande attention à les bien choisir : malheur à nos pauvres Descendans , s'ils en ont quelque jour de mauvais ! des Evaporés , ou de ces Cafards hypocrites qui se sont fait une fausse idée de la sévérité de la Religion !... Les Curés étant toujours des Enfans du Pays , soumis à ses lois , il n'y aurait aucun inconvénient à les rendre destituables , en cas de mauvaise-conduite.



Et sont les moyens que nous avons

employés, pour préserver à jamais nos
Enfans de l'inévitable contagion des Vil-
les, & les garantir de la misère qu'on
n'éprouve que trop souvent dans les
Campagnes.

LETTRE (supposée) d'EDMOND,
à Madame PARANGON.

[Cette Lettre fut dictée par M. Trismégiste. On
la fit dater comme de Hollande & signer par
Edmond, pour tranquilliser madame Zéphire
blessée par l'Infortuné. (Lett. CXCI.)]

*JE suis enfin hors de France, & assés
tranquille pour dicter au Compagnon de
voyage que vous m'avez donné, le détail
des ruses qu'il m'a falu employer. Vous
savez combien l'admirable police qui règne
en ce Royaume, en rend la sortie difficile
pour les Criminels. La première nuit nous
avons été à Senlis : nous nous y sommes
reposés tout le jour ; nous en sommes par-
tis le soir l'un après l'autre, & marchant
toujours éloignés de plus de deux-cents pas
jusqu'à une lieue de Pérone, où je me suis
déguisé en femme qui porte des œufs au
marché. Nous sommes ainsi entrés en plein
jour, & sommes ressortis sur-le-champ par
la porte oposée, après néanmoins avoir
vendu nos œufs. Valenciennes m'épou-
vantait bien davantage. Mon Camarade
s'est mis aussi en Fille, & je quittai mon*



192 LE PAYSAN PERVERTI.

habit de Péronelle , pour prendre celui de Valenciénoise. Nous avons été mettre ces habits dans un endroit écarté. Sous ce nouvel acoutrement , nous avons affronté toute la Garnison , non sans trembler de peur d'être découverts. Nous avons passé les portes sans malencontre. Mais le plus grand péril nous attendait dans la Ville. Nous avons été obligés de nous y arrêter pour prendre quelque chose , & le malheur a voulu qu'il y soit venu des Soldats.. Notre air aparenment sentait les Gourgandines ; ces Messieurs se mirent en devoir de nous chifoner : vous sentez que notre résistance a été vive ; jamais Avare n'a défendu les trésors qu'il a , come nous défendions ceux que nous n'avions pas ; sans pourtant faire trop de bruit , de peur d'attirer la Patrouille : mais nous pleurons come deux Madeleines ; ce qui a si fort touché l'Hôtesse , qu'elle nous a fait échaper. Je suis , &c.

De La Hâte , le...
EDMOND.

Fin de la VIII.^e & dernière Partie.

TABLE

T A B L E

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

A vis trouvé à la tête du Recueil.	page 1
I LETTRE. Arrivée chés M. Parangon.	3
II. Edmond s'ennuie à la Ville, & il compare ce séjour avec celui des Campagnes.	10
III. J'encourage mon Frère.	17
IV. Comme il était mal-mené : Il comence à parler de M. ^{lle} Tiennète.	19
V. Bons sentimens qui n'ont pas assés durés.	22
VI. Mes sentimens servitude à la Ville.	26
VII Exemples dangereux.	28
VIII. On comence à le flater, & il y prend goût	31
IX. On se propose de tromper Edmond par un moyen bien criminel.	36
X. Comme on s'y prend pour s'emparer de l'esprit d'Edmond.	37
XI. Je conseille dans celle-ci comme un Homme sans expérience.	39
XII. On voit par celle-ci quela Ville l'a déjà bien changé. Il comence à parler de M. ^{lle} Edmée.	41
XIII. Je lui fais quelques remontrances.	54
XIV. Scélératesse de la part de son Maître: Ed- mond fait connaissance avec le P. d'Arras.	56
XV. Il parle d'un Ami bien dangereux.	65
XVI. O serpent rusé!	66
XVII. Arrivée de M. ^{me} Parangon : Comence- ment d'une passion bien malheureuse.	68
XVIII. Je continue de donner dans l'erreur.	73
XIX. Edm. se défend mal, & se laisse pénétrer.	76
XX. Ce qu'était d'Arras: Conversation sin- gulière avec une Jeune-persone.	81
XXI. On s'enpare tout-à-fait de l'esprit d'Ed- mond.	88
XXII. Par ignorance, j'aide à le pousser dans le précipice	98

Tome IV.

Q

XXIII. Voici le vrai Corrupteur d'Edmond.	100
XXIV. Beaux comencemens d'un côté ; porte- de derrière ménagée de l'autre.	100
XXV. Finesse de M. Parangon.	118
XXVI. Voici ce qu'il préparait à mon Frère.	121
XXVII. Le changement d'Edmon. me frappe.	123
XXVIII. Ed. a des pressent. de quelque tromp.	127
XXIX. Il découvre celle qu'on lui veut faire.	131
XXX. Il est détrompé au-sujet de Tiennète.	131
<i>HISTOIRE de TIENNÈTE.</i> 133	

SECONDE PARTIE.

XXXI. Les Femmes aiment la Ville.	153
XXXII. Voici la première Lettre où la sincérité manque en grande partie.	157
XXXIII. Manon paraît changée.	171
XXXIV. <i>Que l'huile du méchant , &c.</i>	175
XXXV. Celle-ci est un piège qu'il nous tendait.	176
XXXVI. Il parle ici à découvert.	186
XXXVII. Conseils difficiles à suivre.	188
XXXVIII. Lett. de bonne-an, & d'hypocrisie.	192
XXXIX. Sa corruption comence à se manifest.	195
XL. Il raconte comment il a séduit Laure.	199
XLII. Mélange de bien & de mal.	203
XLII. Voici bien encore un autre péril !	207
XLIII. Manon se blesse , & accouche.	216
XLIV. Comment peut-on maquer les mêmes sentimens à iant d'Objets différens !	217
XLV. Point de paix pour les Méchans.	220
XLVI. il découvre son mariage avec Manon. <i>ibid.</i>	
XLVII. Il s'étourdit lui-même , ou veut m'é- tourdir sur son deshonneur.	231
XLVIII. Lettre pour entretenir l'union.	237
XLIX. Jet de lumière.	240
L. Grande adresse de la part de mon pauvre Frère pour garder Ursule, faire estimer sa Femme, & parler de sa passion pour M. ^{me} Parangon.	241
LI. Explication de la Lettre précédente.	242

DU TOME PREMIER. 197

LII. L'innocence quelquefois s'en inpose &c.	243
LIII. Son infamie avec Laurète se découvre.	258
LIV. Edmond envoie à d'Arras la précédente , & consulte ce dangereux Ami.	259
LV. Remords déchirans.	261
LVI. Où le bon naturel étouffe le vice.	271
LVII. Véritable douleur.	<i>ibid.</i>
LVIII. Cette Lettre-ci intéresse & console.	264
LIX. Écrite devant moi, sincèrement peut-être.	271
IX. <i>Réponse de Gaudet.</i>	272
LXI. Générosité de la Mère de Manon: Laure.	<i>ibi.</i>
LXII. Regrets d'Edmond , &c.	278
LXIII. Comme Gaudet le mène au vice par un chemin de fleurs , &c.	283
LXIV. Naissance de mon Fils.	284

TABLE DU TOME SECOND.

TROISIÈME PARTIE.

LXV. Gaudet prépare son Disciple par des choses vraies à des sophismes dangereux.	3
LXVI. Edmond retrouve Edmée : ce qui n'em- pêche pas qu'il n'ait une aventure avec une Co- ruptrice, capable de rendre le vice aimable ,	12
LXVII. Edmond n'aime pas moins Edmée, après ce qu'on vient de lire : Lettre d'Ursule.	27
LXVIII. Manière de penser de nos Parens.	34
LXIX. Conduite de la Coquette qui veut aguerrie Edmond.	37
LXX. Il pressent sa Cousine sur son mariage avec Edmée , & lui fait adroitement entendre qu'il craint sa passion pour elle.	44
LXXI. Comme Edmond craint de fâcher M. ^{me} Pa- rargon , il lui fait écrire par M. Loiseau : Pro- menade fort agréable avec Edmée & sa Sœur.	47
LXXII. Ce que peut sur une âme honnête l'amour trop écouté , mais qu'on se déguise.	55
LXXIII. Je soupçonne & crains du déguisement.	65
LXXIV. Il présente nos Frères chés le Père Ser-	

- vigné, & me fait part d'une Lettre d'Ursule. 68
 LXXV. Comment Edmond se permet petit-à-petit de parler de son amour pour une Femme mariée, & d'en entretenir sa Sœur. 77
 LXXVI. Le véritable amour, quel qu'il soit dans les commencem. ramène toujours à la vertu. 86
 LXXVII. Edmond me rend-compte d'un entretien sur le mariage, qu'il a eu avec le P. d'Arras. 96
 LXXVIII. Coment Edm. en agit avec Edmée. 112
 LXXIX. Tableau de la cond. des Bonnes-gens. 118
 LXXX. Edmond parle du bon-ménage que font nos Frères: il a des regrets au sujet d'Edmée. 126
 LXXXI. Il découvre tout-à-fait dans celle-ci, les dispositions que fait entrevoir la précédente. 128
 LXXXII. Danables conseils, trop bien suivis. 136
 LXXXIII. Dangereuse phrénésie, pour celui qui l'éprouve, & celle qui en est l'objet. 149
 LXXXIV. Ferme, mais imprudente. 140
 LXXXV. Edmond au desespoir de son crime maudit son Corrupteur, &-puis se rétracte. 141

QUATRIÈME PARTIE.

- LXXXVI. Exemple terrible pour les Femmes. 143
 LXXXVII. Malheur qui aura des suites. 153
 LXXXVIII. Le faux honneur suite de la corrup. 155
 LXXXIX. Edm. se rend justice au sujet d'Ursule. 160
 XC. Je lui fais part de l'arrivée de notre Sœur. 158
 XCI. Edmond se félicite d'une chose qui paraît ne le pas regarder. 160
 XCII. Il change; mais devrait-il s'en applaudir? 161
 XCIII. Laure annonce le duel d'Edmond. 169
 XCIV. Que de faiblesse! malgré sa vertu! 172
 XCV. Edmond m'apprend tout ce qui se passe au sujet d'Ursule & du Marquis. 174
 XCVI. Encore une lueur de vertu. 180
 XCVII. Gaudet entreprend d'éteindre en lui tout sentiment de Religion. 189
 XCVIII. Invitation qui surprendra, mais que ses

DU TOME SECOND. 197

- motifs doivent faire approuver. 202
- xcix. Elle combat & détruit les mauvais raisonnemens de la dernière Let. de Gaudet. 203
- c. Edmond laisse paraître son indifférence pour le bien, vante les agrémens de Paris, &c. 229
- ci. Manière dangereuse d'applaudir au vice. 233
- cii. Edmond est enthousiasmé de la Ville. 234
- ciii. Edmond parle du Fils d'Ursule, & des plaisirs de Paris. 241
- civ. Ursule refuse le Marquis : Edmond me parle de Comédie, & de sornêtes. 240
- cv. La Mère du Marquis De *** prend le Fils d'Ursule : De la *Comédie* & de l'*Opéra*. 254
- cvi. Je lui envoie une Lettre qui le démasque, & que je croyais calomnieuse. 157
- cvii. Prétendue mort du Fils d'Ursule : Le Marquis se retire. Edm. m'avoue ses turpitudes. 163
- cviii. Le second Amant d'Ursule la quitte. 267
- cix. Mariage du Marquis : Edmond parle d'une infamie qu'il a faite avec un certain N'ég' ret. 269
- cx. Gaudet donne à Edmond de bons avis, par de mauvais motifs. 273
- cix. Mariage du Conseiller : Morale des Grands corrompus. Infamie proposée pour Ursule. 276
- cxii. Edmond raconte comment il a fait connaissance avec la Marquis De ***. 200
- cxiii. Avis d'un Homme perdu, qui veut en perdre un autre avec la prudence du siècle. 291
- cxiv. Pronostics trop véritables. 195
- cxv. Ursule se fait enlever. 299
- cxvi. Comme Gaudet envisage le crime. 300
- cxvii. Ursule revient d'elle-même ; bassesse de son Amant : Turpitude d'Edmond, &c. 302
- cxviii. O Dieu ! quel degré de corruption ! 310
- cxix. Réponse de l'Épouse d'un Mari libertin. 329
- cxx. Ursule offre à la Marquise de piller le Marquis, & de partager ses dépouil. avec elle. 312
- cxxi. La Marquise accepte la proposition. 313

Q 3

TABLE DU TOME TROISIÈME.

CINQUIÈME PARTIE.

- CXXII.** LETTRE. Malgré sa corruption, Edmond éprouve des remords : mais les Femmes sont plus extrêmes , sa malheureuse Sœur n'en connaît plus , & les détruit en lui. *page* 3
- CXXIII.** Gaudet fait la peinture des Petits-mâtres. 6
- CXXIV.** Hauteur d'une Femme vicieuse avec son Inférieur & son Complice, qu'elle veut tromper. 5
- CXXV.** La mauvaise-conduite d'un Mari , occasionne les desordres de sa Femme. Edmond se perd de-plus-en-plus.
- CXXVI.** Conseils abominables d'un Corrupteur. 10
- CXXVII.** Edmond fait des reproches à son Corrupteur ; car les Viciens ne se peuvent aprocher sans se blesser.
- CXXVIII.** L'abîme où Edmond voit sa Sœur le fait trembler. 20
- CXXIX.** O Dieu ! ce que peut la corruption des Villes ! l'air serait souillé si on lisait tout-haut cette Lettre. *ibid.*
- CXXX.** La corruption d'Ursule étonne son Corrupteur. 23
- CXXXI.** Voici encore le langage d'une Abandonnée. 27
- CXXXII.** Gaudet fait le portrait de M.^{me} Paragon ; &-puis il expose la doctrine d'un véritable Athée. 30
- CXXXIII.** La pauvre malheureuse raconte une infamie , qui achève de montrer toute sa corruption. 32
- CXXXIV.** Pierrot lui fait de sanglans reproches du mariage d'Ursule avec le Porteur-d'eau. 43
- CXXXV.** Edmond a tout perdu , corps & âme , il ne craint plus à rien. 45
- CXXXVI.** Edmond tue Lagouache. 46

DU TOME TROISIÈME. 199

- CXXXVII.** Je tâche de rapeler à lui-même mon
pauvre Frère. 48
- CXXXVIII.** Profond avilissement où Edmond est
tombé. 51
- CXXXIX.** Ursule est enfin au plus bas degré de
son infamie. 52
- CXL.** Edmond annonce à Gaudet la honteuse
maladie d'Ursule. 54
- CXLI.** Malgré l'Histoire qu'Edmond va conter ,
d'une Jeune-fille nommée *Zéphire* , il est tou-
jours vrai de dire , qu'on ne peut avoir un bon
cœur , sans avoir de bonnes-mœurs ; car l'ex-
ception qu'on va lire est trop rare , &c. 56
- CXLII.** Le Corrupteur toujours le même , se re-
plie en cent façons , pour séduire. 63
- CXLIII.** Edmond raconte ce qu'il a fait d'Ur-
sule. 65
- CXLIV.** Mon pauvre Frère s'enfonçant toujours
de plus en plus dans le borbier , raconte à son
Corrupteur une action bien noire : &c. 71
- CXLV.** Avanture en termes de Billard. Edmond
joue un tour malhonnête à un pauvre jeune
Fat. Il est découvert par la Demoiselle qu'il a
trompée : Conduite de *Zéphire* en cette occa-
sion périlleuse. 79
- CXLVI.** Edmond achève l'avanture précédente ,
& raconte un combat à l'épée de *Zéphire* avec
Aurore. 99
- CXLVII.** M.^{me} Parangon retire Ursule de l'Hô-
pital. 98
- CXLVIII.** Depuis qu'Edmond est perverti , les
bonnes impressions s'effacent en un instant. 96
- CXLIX.** On lui offre le bonheur ; dont il n'était
plus digne. 98
- CL.** *Zéphire* intercepte la Lettre qu'on vient de
lire , & demande conseil à Laure. 99
- CLI.** Edmond lui fait part de sa maladie ; il parle
de *Zéphire* & fait ensuite le Philosophe. 106

- CLII. Gaudet achève de lui ôter le frein que donne aux Méchans la crainte salutaire des Lois. 107
- CLIII. Edmond continue à ne s'occuper qu'à satisfaire ses passions. 118
- CLIV. Gaudet s'élève avec force contre le Théâtre, & fronde l'envie qu'a témoignée mon Frère de se faire Comédien. 127

S I X I E M E P A R T I E.

- CLVI. Edmond répond à la précédente. Avanture avec une Danseuse de l'Opéra. 145
- CLVII. Edmond apprend à son Ami qu'il s'est fait Auteur. 149
- CLVIII. Gaudet expose à Edmond tous les désagrémens qu'éprouve l'Homme de Lettres. 151
- CLIX. Edmond exalte les avantages de l'Homme-de-Lettres, raconte une aventure avanture à ce sujet. 161
- CLX. Gaudet lui annonce ironiquement la chute de deux Ouvrages. 168
- CLXI. Edmond renonce à écrire, mais pour faire pis. 169
- CLXII. Cette pauvre Zéphire peint la manière d'aimer des Filles de sa sorte, & parle ensuite d'un mariage qu'elle consent à faire par tricherie pour l'avantage indirect d'Edmond. 170
- CLXIII. L'amour d'Edmond pour madame Parangon, le grantit de s'avilir, en épousant une Femme encore dans le désordre. 173
- CLXIV. Zéphire exprime toute la force de sa jalousie & de son amour. 174
- CLXV. Gaudet annonce à Edmond le mariage de Zéphire. 177
- CLXVI. Edmond s'en félicite & remercie Gaudet. 181
- CLXVII. Persiflage qui démasque Obscurophile. 188
- CLXVIII. Edmond va à l'Audience du Parl. 183

DU TOME TROISIÈME. 201

- CLXIX. Détail d'une visite d'Edmond à Zéphire. 187
- CLXX. Laure apprend à Zéphire la Bigamie de Gaudet, & le mariage intéressé d'Edmond. 189
- CLXXI. Nouveau rendezvous accordé à Edmond par Zéphire. 192
- CLXXII. Conduite sage d'un vieux Mari : entrevue d'Edmond avec Zéphire. *ibid.*
- CLXXIII. Gaudet rend compte de sa conduite , & tourne en ridicule les goûts d'Edmond. 192
- CLXXIV. Gaudet entreprend de rabaisser & de déprimer tous les Arts. 195
- CLXXV. Plusieurs Lettres que j'écrivis à Edmond n'ayant pas tenu , je m'adressai à madame Parangon. 211
- CLXXVI. Madame Parangon nous apprend le mariage d'Edmond avec la Vieille. 212
- CLXXVII. Zéphire fait part à Laure d'une démarche auprès de madame Parangon , & de la Réponse de cette Dame. 214
- CLXXVIII. Zéphire annonce à Laure qu'Edmond & Gaudet sont revêtus de la charge de..... 219
- CLXXIX. Edmond m'écrit enfin , & me conte ses affaires. 222
- CLXXX. L'enjouement & l'esprit de cette Lettre marquent comment Gaudet savait gouverner Edmond. 224
- CLXXXI. Au sujet de deux injustices , je porte mes plaintes à Edmond avec une présomption condamnée. 227
- CLXXXII. Voici une Lettre qui combla mon cœur de vanité ; mais Dieu a su m'en punir. 230
- CLXXXIII. Coupable conduite de Gaudet. 232
- CLXXXIV. Gaudet avoue sa maladie , & la scélératesse qu'elle lui a donné occasion de faire. 235
- CLXXXV. Conduite de Zéphire avec son Mari , dans une circonstance bien délicate. 236
- CLXXXVI. Mort de la Vieille. 237

CLXXVII. Zéphire engage madame Parangon
venir s'enparer d'Edmond. 238

CLXXVIII. Madame Parangon se promet le sort
le plus heureux *ibid.*

CLXXIX. Zéphire est blessée par Edmond. 240

TABLE DU TOME QUATRIÈME.

SEPTIÈME PARTIE.

CXC. Laure annonce à Ursule la catastro-
phe qui acheva la perte d'Edmond. 3

CXCI. Suite de la précédente. 9

CXCII. La véritable amitié nous élève au-
dessus de l'infamie. 18

CXCIII. Sentimens généreux de m^e Parangon. 21

CXCIV. Je la remercie de ses offres. 25

CXCV. On a découvert à Zéph. le sort d'Edm. 26

CXCVI. Ursule consulte madame Parangon. 29

CCXVII. Madame Parangon décide Ursule. 31

CXCVIII. Come la sainte amitié échauffe un Ho-
me froid, & le fait sortir de son caractère. 33

CXCIX. On accepte d'aller demeurer Av. 35

CC. Fuite d'Edmond. 36

CCI. Ursule, devenue Marquise De***, in-
struit m^{me} Parangon de ses affaires, &c. 37

CCII. Fanchète fait l'aumône à Edmond. 40

CCIII. L'Infortuné arrive dans son pays. 42

CCIV. L'Infortuné fait le détail de ce qui lui est
arrivé : La main du Seigneur l'a frappé, &c. 42

CCV. Affacinat d'Ursule. 57

CCVI. On soupçonne le Marquis. 58

CCVII. Sans le savoir, m. Loiseau donne au
Malheureux une lumière terrible. 56

CCVIII. L'Infortuné avoue son fratricide. 61

CCIX. Le Seigneur nous a châtié dans sa fureur. 65

CCX. M. Loiseau vole à notre secours. 68

CCXI. Le Marquis a fait conduire Edmond en
Angleterre : m. Loiseau ramène Laure 67

CCXII. Lettre traduite de l'Anglais. 72

DU TOME QUATRIÈME. 203

- CCXIII. Edmond me fait le récit de sa fuite, & de son séjour parmi les Sauvages. 73
- CCXIV. Zéphire écrit de Paris à M.^{me} Loiseau. 78
- CCXV. Proposition d'une alliance malheureuse. 81
- CCXVI. Madame Parangon est choisie pour élever la D.^{ne} que le Fils d'Ursule doit épouser. 83
- CCXVII. Madame Parangon retourne à Paris. 85
- CCXVIII. Succès de madame Parangon avec son Élève : Il est question du mariage incestueux. *id.*
- CCXIX. Tableau trouvé dans l'Eglise de S^{te}. 87
- CCXX. M.^{me} Parangon demande le Tableau. 89
- CCXXI. Rencontre que je fais en venant des tombeaux : sculptures : j'envoie le Tableau. 91
- CCXXII. Mérite du Tableau : Edmond, &c. 94
- CCXXIII. Les Enfants reçoivent leurs portraits d'un pauvre privé d'un œil & d'un bras. 97
- CCXXIV. Zéphire a vu Edmond sans le reconnaître : elle raconte un songe. 101
- CCXXV. Edmond annonce à Zéphire les nouvelles afflictions que le ciel lui envoie. 103
- CCXXVI. Mame Parangon, persuadée de la mort d'Edmond, fonde deux *services*. 106

HUITIÈME PARTIE.

- CCXXVII. Je rends compte à madame Parangon de ce qui s'est passé au *service* d'Edmond. 109
- CCXXVIII. Caractère du jeune Comte & de sa Prétendue. 114
- CCXXIX. Edmée-Colète emploie sa petite éloquence pour engager sa Maman à la prendre avec elle. 116
- CCXXX. Avis de mad. Parangon à sa Fille. 119
- CCXXXI. Soupçons de Zéphire sur l'irrégularité du mariage d'Edmée-Colète avec Zéphirin. 120
- CCXXXII. Portrait de madame Parangon remis par un pauvre. 123
- CCXXXIII. Imprudence à l'égard d'Edmée-Colète. 126

204 TABLE DU TOME QUATRIÈME.

ccxxxiv. Inquiétudes de Zéphire sur le mariage des Enfans.	128
ccxxxv. Laure veut la rassurer.	129
ccxxxvi. J'envoie à madame Parangon, ces Lettres-ici.	130
ccxxxvii. Zéphire est desespérée du mariage de Zéphirin & d'Edmée-Colète.	131
ccxxxviii. Edmond dévoile toutes ses actions.	132
ccxxxix. Trouble de Laure au sujet du mariage.	134
ccxl. Edmond m'avertit de l'inceste.	135
ccxli. Madame Parangon presse Edmond de revenir.	136
ccxlii. La douleur d'Edmond s'adoucit.	137
ccxliii. Comment en agir avec les Enfans.	138
ccxliv. Madame Parang. revoit Edmond.	139
ccxlv. Mariage de mad. Par. & d'Edmond.	141
ccxlvi. Mort d'Edmond.	146
ccxlvii. Mort de mad. R** ou Parangon.	148
ccxlviii. Mort de Zéphire.	152
ccxlix. Mort de Zéphirin, mari d'Edmée-Colète.	155
ccl. Je console la jeune Veuve.	156
ccli. État de tous les Enfans d'Edmond.	159
cclii. Le Recueil de ces Lettres oublié.	164
ccliii. Edm.-Colète découvre son inceste.	166
ccliv. Trois Lettres relatives à l'Établissement d'un Bourg en communauté pour les R**.	167
STATUTS du Bourg commun en xlv Artic.	173
Lettre supposée d'Edmond à madame Parangon.	191

FIN des Tables,

79802894

Meinertzhagen
10. 3. 80





